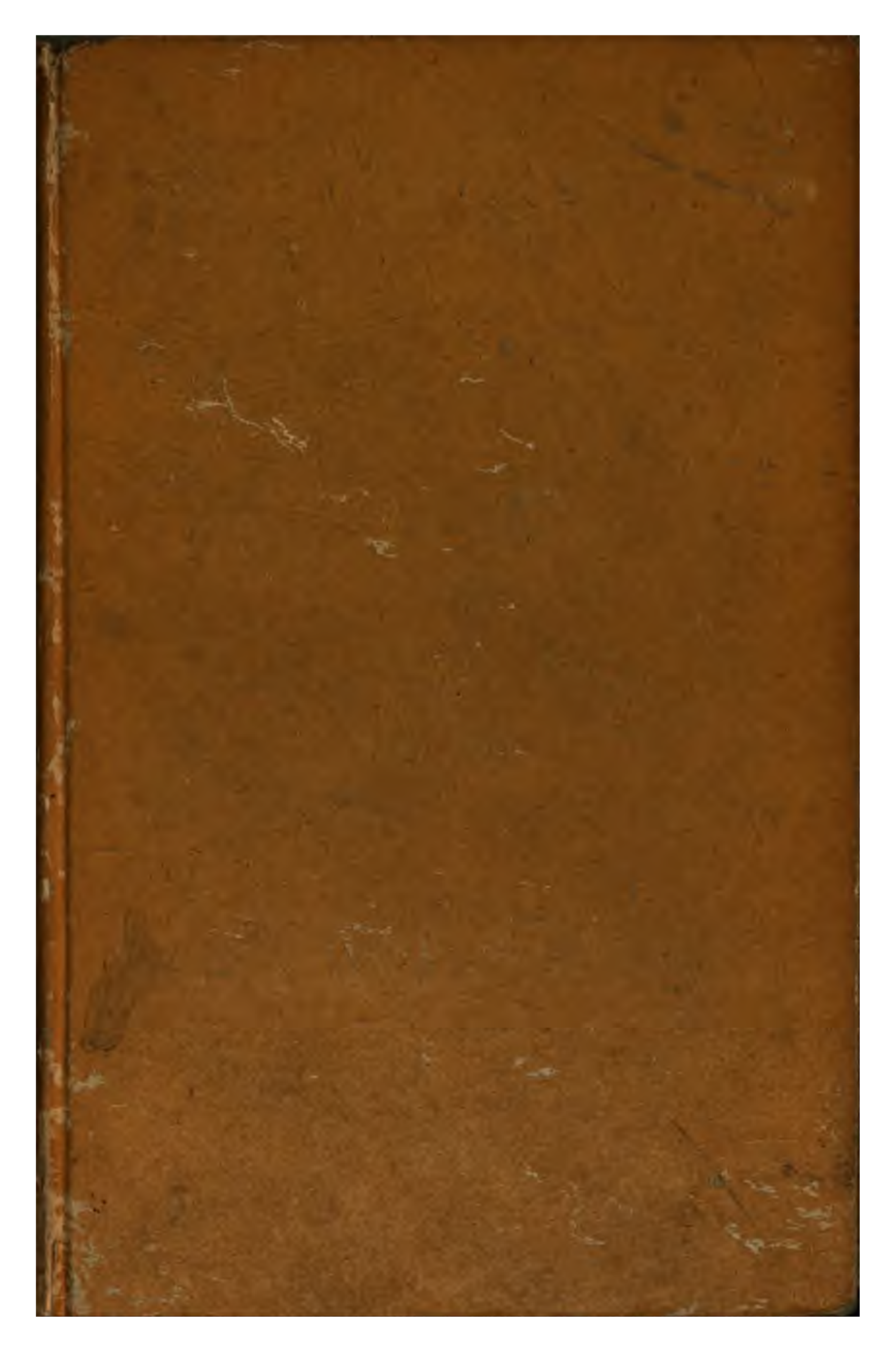
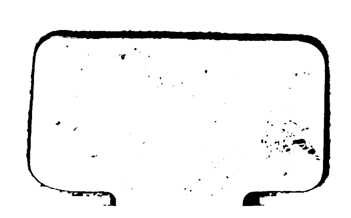



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER.

TOME CINQUIÈME.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SCHILLER.

TOME V.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

LA FIANCÉE DE MESSINE,

OU

LES FRÈRES ENNEMIS,

TRAGÉDIE AVEC DES CHŒURS.

DE L'EMPLOI DU CHŒUR

DANS LA TRAGÉDIE.

Un ouvrage poétique doit se défendre lui-même; et lorsque l'effet n'a point parlé pour lui, les dissertations sont de peu de secours. L'on pourrait donc livrer le Chœur à lui-même, et, quand une fois il aura été convenablement amené sur la scène, s'en rapporter à ce qu'il dira. Mais le poëme tragique n'est complet que par la représentation théâtrale; le poëte ne fournit que les paroles; la musique et la danse doivent venir ensuite les animer. Tant que le Chœur sera privé de ces deux grands moyens d'expression, aussi long-temps qu'il ne sera dans l'économie d'une tragédie qu'un accessoire, qu'un corps étranger, il y paraîtra seulement comme un embarras qui interrompt la marche de l'action, qui détruit l'illusion et refroidit le spectateur. Pour bien apprécier le Chœur, il faudrait se transporter du théâtre tel qu'il est, au théâtre tel qu'il pourrait être; opération de l'esprit indispensable dès qu'on veut porter plus haut

ses idées. Ce qui manque à l'art, c'est à vous d'y suppléer. Le défaut accidentel d'un moyen d'exécution ne doit pas restreindre l'imagination créatrice du poëte; il se propose pour but ce qui lui semble le plus beau, il s'efforce d'atteindre l'idéal; c'est aux arts de la pratique de s'accommoder ensuite aux circonstances.

Il n'est point vrai, comme on l'entend dire communément, que l'art dépende du public; c'est le public qui dépend de l'artiste; et toutes les fois que l'art s'est dégradé, c'est par la faute des artistes. Il ne faut au public que la capacité de sentir, et il la possède. Il vient au théâtre avec des désirs indéterminés et des facultés très-variées; il y porte l'aptitude au sublime, il sait jouir par l'intelligence et par la raison; et s'il a commencé par se contenter de ce qui était mauvais, certes il n'en sera plus ainsi, et il exigera ce qui est bon, lorsqu'on le lui aura une fois donné. Le poëte, objecte-t-on, est bien bon de travailler d'après l'idéal; le critique est bien bon de juger d'après les idées, tandis que l'art n'est que pratique, restreint, conditionnel et assujetti à la nécessité. L'entrepreneur veut se tirer d'affaire; le comédien veut paraître; le

spectateur veut être diverti et recevoir des émotions; il cherche son plaisir, et n'est point satisfait si l'on exige de lui un effort, lorsqu'il attendait un délassement et un jeu.

Mais, pour traiter plus sérieusement du théâtre, ce divertissement du spectateur, ne doit-on pas l'élever, et même l'ennoblir? C'est un jeu sans doute, mais c'est un jeu poétique; l'art est consacré au plaisir des hommes, et il ne peut avoir une tâche plus grande, plus sérieuse, que de contribuer à leur bonheur. L'art le plus parfait est celui qui procure les jouissances les plus sublimes; et la plus sublime des jouissances, c'est le libre exercice des forces de l'âme.

L'homme attend donc des arts de l'imagination un certain affranchissement des bornes du réel; il veut qu'ils le fassent jouir du possible, et qu'ils donnent carrière à son imagination. Le moins exigeant cherche à oublier ses affaires, sa vie commune, son individualité; il veut se sentir sur un sol au-dessus du vulgaire, il veut repaître sa curiosité des combinaisons merveilleuses de la destinée. S'il est d'une nature plus sérieuse, il veut retrouver sur le théâtre un système moral plus pur que dans la vie

réelle; cependant il sait fort bien qu'il ne se livre qu'à un simple jeu; il est averti, par son sens intime, qu'il ne s'agit que d'un songe; quand il rentrera du théâtre dans le monde réel, il sera encore environné de toutes les circonstances qui le pressent, il sera leur proie comme auparavant; elles sont demeurées les mêmes, et il n'y a rien de changé en lui; il a seulement joui, pendant un instant, d'une impression agréable qui s'évanouit au réveil.

Ainsi, s'il ne s'agissait que d'une illusion passagère, une apparence de vérité, ou cette vraisemblance que les hommes substituent volontiers à la vérité, seraient suffisantes.

Mais l'art véritable n'a pas pour seul but une illusion passagère; il ne veut pas seulement affranchir l'homme pendant un rêve d'un instant, il veut même l'affranchir réellement et en effet; il doit éveiller, employer et former en lui une force nouvelle; il doit placer devant lui, comme un objet visible, ce monde de l'intelligence qui pesait sur lui comme une matière brute, qui l'opprimait comme une force aveugle; il doit en faire la libre création de notre esprit, et soumettre la matière aux idées.

Et puisque l'art véritable doit produire quelque chose de réel et d'objectif, il ne peut se contenter d'une simple apparence de la vérité. C'est sur la vérité elle-même, sur les fondemens profonds et inébranlables de la nature, qu'il élève son édifice idéal.

Mais comment l'art sera-t-il à la fois tout idéal, et cependant intimement uni au sens réel? comment pourra-t-il abandonner entièrement le réel et se conformer exactement à la nature? C'est à quoi bien peu savent atteindre; c'est ce que l'examen des ouvrages poétiques et plastiques présente d'une façon si inégale; tandis que cette double condition semble cependant naître directement d'un seul et même sentiment. Il arrive communément qu'on sacrifie l'une pour atteindre l'autre, et que par-là on n'en remplit aucune. Celui à qui la nature a accordé la justesse d'observation et la délicatesse de sentiment, mais à qui elle a refusé la force créatrice de l'imagination, sera un peintre fidèle de la réalité; il saisira les apparences accidentelles, mais jamais l'esprit de la nature; il ne fera que nous reproduire le monde matériel, mais il n'en fera jamais notre ouvrage, jamais il n'en fera

la libre production de notre esprit de création; il n'accomplira point l'action bienfaisante de l'art qui consiste à nous affranchir des bornes du réel. Elle est vraie, mais elle est triste, l'harmonie qui s'établit entre nous et un tel poëte ou un tel artiste; lorsque nous voyons l'art, qui devait nous délivrer des entraves de la réalité nous y placer lui-même péniblement. Mais celui, au contraire, à qui est échue en partage l'imagination, mais sans le caractère et le sentiment, ne s'inquiétera pas de la vérité, il se jouera seulement du monde matériel, il cherchera à étonner par des combinaisons bizarres et fantastiques, et comme son fait n'est qu'apparence et nuage, il pourra, à la vérité, divertir un instant, mais ne pourra rien fonder ni construire sur le sentiment. Sa frivolité, pas plus que la vérité de l'autre, n'a rien de poétique. Faire succéder des formes fantastiques arbitrairement l'une à l'autre, ce n'est pas plus atteindre l'idéal, que reproduire la réalité en copiant n'est représenter la nature. Les deux conditions sont si peu contradictoires, qu'on pourrait bien plutôt les confondre en une seule. Au fait, l'art véritable abandonne entièrement

le réel et devient purement idéal. La nature elle-même n'est qu'une idée de l'esprit, qui ne tombe jamais sous les sens. Elle est cachée sous les objets, mais elle ne devient jamais un objet. Il est accordé, ou plutôt il est imposé à l'art idéal de saisir l'esprit de chaque chose, et de l'enchaîner sous une forme matérielle. Mais il ne peut jamais le présenter aux sens; seulement, par sa puissance créatrice, il peut le montrer à l'imagination, et par-là être plus vrai que toute réalité et plus positif que toute expérience. Il suit évidemment de là que l'artiste ne peut employer aucun élément tiré du réel, du moins tel qu'il l'y trouve, et que son ouvrage doit être idéal dans toutes ses parties, pour avoir de la réalité dans son ensemble, et pour se trouver en même temps en harmonie avec la nature.

Ce qui est vrai de la poésie et de l'art en général, l'est aussi pour chaque genre en particulier; et l'on fera sans peine à la tragédie l'application de ce qui vient d'être exposé. Là aussi l'on a eu, l'on a encore à combattre l'idée commune de ce naturel qui détruit et efface toute espèce d'art et de poésie. A la vérité, l'on doit ajouter à l'art d'imaginer, un certain idéal plutôt

de convention, que dérivant des principes même de la tragédie; mais ce que communément l'on désire de la poésie, et spécialement de la poésie dramatique, c'est l'illusion qui, à la supposer possible, ne serait jamais qu'un misérable escamotage. Toutes les circonstances extérieures de la représentation théâtrale s'opposent à cette idée; tout y est seulement symbole de la réalité; le jour du théâtre est artificiel; l'architecture n'y est que figurée; le discours poétique est idéal; l'action seule doit ordinairement être réelle, et cette circonstance particulière a vicié l'ensemble. C'est ainsi que les Français, qui se sont entièrement mépris sur l'esprit des anciens, ont introduit sur le théâtre une unité de temps et de lieu tout-à-fait artificielle et vulgaire, comme s'il y avait un autre lieu qu'un espace purement idéal et un autre temps que le progrès continu de l'action.

L'introduction du discours métrique est déjà un grand pas vers la tragédie poétique. Que quelques essais lyriques s'établissent heureusement sur le théâtre, et la poésie, par sa propre force, dans une seule victoire en aura remporté plusieurs sur les préjugés dominans. Mais ce-

pendant qu'est-ce qu'une victoire partielle, tant que l'ensemble sera en proie à l'erreur? La poésie doit-elle être seulement tolérée à titre de licence, lorsque l'essence même de la tragédie est la poésie? L'introduction du Chœur serait le dernier pas, le plus décisif, même quand il ne devrait servir qu'à déclarer une guerre ouverte et honorable à la manie du naturel dans les arts; ce serait comme une sorte de rempart vivant dont la tragédie s'environnerait pour se défendre de l'invasion du monde réel, et qui assurerait à son existence idéale la liberté poétique.

La tragédie des grecs est, comme on sait, émanée du Chœur. Non-seulement c'est historiquement et par succession de temps qu'elle en est dérivée, mais on peut dire aussi qu'elle en procède poétiquement et par l'esprit, et que sans ces témoins continuels, sans ce support de l'action, on aurait une toute autre œuvre poétique. La suppression du Chœur, et la concentration de cet organe expressif et puissant en un misérable confident, figure sans caractère et qui ne reparaît que pour apporter l'ennui, n'est certes pas un aussi grand perfection-

nement de la tragédie que les Français et leurs imitateurs se le sont imaginé.

La tragédie antique, qui à son origine n'avait affaire qu'aux dieux, aux héros et aux rois, employa le Chœur comme un élément nécessaire ; elle le trouva dans la nature, et s'en servit parce qu'elle l'y avait trouvé. Les actions et les destinées des héros et des rois sont par elles-mêmes fort publiques; dans ces temps de simplicité, elles l'étaient encore davantage. D'où il suit, que le Chœur dans la tragédie antique, était un organe donné par la nature; il tenait à la forme poétique qu'avait reçue la vie réelle. Dans la tragédie nouvelle, il doit être un organe donné par l'art, il doit aider et féconder la poésie. Le poëte moderne ne trouve plus le Chœur dans la nature, il lui faut le créer et l'introduire poétiquement; c'est-à-dire que la fable qu'il met en action doit subir un changement, qui la reporte vers les temps de l'enfance des peuples, vers les temps où les formes de la vie étaient simples. Le Chœur rendrait par-là des services encore plus essentiels aux tragiques modernes qu'aux poëtes antiques. Il transformerait le monde moderne et vulgaire en un

monde antique et poétique. Il rendrait impossible l'emploi de tout ce qui résiste à la poésie, et ramènerait tout à des motifs simples, immédiats et naïfs. Maintenant le palais des rois est fermé; la justice a été amenée des portes de la ville dans l'intérieur d'une maison; l'écriture a été substituée à la parole vivante; le peuple lui-même, cette masse animée et sensible, n'agissant plus dans sa force et dans sa rudesse, est devenu l'état, c'est-à-dire une idée abstraite; les dieux se sont retirés dans le cœur de l'homme. Le poëte doit rouvrir les palais; il doit replacer les juges sous la voûte du ciel; il doit rendre les dieux à leurs autels; il doit rétablir toutes les circonstances immédiates de la vie réelle qu'ont écartées les convenances artificielles, et repousser toutes les dispositions de l'art, qui empêchent l'homme de démêler en lui et d'y laisser voir les vraies apparences de son naturel, et son caractère originel. Il faut faire comme le statuaire qui rejette les vêtemens modernes, et ne conserve des circonstances extérieures que celles qui donnent aux formes un aspect plus grand, plus mâle et plus déterminé.

Et de même que l'artiste déploie autour de ses figures des draperies aux larges plis pour les encadrer d'une manière riche et agréable, pour rattacher ensemble les parties séparées et en former des masses tranquilles, pour laisser du jeu à la couleur qui attire et réveille les yeux, pour cacher à la fois et faire ressortir les formes humaines : de même le poëte tragique doit entourer et entrelacer l'édifice solide et proportionné de l'action, et les contours déterminés de ses personnages, avec une parure lyrique qui, comme un ample vêtement de pourpre, laissera ses figures agir avec liberté et noblesse, mais avec une dignité soutenue et un calme sublime.

Dans une organisation d'un ordre plus relevé, la matière première ou élémentaire cesse d'être discernée. Ainsi les élémens chimiques des couleurs disparaissent dans la carnation de l'homme vivant. Mais ailleurs la matière a ses droits, et peut, à juste titre, faire partie de l'ensemble de l'art. Il faut qu'elle tienne sa place au milieu de l'harmonie et de la plénitude d'une création vivante ; il faut qu'elle fasse valoir les formes qu'elle enveloppait, et non pas que ces

formes se fassent péniblement jour au travers. Cela est facile à concevoir dans les arts du dessin, et se retrouve aussi dans la poésie et la tragédie, dont il est ici question. Tout ce que l'intelligence a généralisé, comme tout ce qui agit uniquement sur la sensation, n'est que la matière, l'élément brut d'une œuvre poétique, et la poésie disparaîtra infailliblement si on laisse prédominer l'un ou l'autre; car la poésie est placée justement dans l'équilibre de l'idéal et de la sensation. Mais l'homme est ainsi fait, qu'il veut toujours aller du particulier au général; et la réflexion doit aussi tenir sa place dans la tragédie, en telle sorte qu'elle puisse regagner, par une exposition directe, ce qui lui manque dans l'extérieur de la vie. En effet, lorsque les deux élémens de la poésie, l'idéal et la sensation, ne sont pas confondus intérieurement dans une même action, au moins doivent-ils agir près l'un de l'autre, ou la poésie s'évanouit. Quand la balance n'est pas égale au dedans, il faut chercher l'équilibre par les oscillations des deux plateaux.

Et c'est à cela que sert le Chœur dans la tragédie. Le Chœur n'est pas un individu, il est

lui-même une idée générale ; mais cette idée est représentée par une masse forte et sensible qui, par sa large présence, s'empare de la sensation : le Chœur laisse là le cercle étroit de l'action, plane sur les destinées et l'avenir, sur les temps et les peuples, sur l'ensemble de l'humanité ; il montre les grands résultats de la vie ; il proclame les leçons de la sagesse : mais tout cela, il le fait avec la toute-puissance de l'imagination, avec la liberté et l'audace lyriques, et en s'élançant du sommet élevé des choses humaines, comme les dieux dans leur marche ; et il fait cela avec tout le pouvoir que le rhythme et la musique lui donnent sur les sens, par les sons et le mouvement.

Le Chœur épure aussi le poëme tragique, en retirant la réflexion de l'action, tandis qu'il puise sa force poétique dans cette séparation même, comme l'artiste tire de la nécessité du vêtement une beauté et un attrait de plus, au moyen d'une riche draperie. Mais, de même que le peintre se voit forcé à rehausser tous les tons de la chair pour les tenir en harmonie avec les draperies, le langage lyrique du Chœur contraint le poëte à relever en proportion tout

le langage du poëme, et par-là à donner plus d'énergie à la puissance de l'expression. Le Chœur prescrit à l'auteur tragique cette sublimité de ton qui remplit l'oreille, qui attache l'esprit et qui agrandit le sentiment : il devient nécessaire de donner aux figures un aspect colossal, d'élever les personnages sur le cothurne, et de présenter tout le tableau avec une grandeur tragique. Supprimez le Chœur, et le langage de la tragédie s'abaissera sur-le-champ, ou bien ce qui semblait grand et fort paraîtra contraint et exagéré. Le Chœur antique, introduit dans la tragédie française, la ferait paraître dans toute sa misère et l'anéantirait, tandis que dans la tragédie de Shakspeare, il en ferait ressortir la vraie signification. Autant le Chœur apporte de vie dans le discours, autant il met de calme dans l'action, mais de ce calme noble et élevé qui doit être le caractère des beaux ouvrages de l'art ; car le sentiment du spectateur, au milieu des plus vives émotions, doit conserver sa liberté ; il ne doit pas être la proie des impressions qu'il reçoit ; il faut qu'au contraire il puisse toujours se séparer distinctement de ce qu'il éprouve. Ce que la critique

vulgaire a coutume de blâmer dans le Chœur, c'est de détruire l'illusion, de nuire à l'effet de la passion. Hé bien, c'est le plus grand éloge qu'il puisse recevoir; car cet effet aveugle des passions est ce que le véritable artiste cherche à éviter : cette illusion, il serait honteux de la produire. Lorsque les agitations où la tragédie jette notre cœur se succèdent sans interruption, ce n'est pas autre chose qu'une victoire remportée par la souffrance sur la vérité; c'est nous mêler avec l'action même, au lieu de nous faire planer sur elle. Le Chœur, en tenant séparées les parties, en se plaçant, tranquille contemplateur des passions, nous conserve notre liberté, qui eût disparu dans le tourbillon des émotions. Les personnages de la tragédie ont aussi besoin de ces intervalles, de ce repos, pour se recueillir : ce ne sont pas des êtres réels qui obéissent seulement à l'impression du moment et figurent comme individus; ce sont au contraire des personnes idéales qui représentent leur espèce et révèlent les profondeurs de l'humanité. La présence du Chœur, qui les écoute comme un témoin et comme un juge, qui apaise les premières explosions de leurs pas-

sions par sa prévoyante intervention, motive la gravité avec laquelle ils agissent, la dignité avec laquelle ils parlent; ils se trouvent déjà en quelque sorte sur un théâtre naturel où ils parlent et agissent devant des spectateurs, et par-là sont d'autant mieux disposés pour figurer sur un théâtre artificiel et à parler au public.

En voilà assez sur le droit que j'ai de ramener le Chœur antique sur la scène tragique. On connaissait, à la vérité, les chœurs dans les tragédies modernes; mais le Chœur de la tragédie grecque, tel que je l'ai employé ici, le Chœur comme personnage unique et idéal, qui accompagne et soutient toute l'action, est essentiellement différent de ces chœurs d'opéra. Et lorsqu'à l'occasion de la tragédie grecque, j'entends parler des chœurs au lieu du Chœur, je soupçonne qu'on ne sait pas fort bien ce qu'on dit. Le Chœur de la tragédie antique, depuis qu'elle a fini, n'avait pas, à ma connaissance, reparu sur le théâtre.

J'ai, il est vrai, divisé le chœur en deux parties, et je les ai mises en opposition l'une avec l'autre. Mais c'est seulement vers le dénoûment, et alors il agit comme un personnage

réel et comme une foule aveugle : comme Chœur et personnage idéal, il est toujours le même. J'ai changé le lieu de la scène, et j'ai plus d'une fois écarté le Chœur; mais Eschyle, le créateur de la tragédie, et Sophocle, le plus grand maître de l'art, ont aussi pris ces libertés.

Une autre liberté, que je me suis donnée, est plus facile à justifier. J'ai employé la religion chrétienne et la mythologie grecque, en les mêlant ensemble : j'ai même rappelé quelques souvenirs des superstitions mauresques; mais le lieu de l'action est à Messine, où ces trois religions croissaient ensemble et parlaient aux sens, soit par leur présence, soit par leurs monumens. D'ailleurs, je tiens que c'est un droit de la poésie de considérer, quant à l'imagination, les diverses religions comme un tout collectif, dans lequel tout ce qui porte un caractère propre, tout ce qui produit une impression particulière, doit trouver sa place. Sous le voile des religions repose la religion elle-même, l'idée de la Divinité; et celle-là, le poëte doit y croire et la professer toutes les fois et sous toutes les formes qu'il trouvera les plus opportunes et les plus persuasives.

LA FIANCÉE DE MESSINE,

OU

LES FRÈRES ENNEMIS.

PERSONNAGES.

DONA ISABELLE, princesse de Messine.
DON MANUEL, } ses fils.
DON CÉSAR, }
BÉATRIX.
DIÉGO.
DES MESSAGERS.
LE CHOEUR, formé de la suite des deux frères.
LES ANCIENS DE MESSINE, personnages muets.

LA FIANCÉE DE MESSINE,

OU

LES FRÈRES ENNEMIS.

Le théâtre représente une vaste salle soutenue par des colonnes. Les entrées sont à droite et à gauche. Dans le fond, une grande porte conduit à une chapelle.

DONA ISABELLE en grand deuil. Les sénateurs de Messine sont assis autour d'elle.

ISABELLE.

C'est la nécessité, et non mon propre penchant qui m'amène devant vous, respectables citoyens de cette ville, et qui m'a forcée à quitter mes appartemens retirés, pour venir ainsi dévoiler mon visage devant les regards des hommes. Car il convient que la veuve, qui a perdu la gloire et le bonheur de sa vie, s'enveloppe de vêtemens lugubres, et, dans une paisible enceinte, se dérobe aux regards du monde. Cependant, la voix impérieuse et inexorable des circonstances me ramène aujourd'hui vers la lumière et le monde que j'avais abjurés.

La lune n'a pas encore deux fois renouvelé son

disque lumineux, depuis que j'ai conduit, à sa dernière et tranquille demeure, mon royal époux, celui qui gouvernait cette ville avec tant de fermeté, et dont le bras puissant vous protégeait contre cette foule d'ennemis qui vous environnent. Il n'est plus, cependant son esprit anime encore ses illustres fils; et il semble revivre dans ces deux héros, l'orgueil de cette contrée. Vous les avez vus, au milieu de vous, croître et prospérer; mais avec eux se développait le germe fatal et mystérieux d'une déplorable haine fraternelle qui, après avoir troublé la douce union de l'enfance, est devenue terrible par le progrès de l'âge. Jamais je n'ai pu jouir du spectacle de leur concorde; je les ai nourris tous deux sur ce sein maternel, tous deux ont eu leur part de mes soins et de mon amour, et j'ai su, depuis l'enfance, conquérir leur attachement, seul penchant qui leur soit commun. Pour tout le reste, ils sont divisés par une sanglante discorde.

A la vérité, tant qu'a duré le gouvernement sévère de leur père, il a su, par une justice rigoureuse et forte, dompter leur bouillante ardeur, et maintenir, sous un joug de fer, leurs âmes audacieuses. Ils n'osaient pas approcher l'un de l'autre, quand ils étaient armés; ils n'osaient pas coucher sous le même toit. C'est ainsi qu'une autorité redoutable empêchait l'explosion terrible de leurs passions féroces; mais au fond de leur cœur, la haine subsistait sans s'affaiblir. L'homme fort ne songe pas à arrêter le mal dans sa source, parce qu'il peut empêcher le torrent de se déchaîner.

Ce qui devait arriver, arriva; dès que la mort eut

fermé ses yeux, dès que ses fils ne furent plus retenus par sa main puissante, leur ancienne haine éclata, comme la flamme d'un brasier ardent s'échappe dès qu'elle n'est plus renfermée. Je vous dis ici ce dont vous êtes tous témoins : Messine se divise; cette animosité fraternelle brise tous les liens de la nature, et déchaîne une discorde universelle; le glaive s'est opposé au glaive; la ville est devenue un champ de bataille, et cette salle même a été arrosée de sang.

Vous avez vu que tous les liens de la société étaient brisés; et mon cœur aussi est intérieurement déchiré. Les maux publics vous touchent, et vous ne songez guère à vous informer des douleurs d'une mère. Vous êtes venus à moi, et vous m'avez dit ces rudes paroles : « Vous voyez que la discorde de vos » fils va allumer la guerre civile dans cette ville; » elle est entourée d'ennemis redoutables, et ne » peut leur résister que par la concorde. Vous êtes » mère de nos princes, voyez comment vous pouvez » calmer leur rage sanguinaire? Et, que nous im» porte à nous, citoyens paisibles, les dissensions » de vos fils? Devons-nous périr, parce qu'ils sont » animés d'une haine furieuse l'un contre l'autre? » Nous saurions bien sans eux régler notre sort, et » nous donner à un autre prince qui voudra notre » bonheur et s'occupera à le faire. »

Tels ont été vos discours, hommes durs et sans pitié; vous n'avez songé qu'à vous et aux intérêts de votre ville; vous avez chargé, du poids des malheurs publics, un cœur que les chagrins et les angoisses maternelles opprimaient déjà assez.

J'ai entrepris, mais sans espérance, avec l'âme déchirée, de me jeter entre ces deux furieux, et de les rappeler à la paix. Sans crainte, sans relâche, sans découragement, je les ai fait supplier l'un et l'autre, jusqu'à ce que ma prière maternelle ait obtenu d'eux qu'ils viendraient paisiblement dans cette ville, dans le palais de leur père, et que, sans faire éclater leur inimitié, ils se rencontreraient ensemble; ce qui n'était point encore arrivé depuis la mort de leur père.

Nous sommes au jour indiqué pour cette entrevue. D'heure en heure, j'attends qu'on vienne m'annoncer la nouvelle de leur approche. Cependant, tenez-vous prêts à recevoir vos princes avec solennité, et comme des sujets doivent faire. Songez seulement à vous acquitter de vos devoirs. Quant au reste, laissez-nous aviser aux moyens de le régler. Les combats désastreux de mes fils feraient la ruine de cette contrée et la leur; mais, s'ils étaient réconciliés et unis, ils auraient assez de puissance pour vous défendre contre toute attaque, et pour maintenir leurs droits contre vous-mêmes.

(Les sénateurs s'éloignent en silence en portant la main sur leur cœur. Elle fait un signe à un de ses vieux serviteurs; il demeure.)

ISABELLE, DIÉGO.

ISABELLE.

Diégo!

DIÉGO.

Qu'ordonne ma princesse?

ISABELLE.

Mon vieux serviteur, âme sincère, approche; tu as partagé mes souffrances et mon affliction, partage maintenant mon contentement. J'ai confié à ton cœur fidèle la triste douceur de mes secrets les plus intimes : le moment est venu où ils doivent paraître à la clarté du jour. Trop long-temps j'ai étouffé le mouvement si puissant de la nature, pendant qu'une volonté étrangère régnait sur moi : maintenant sa voix peut s'élever librement; aujourd'hui mon cœur sera soulagé, et cette maison, si long-temps déserte, va rassembler tout ce qui m'est cher.

Porte donc tes pas chancelans vers ce cloître que tu connais bien et qui m'a conservé un trésor si cher. Ce fut toi, fidèle serviteur, qui sus l'y cacher pour des jours meilleurs, et qui me rendis ce triste service dans mes malheurs. Maintenant, d'un cœur joyeux, ramène ce gage précieux vers un séjour plus heureux. (*On entend dans l'éloignement sonner les trompettes.*) Hâte-toi, hâte-toi, et que la joie rajeunisse ta démarche affaiblie. J'entends le bruit des trompettes guerrières qui m'annoncent l'arrivée de mes fils. (*Diégo sort. La musique se fait de nouveau entendre de deux côtés opposés, et semble se rapprocher de plus en plus.*) Tout Messine est en mouvement. Entendez retentir ce bruit de voix confuses qui s'avance ici comme un torrent. Ce sont eux! Je sens battre mon cœur maternel; leur approche lui donne à la fois de la force et de l'émotion. Ce sont eux! O mes enfans! mes enfans!

(Elle sort.)

LE CHOEUR entre.

(Il se compose de deux demi-chœurs qui entrent en même temps sur le théâtre des deux côtés, l'un par le fond, l'autre par l'avant-scène : chacun d'eux se range sur un des côtés de la scène. Un des chœurs est formé de vieux chevaliers, l'autre de jeunes : ils se distinguent par des couleurs et des signes différens. Lorsque les deux chœurs sont rangés, la musique se tait, et les deux coryphées commencent à parler.)

PREMIER CHOEUR.

Je te salue avec respect, palais magnifique ! toi, royal berceau de mon prince ! toi, dont cent colonnes portent la voûte altière ! Que le glaive repose au fond du fourreau. Que la furie de la guerre, le front ceint de serpens, soit enchaînée devant cette porte ; car le seuil inviolable de cette demeure hospitalière est gardé par le Serment, par ce fils d'Érinnys, le plus redoutable des dieux infernaux.

SECOND CHOEUR.

Mon cœur murmure et se révolte dans ma poitrine : ma main est prête pour le combat, lorsque je vois la tête de Méduse, le visage odieux de mon ennemi. A peine puis-je commander à mon sang tout bouillant. Garderai-je l'honneur de ma parole ? obéirai-je à ma rage frémissante ? Mais je tremble devant l'Euménide gardienne de ce lieu, devant le pouvoir de la paix de Dieu.

PREMIER CHOEUR.

Une attitude plus sage convient au vieillard. C'est à moi, plus calme, de saluer d'abord. (*Aux deux chœurs.*) Sois le bienvenu, toi qui, par un sentiment pareil au mien, sais honorer et redouter les divinités protectrices de ce palais ! Pendant que les

princes se parlent avec douceur, ne pouvons-nous pas échanger de sang-froid quelques innocentes paroles de paix? car elles sont aussi bonnes et salutaires. Quand je te rencontrerai aux champs, alors le combat sanglant pourra se renouveler, alors le courage se prouvera par le fer.

TOUT LE CHŒUR.

Quand je te rencontrerai aux champs, alors le combat sanglant pourra se renouveler, alors le courage se prouvera par le fer.

PREMIER CHŒUR.

Je ne te hais point; tu n'es point mon ennemi: une même ville nous a vus naître, et cette race n'est-elle pas étrangère? Mais, lorsque les princes se combattent, leurs serviteurs doivent donner la mort et la recevoir; cela est dans l'ordre, cela est juste.

SECOND CHŒUR.

Ils savent pourquoi ils se combattent et se haïssent à la mort; cela ne doit pas m'importer. Nous combattons pour leurs querelles. Celui-là n'a point de vaillance, celui-là n'a point d'honneur qui laisse rabaisser son chef.

TOUT LE CHŒUR.

Nous combattons pour leurs querelles. Celui-là est sans vaillance, celui-là est sans honneur qui laisse rabaisser son chef.

UN HOMME DU CHŒUR.

Écoutez ce que je pensais en moi-même, lorsque je descendais paisiblement ces chemins, à travers les moissons ondoyantes, livré à mes réflexions: dans la

fureur du combat nous n'avons rien prévu, rien examiné; alors la chaleur de notre sang nous emportait.

Ces moissons ne sont-elles pas à nous? Ces vignes, entrelacées dans les ormeaux, n'est-ce pas notre soleil qui les mûrit? Ne pourrions-nous pas, dans une douce jouissance, filer des jours innocens et joyeux, et mener gaiement une vie facile? Pourquoi, d'un esprit furieux, tirons-nous le glaive pour cette race étrangère? Elle n'a aucun droit à ce sol. Elle arriva, sur ses vaisseaux, des bords dorés du couchant: nos pères, il y a bien des années, la reçurent avec hospitalité; et maintenant nous nous voyons, soumis comme des esclaves, à cette race étrangère.

UN SECOND HOMME DU CHOEUR.

Cela est bien dit; nous habitons une heureuse terre que le soleil, dans sa course céleste, éclaire toujours de rayons bienfaisans, et nous pourrions en jouir avec allégresse; mais elle ne peut être ni préservée, ni fermée. Les flots de la mer qui l'environne nous livrent aux hardis corsaires qui croisent audacieusement sur nos côtes: l'abondance que nous devrions conserver pour nous ne fait qu'attirer le glaive de l'étranger. Nous sommes esclaves dans notre propre demeure, et cette terre ne peut protéger ses enfans. Les dominateurs de la terre ne naissent point sur le sol, que favorise Cérès, que Pan chérit, divinité pacifique et tutélaire; ce sont les contrées où le fer croît dans les flancs des montagnes, qui leur donnent naissance.

PREMIER CHOEUR.

Les biens de cette vie se partagent inégalement

entre la race passagère des humains; mais la nature! elle est toujours juste; à nous, elle accorde une fécondité surabondante qu'elle crée et renouvelle sans cesse; à d'autres, il a été donné une volonté puissante et une force irrésistible : armés d'une énergie terrible, ils obtiennent tout ce que leur cœur désire, ils remplissent la terre d'un bruit redoutable; mais derrière ces hauteurs qu'ils ont gravies, est un précipice profond, une chute retentissante.

Ainsi je veux rester dans mon humilité, me cacher dans ma faiblesse. Ce torrent impétueux créé par l'orage, que grossissent les grains serrés de la grêle et les cataractes des nuages, dont les flots sombres et bruyans sont déchaînés, qui entraîne les ponts, qui entraîne les digues avec le fracas du tonnerre, rien ne le peut arrêter, ni retarder; cependant son existence est d'un moment; la redoutable trace de son cours va bientôt se perdre et s'effacer dans le sable; et il n'en reste rien que ses ravages. Les conquérans étrangers viennent, puis s'en vont; nous obéissons, mais nous demeurons.

(La porte du fond s'ouvre. Dona Isabelle paraît entre ses fils, don Manuel et don César.)

LES DEUX CHOEURS.

Louez et honorez l'astre éclatant qui vient à nous. Je m'incline avec respect devant ton visage auguste.

PREMIER CHOEUR.

Que la douce clarté de la lune est belle, au milieu des étoiles scintillantes! Que l'aimable majesté de la mère est belle, au milieu de l'éclat imposant de ses fils; la terre n'offre rien d'égal, ni de semblable. Le monde peut-il se décorer d'un spectacle

plus accompli, que la mère et ses fils? N'est-ce point là ce que la vie a de plus élevé, de plus beau, de plus achevé? L'église elle-même, la sainte église place-t-elle, sur le trône des cieux, quelque chose de plus beau? L'art lui-même, divinement inspiré, offre-t-il une image plus sublime, que la mère et son fils?

SECOND CHOEUR.

Elle voit, avec contentement, sortir de sa tige un arbre magnifique, dont les rejetons renaîtront éternellement. Elle a enfanté une race qui durera autant que le soleil, et dont le nom ira à travers les siècles. Les peuples se dispersent; les noms se perdent; le sombre oubli étend la nuit de ses ailes sur toutes les familles. Mais le front altier des princes brille d'un éternel éclat, et l'aurore les salue de ses rayons, comme les sommets élevés de la terre.

ISABELLE, s'avançant entre ses deux fils.

Jette les yeux ici-bas, reine des cieux, et que ta main réprime les mouvemens orgueilleux de mon cœur! Une mère peut aisément s'oublier, quand elle contemple l'éclat de ses enfans. Pour la première fois, depuis qu'ils sont nés, je goûte mon bonheur tout entier. Jusqu'à ce jour j'ai été contrainte de partager les douces jouissances de mon âme, et d'oublier que j'avais un fils, lorsque je jouissais de la présence de l'autre. Ah! j'avais bien le même amour de mère, mais c'étaient mes fils qui étaient toujours divisés. Dites, oserai-je, sans frémir, me livrer au doux empire de ce cœur enivré

de joie? (*A don Manuel.*) Lorsque je presse avec tendresse la main de ton frère, est-ce donc enfoncer un trait dans ton sein? (*A don César.*) Lorsque mon cœur se réjouit à son aspect, est-ce donc un larcin que je te fais? Ah! je tremble que l'amour même que je vous témoigne ne serve qu'à attiser plus vivement votre haine embrasée. (*Elle les interroge tous deux d'un regard.*) Que puis-je donc me promettre de vous? Parlez. Dans quel sentiment venez-vous ici? Est-ce encore avec cette vieille et irréconciliable haine que vous apportiez dans la maison de votre père? La Guerre, enchaînée pour un instant seulement, est-elle encore là, à attendre à la porte du palais? et, frémissant avec rage du frein qui l'arrête, sera-t-elle, dès que vous m'aurez quittée, déchaînée avec une fureur nouvelle?

LE CHOEUR.

La guerre ou la paix? Les chances du sort sont encore obscurément cachées dans le sein de l'avenir. Cependant, avant que nous nous séparions, la chose sera décidée; nous sommes prêts et disposés pour l'une ou pour l'autre.

ISABELLE, après avoir promené ses regards autour d'elle.

Ah! quel aspect guerrier et terrible! Que font-ils ici tous? est-ce un combat qui s'apprête en ce palais? A quoi bon cette foule étrangère, lorsqu'une mère vient ouvrir son cœur à ses enfans? Jusque dans le sein maternel craignez-vous de trouver quelque embûche artificieuse, quelque perfide trahison, puisque vous prenez de si soigneuses précautions?

Oh ! ces farouches escortes qui vous suivent, ces serviteurs empressés de votre colère, ce ne sont pas vos amis ; ne croyez pas qu'ils puissent vous donner de sages et sincères conseils ! Comment pourraient-ils vous parler du fond du cœur, à vous étrangers, à vous race conquérante, qui les avez privés de leur propre héritage, qui avez usurpé leur souveraineté ? Croyez-moi, chacun aime à être libre, à vivre d'après sa propre loi, et ne supporte qu'avec impatience une domination étrangère. C'est votre force seule, c'est la crainte qui vous conserve leur obéissance, qu'ils refuseraient si volontiers. Apprenez à connaître cette race au cœur faux; vos malheurs leur causent une joie maligne qui les venge de votre prospérité, de votre grandeur. La chute de leurs seigneurs, la ruine de leurs princes, tel serait le sujet des chants, des récits, dont ils entretiendraient leurs enfans d'âge en âge durant les longues soirées d'hiver.

O mes fils ! le monde est plein de haine et de fausseté; chacun n'aime que soi; tous les liens tissus par un bonheur fragile, sont incertains, variables et sans force; ce que le caprice a noué, le caprice le dénoue ensuite. La nature seule est sincère ; elle seule repose sur des ancres fermes et éternelles ; tout le reste flotte au gré des vagues orageuses de la vie. Le penchant vous donne un ami; l'intérêt vous donne un compagnon ; heureux celui à qui la naissance donne un frère, la fortune n'aurait pu le lui donner ; c'est un ami marqué par la nature. Contre ce monde plein de guerres et de trahisons, les voilà deux qui résistent ensemble.

LE CHOEUR.

Oui, il est grand, il est respectable de voir la pensée royale d'une souveraine pénétrer, avec une tranquille sagacité, la conduite et les actions des hommes. Pour nous, une impulsion confuse nous pousse, aveugles et sans réflexion, à travers les tempêtes de la vie.

ISABELLE, à don César.

Toi qui as tiré le glaive contre ton frère, regarde autour de toi, dans toute cette foule, y trouves-tu une plus noble figure que celle de ton frère? (*A don Manuel.*) Qui, parmi ceux que tu nommes tes amis, oserait se placer près de ton frère? Chacun d'eux est le modèle de son âge : l'un n'est point semblable à l'autre, et aucun des deux ne l'emporte sur l'autre. Osez donc vous regarder en face. O fureurs de la haine et de l'envie! Tu l'aurais choisi entre mille pour ton ami, c'est lui seul qui eût été cher à ton cœur; et lorsque la nature sacrée te l'a donné, lorsqu'elle t'a fait ce présent dès le berceau, parjure à la loi du sang, tu foulerais aux pieds ce don, avec un dédain orgueilleux; tu te livrerais aux méchans; tu ferais alliance avec les étrangers et les ennemis.

DON MANUEL.

Écoutez-moi, ma mère.

DON CÉSAR.

Ma mère, écoutez-moi.

ISABELLE.

Ce ne sont point des paroles qui peuvent terminer

cette triste guerre; elles exprimeraient le tien et le mien; l'offense ne peut plus se distinguer de la vengeance. Qui pourrait retrouver la source de ce torrent embrasé qui a répandu l'incendie? Tout a été produit par un feu souterrain et terrible. Un sol volcanique recouvre même ce qui n'est pas encore embrasé, et il n'est pas un sentier qui ne passe sur l'abîme. Je veux déposer dans vos cœurs une seule réflexion. Le mal qu'un homme, dans la plénitude de sa raison, fait à un autre homme, ne peut, je le veux croire, s'oublier et se pardonner que difficilement. On ne veut point renoncer à la haine, ni changer la résolution qu'on a fixement arrêtée. Mais l'origine de votre querelle remonte vers le temps précoce de l'enfance irréfléchie, et cette époque devrait vous désarmer. Cherchez qui le premier commença la dispute; vous ne le savez pas, et si vous pouviez vous en souvenir, vous seriez honteux de ces puériles discordes. Et cependant c'est à ces premières discordes enfantines que se rattache, par un malheureux enchaînement, les violences de ces derniers temps. Ainsi, tout ce qui est arrivé de fâcheux jusqu'à ce jour, n'est que disputes et rancunes d'enfans. Voulez-vous combattre pour ces querelles de jeunesse, maintenant que vous êtes des hommes? (*Elle prend la main à tous les deux.*)

O mes fils! venez, prenez la résolution de renoncer réciproquement à toute explication : car le tort est de chaque côté. Soyez nobles, et remettez-vous avec grandeur d'âme des offenses cruelles et sans excuse. Le triomphe le plus divin, c'est le pardon. Jetez sur le tombeau de votre père cette ancienne haine qui

date de votre première enfance; commencez une nouvelle vie embellie par votre amour; qu'elle soit consacrée à la concorde et au pardon.

(Elle recule d'un pas comme pour leur laisser la place de s'approcher l'un de l'autre. Tous deux fixent les yeux sur la terre sans se regarder.)

LE CHOEUR.

Écoutez les sages avertissemens de votre mère; certes elle a dit des paroles persuasives. Mettez un terme à vos discordes; qu'elles cessent enfin. Cependant, si vous le préférez, suivez-en le cours. Tout ce que vous résoudrez me sera une loi : vous êtes le seigneur, et je suis le vassal.

ISABELLE, après avoir attendu un moment, en vain, que les frères fissent un mouvement, reprend avec une douleur étouffée.

Je n'y sais plus rien. J'ai épuisé toutes les armes de la persuasion; j'ai vainement essayé le pouvoir des prières. Celui qui vous contenait par la force est dans le tombeau, et votre mère est là entre vous sans puissance. Accomplissez votre sort; vous en avez la libre faculté. Obéissez au démon qui, dans sa fureur, vous aveugle et vous pousse; profanez les saints autels des dieux domestiques; que ce palais même, où vous prîtes naissance, devienne le théâtre de votre mutuel assassinat. Devant les yeux de votre mère, détruisez-vous, non par une main étrangère, mais par votre propre main. Tels que les frères thébains, précipitez-vous l'un sur l'autre, saisissez-vous tous deux, et pressez-vous avec rage dans un embrassement d'airain, poitrine contre poitrine, chacun s'efforçant d'échanger sa vie avec la vie de son frère, et plongeant son poi-

gnard dans le sein de l'autre; que la mort elle-même n'apaise point votre discorde; que la flamme, que la colonne de feu qui s'élèvera de votre bûcher, se divise en deux parts; signe terrible, et de la façon dont vous aurez péri, et de la façon dont vous avez vécu.

(Elle sort. Les frères demeurent éloignés l'un de l'autre comme auparavant.)

LES DEUX FRÈRES, LES CHOEURS.

LE CHOEUR.

Ce sont des paroles seulement, qu'elle a dit, mais elles ont pénétré mon cœur endurci, et ébranlé mon courage. Je n'ai point voulu verser un sang fraternel, et je puis lever au ciel des mains pures : vous êtes frères; songez à la fin de tout ceci.

DON CÉSAR, sans regarder don Manuel.

Tu es le plus âgé, parle! Je céderai sans honte à mon aîné.

DON MANUEL, dans la même attitude.

Dis quelque bonne parole, et je suivrai volontiers le noble exemple que donnera mon frère plus jeune.

DON CÉSAR.

Non pas, que je reconnaisse que j'ai tort, ou que je me sens plus faible.

DON MANUEL.

Quiconque connaît don César ne l'accusera pas de manquer de courage. S'il se sentait le plus faible, son langage n'en serait que plus fier.

DON CÉSAR.

Estimes-tu autant ton frère?

DON MANUEL.

Tu es trop fier pour t'abaisser, moi pour feindre.

DON CÉSAR.

Mon cœur altier ne supporterait pas le dédain. Dans la plus grande vivacité du combat, du moins tu pensais honorablement de ton frère.

DON MANUEL.

Tu ne veux pas ma mort, j'en ai la preuve. Lorsque ce moine s'offrit à toi pour m'assassiner traîtreusement, tu le fis punir.

DON CÉSAR s'approche un peu.

Si je t'avais plutôt connu si juste, bien des choses ne seraient pas arrivées!

DON MANUEL.

Si j'avais su plutôt que ton cœur était généreux, j'aurais épargné beaucoup de chagrins à ma mère.

DON CÉSAR.

Tu te figurais que j'étais bien plus orgueilleux.

DON MANUEL.

C'est le malheur des grands, que les hommes inférieurs s'emparent de leur confiance.

DON CÉSAR, vivement.

Ainsi, tous les torts viennent de nos serviteurs.

DON MANUEL.

Ils entretenaient, dans nos cœurs, l'amertume de la haine.

DON CÉSAR.

Ils répandaient, de part et d'autre, de faux et méchans discours.

DON MANUEL.

Ils envenimaient les actions par des interprétations mensongères.

DON CÉSAR.

Ils entretenaient la plaie, au lieu de la guérir.

DON MANUEL.

Ils animaient la flamme au lieu de l'éteindre.

DON CÉSAR.

Nous étions égarés, nous étions trompés....

DON MANUEL.

Aveugles instrumens d'une haine étrangère!

DON CÉSAR.

Cela est vrai; tout le reste n'est que trahison.

DON MANUEL.

...Et fausseté, ma mère le dit, tu peux la croire.

DON CÉSAR.

Ainsi je demande ta main fraternelle.

(Il lui tend la main.)

DON MANUEL la saisit avec vivacité.

Celle de tout l'univers qui t'est le plus amie.

DON CÉSAR.

Je te regarde; et surpris, confondu, je retrouve en toi les traits chéris de ma mère.

DON MANUEL.

Et je découvre en toi un air de famille qui me remplit d'étonnement et d'émotion.

DON CÉSAR.

Est-ce bien toi dont l'accueil est si doux et le discours si tendre pour ton jeune frère?

DON MANUEL.

Ce jeune homme si amical, dont les sentimens sont si tendres, est-ce bien ce frère haineux et détesté ?

(Encore un silence; chacun regarde l'autre avec abandon.)

DON CÉSAR.

Tu réclamais ces chevaux arabes, qui étaient en contestation dans l'héritage de mon père, et je les ai refusés aux chevaliers que tu avais envoyés.

DON MANUEL.

Conserve-les. Je n'ai plus souvenir de cela.

DON CÉSAR.

Non; prends les chevaux, prends aussi les chars de mon père; prends-les, je t'en conjure.

DON MANUEL.

J'y consens, si tu veux accepter ce château au bord de la mer, pour lequel nous combattîmes si vivement.

DON CÉSAR.

Je n'en veux point. Je serai heureux de l'habiter fraternellement avec toi.

DON MANUEL.

Ainsi soit! Pourquoi partager les possessions quand les cœurs sont unis?

DON CÉSAR.

Pourquoi vivre plus long-temps séparés, lorsque, étant unis, chacun se trouvera plus riche?

DON MANUEL.

Nous ne sommes plus divisés, nous sommes unis.

(Il le presse dans ses bras.)

LE PREMIER CHOEUR, au second.

Pourquoi nous tenir ainsi encore éloignés comme des ennemis, lorsque nos princes s'aiment et s'embrassent? Je suis leur exemple, et t'offre la paix. Voulons-nous nous haïr éternellement les uns les autres? Ils sont frères par les liens du sang, nous sommes les citoyens et les enfans d'une même terre.

(Les deux chœurs s'embrassent.)

DON MANUEL, DON CÉSAR, LES CHOEURS ET LE MESSAGER.

LE SECOND CHOEUR, à don César.

Je vois revenir, seigneur, le messager que tu avais envoyé. Réjouis-toi, don César, une bonne nouvelle t'arrive; car je vois briller la joie dans les regards de ton envoyé.

LE MESSAGER.

Quelle joie pour moi! quelle joie pour la ville délivrée de ses malheurs! Mes yeux sont témoins du plus beau spectacle : je vois les fils de mon maître, mes princes converser amicalement, se presser la main; eux, que j'avais laissés en proie à la rage des plus vives discordes.

DON CÉSAR.

Tu vois l'amitié, qui, comme le phénix rajeuni, s'élève du bûcher de la haine.

LE MESSAGER.

Je retrouve tout le bonheur de mes premiers ans,

comme si le bâton desséché que je porte se couvrait de feuilles nouvelles.

DON CÉSAR, le tirant à part.

Dis-moi ce que tu as appris.

LE MESSAGER.

Un seul jour rassemble tous les motifs de joie. Celle qui était perdue, celle que nous cherchions, elle est retrouvée, seigneur; elle n'est pas loin.

DON CÉSAR.

Elle est retrouvée! Où est-elle? Parle.

LE MESSAGER.

Ici, dans Messine, seigneur; elle se cache.

DON MANUEL, parlant au premier chœur.

Je vois le visage de mon frère briller d'une éclatante rougeur; j'en ignore la cause : cependant c'est un signe de joie, et je la partage avec lui.

DON CÉSAR, au messager.

Viens; conduis-moi. — Adieu, don Manuel; nous nous retrouverons dans les bras de ma mère : maintenant un sujet important m'appelle hors d'ici.

(Il veut sortir.)

DON MANUEL.

Ne tarde pas; et que le bonheur t'accompagne.

DON CÉSAR revient après un moment de réflexion.

Don Manuel, je jouis de ta présence plus que je ne puis dire : il me semble déjà que nous allons vivre comme deux amis de cœur; nous livrer avec bonheur à un penchant long-temps enchaîné, et

nous efforcer de réparer le temps perdu, par une vie nouvelle.

DON MANUEL.

C'est ainsi que les fleurs annoncent d'heureux fruits.

DON CÉSAR.

Il n'est pas bien, je le sens et je me le reproche, de m'arracher maintenant de tes bras. Parce que j'abrége subitement ces doux momens, ne va pas croire que mon émotion soit moindre que la tienne.

DON MANUEL, avec une distraction visible.

Obéis au devoir du moment; notre amitié d'aujourd'hui doit durer toute la vie.

DON CÉSAR.

Si tu savais ce qui m'appelle hors d'ici!

DON MANUEL.

Donne-moi ton cœur et conserve ton secret.

DON CÉSAR.

Aucun secret ne doit être désormais entre nous: ce dernier voile doit aussi être levé. (*Il se tourne vers le chœur.*) Je ne vous annoncerai pas tout ce que vous savez; la guerre est terminée entre mon frère bien-aimé et moi. Je déclare que je tiendrai pour ennemi, et que je haïrai, à l'égal des portes de l'enfer, celui qui, me faisant une mortelle injure, voudra rallumer les étincelles éteintes de nos discordes, et en faire naître de nouvelles flammes. Il n'a nulle espérance de me plaire, nul remercîment à espérer de moi, celui qui viendra me dire du mal de mon frère; le serviteur qui, par un faux

zèle, s'empresserait de faire parvenir jusqu'à moi les traits acérés de quelques discours emportés. Les paroles échappées sans réflexion à une colère rapide ne jettent point de racines; mais, recueillies par l'oreille de la méfiance, elles germent; et, se glissant comme une plante rampante, elles atteignent jusqu'au cœur, et l'enveloppent de leurs mille rameaux. C'est ainsi que les âmes les meilleures et les plus nobles sont entraînées dans d'incurables dissensions.

(Il embrasse son frère encore une fois et sort ; le second chœur l'accompagne.)

DON MANUEL et le PREMIER CHOEUR.

LE CHOEUR.

Seigneur, je te regarde rempli de surprise, et j'ai peine aujourd'hui à te reconnaître. Par des paroles laconiques, à peine réponds-tu au langage d'amitié de ton frère qui, plein de bienveillance, vient à toi en toute franchise de cœur. Tu parais perdu dans tes pensées; semblable à un homme qui rêve, comme si ta personne seule était ici, pendant que ton âme en serait bien loin; qui te verrait ainsi, pourrait sans doute te reprocher cette froideur et ce maintien fier et sans amitié; mais moi je ne puis te taxer d'insensibilité, car je te vois porter tout autour de toi un regard heureux, et le sourire est sur tes lèvres.

DON MANUEL.

Que vous dirai-je? que répondre? Mon frère a pu trouver des paroles; un sentiment nouveau l'avait surpris et saisi, il sentait une ancienne

haine s'évanouir dans son sein et il s'étonnait du changement de son cœur; pour moi, je ne sentais déjà plus la haine, à peine sais-je pourquoi nous combattions avec fureur. Mon âme, dans sa tranquille joie, plane de haut sur toutes les choses de la terre. Dans l'océan de lumière qui m'environne, tous les nuages qui obscurcissent la vie se sont éclaircis et dissipés. Je regarde ce palais, cette salle, et je pense à l'heureux ravissement dont sera saisie l'épouse étonnée, lorsque je lui ferai traverser, comme princesse et comme souveraine, les portes de ce château. Elle n'aime encore que son amant! elle s'est donné à un étranger, à un homme sans nom : elle ne soupçonne pas que c'est don Manuel, que c'est le prince de Messine, et qu'il doit orner son front charmant du bandeau royal. Qu'il est doux de donner à sa bien-aimée une grandeur, une gloire, un éclat qu'elle n'espère même pas! Long-temps je me suis privé de ce plus grand de tous les plaisirs. Sans doute sa beauté sera toujours sa plus grande parure, mais la majesté ne peut-elle pas essayer d'orner la beauté? l'or qui entoure le diamant ne relève-t-il pas son éclat?

LE CHOEUR.

Seigneur, pour la première fois j'entends ta bouche long-temps muette, rompre le sceau du silence; je te suivais dès long-temps avec un regard curieux, je soupçonnais quelque grand et important mystère, cependant je n'avais pas l'audace de te demander ce que tu cachais dans l'obscure profondeur du secret. Les plaisirs animés de la chasse, la course

rapide du cheval, le vol du faucon ne t'attiraient plus : tu te dérobais loin des yeux de tes compagnons, dès que le soleil avait quitté l'horizon, et aucun de nous qui t'accompagnons dans toutes les courses de guerre ou de chasse, ne suivait ta trace solitaire. Pourquoi, avec une méfiance discrète, as-tu voilé jusqu'à ce jour ton amoureux bonheur? qui contraignait le fort à se cacher ainsi? car la crainte était loin de ta grande âme.

DON MANUEL.

Le bonheur a des ailes, et il est difficile de l'arrêter; il doit être retenu en un trésor soigneusement fermé; le silence lui a été donné pour gardien, et il s'envole aussitôt que la prompte indiscrétion se risque à ouvrir la porte. Cependant aujourd'hui le temps est si proche, que j'ose, que je veux rompre un long silence; car aux prochains rayons du matin elle sera à moi, et les démons envieux n'auront plus aucun pouvoir de me la ravir; je ne serai plus contraint à me cacher pour me glisser vers elle; je n'aurai plus à dérober les doux fruits de l'amour; je n'aurai plus à saisir le bonheur à son rapide passage. Le lendemain ressemblera au jour heureux de la veille; mon bonheur ne sera plus pareil à l'éclair qui brille un instant, puis disparaît tout à coup dans l'obscurité; il sera comme le cours du ruisseau, comme le sable qui s'écoule sans cesse en mesurant les heures.

LE CHOEUR.

Nomme-nous, seigneur, celle à qui tu dois ce bonheur mystérieux; afin que nous célébrions ton sort

digne d'envie et que nous honorions dignement la fiancée de notre prince; dis-nous où tu la trouvas, où elle se cache, quel lieu a pu dérober cette silencieuse intimité? Nous avons traversé toute la surface de l'île; la chasse nous en a fait connaître les sentiers les plus détournés, cependant aucune trace n'a pu nous révéler ton bonheur; ainsi je me persuade qu'il s'enveloppait de quelque nuage enchanté.

DON MANUEL.

Je vais dissiper ce nuage, car aujourd'hui ce qui était caché doit paraître au jour. Écoutez et sachez ce qui m'est arrivé : Il y a cinq mois, mon père régnait encore sur cette île, et la fière jeunesse était contrainte à fléchir sous son autorité; je ne connaissais rien que les joies barbares des combats ou le plaisir guerrier de la chasse. Nous avions déjà chassé tout le jour dans les forêts de la montagne! en suivant la trace d'une biche blanche, je m'écartai loin de votre troupe; le timide animal fuyait parmi les détours de la vallée, à travers les ravins, les buissons et les taillis non frayés; elle se tenait toujours loin de moi, à la distance du trait, et je ne pouvais ni l'atteindre, ni la tirer; enfin elle disparut à mes yeux, traversant la porte d'un jardin; je descendis aussitôt de cheval, je la suivis; déjà je balançais mon épieu, lorsque je vis avec surprise l'animal épouvanté se jeter tremblant aux pieds d'une religieuse, qui le caressait de sa douce main. Je restai étonné et immobile, l'épieu à la main, prêt à le lancer; mais elle me regarda avec ses beaux yeux supplians et nous demeurâmes muets

en face l'un de l'autre... Combien dura cet instant, je ne puis le savoir, car j'avais perdu la mesure du temps; son regard pénétra profondément dans mon âme, et je sentis sur-le-champ mon cœur entièrement changé. Ce que je dis alors, ce que me répondit la céleste créature, ne me le demandez jamais; tout cela paraît à mon âme comme un songe, aussi loin de moi que les souvenirs confus de la première enfance. Quand je revins à moi-même, je sentis son cœur battre contre le mieu. Alors j'entendis le son argentin d'une cloche qui sembla sonner l'heure de la prière; elle disparut tout à coup, comme une ombre qui s'évanouit dans les airs, et je ne la vis plus.

LE CHOEUR.

Ton récit, seigneur, me remplit de crainte : aurais-tu attenté aux saints devoirs? aurais-tu porté un désir criminel sur une épouse du ciel? Les sermens du cloître sont sacrés et terribles.

DON MANUEL.

Je n'avais plus maintenant qu'un seul chemin à parcourir; mes désirs inquiets et variables étaient enchaînés; j'avais découvert le secret de ma vie; et de même que le pèlerin se tourne vers l'orient aux lieux où il voit briller le soleil qui le guide, mes désirs et mes espérances se dirigeaient vers un seul astre du ciel. Le jour ne descendait pas une fois vers la mer après en être sorti au matin, sans que deux amans heureux eussent été réunis. Nos cœurs étaient enchaînés l'un à l'autre, et le ciel qui voit tout, était le seul et discret témoin de notre bonheur ignoré; nous n'avions aucun service à recevoir des hommes.

Heureux jours, momens précieux! Mon bonheur n'était point un larcin sacrilége, car son cœur n'était point enchaîné par d'éternels vœux, lorsqu'elle se donna à moi pour toujours.

LE CHOEUR.

Ainsi le cloître était seulement l'asile de sa tendre jeunesse, et non point le tombeau de sa vie.

DON MANUEL.

Un précieux dépôt avait été confié à la maison de Dieu, mais devait lui être repris.

LE CHOEUR.

De quel sang se glorifie-t-elle? car la noblesse ne se perpétue que par une noble tige.

DON MANUEL.

Son origine est un secret pour elle-même : elle ne connaît ni sa race, ni sa patrie.

LE CHOEUR.

Et aucun indice ne peut-il faire remonter à la source inconnue de son existence?

DON MANUEL.

Elle est d'un sang noble, ainsi le confesse le seul homme qui connaisse son origine.

LE CHOEUR.

Quel est cet homme? ne me cache rien, c'est seulement en sachant tout que je pourrai te donner d'utiles conseils.

DON MANUEL.

Un vieux serviteur venait de temps en temps, seul messager entre la fille et la mère.

LE CHOEUR.

N'as-tu rien pu savoir de ce vieillard? La vieillesse se laisse facilement intimider, et raconte volontiers.

DON MANUEL.

Je n'ai jamais osé lui montrer une curiosité qui aurait pu déceler mon mystérieux bonheur.

LE CHOEUR.

Et quel était le sens de ses discours, lorsqu'il venait visiter la jeune fille?

DON MANUEL.

D'année en année, il lui a donné l'espoir qu'il viendrait un temps qui éclaircirait tout le mystère.

LE CHOEUR.

Et l'époque où tout serait connu, ne l'a-t-il jamais indiquée à peu près?

DON MANUEL.

Depuis quelques mois le vieillard l'a menacée d'un changement dans son sort.

LE CHOEUR.

Menacée, dis-tu? Crains-tu donc que la lumière vienne troubler ta joie?

DON MANUEL.

Tout changement effraie ceux qui sont heureux. Quand on n'a rien à acquérir, on craint de perdre.

LE CHOEUR.

Mais ce que tu crains d'apprendre peut amener des circonstances favorables à ton amour?

DON MANUEL.

.... Et peut aussi ruiner mon bonheur; aussi ai-je pensé que le plus sûr était de prévenir ce moment.

LE CHOEUR.

Comment, seigneur, tu me remplis de crainte; un tel acte de violence m'inquiète!

DON MANUEL.

Depuis ces derniers mois, le vieillard laissait entrevoir, par des signes mystérieux, que le jour n'était pas loin où elle serait rendue à ses parens; mais depuis hier, il a parlé d'une manière plus significative. — Aux premiers rayons du matin, et c'est d'aujourd'hui qu'il parlait, son destin devait être décidé. Il n'y avait pas un moment à perdre. Mon dessein, promptement formé, a été promptement exécuté. Cette nuit j'ai enlevé la jeune fille, et je l'ai cachée dans Messine.

LE CHOEUR.

Quelle action audacieuse, insensée, coupable! — Pardonne, seigneur, la franchise de mes reproches; mais tel est le droit du vieillard aux cheveux blancs, lorsque le jeune homme violent et téméraire vient à s'oublier.

DON MANUEL.

Non loin du monastère des religieux, dans un jardin isolé et tranquille, où ne peuvent se porter les pas des curieux, elle est en ce moment séparée même de moi, pendant que je me reconcilie avec mon frère. C'est là que je l'ai laissée dans l'inquietude et la crainte; et certes elle ne s'attend guère,

qu'entourée d'une pompe royale, placée sur un trône de gloire, elle va paraître devant tout Messine : car je ne veux me présenter devant elle, que dans tout l'appareil de la grandeur et du pouvoir, accompagné de vous, mes chevaliers. Je ne veux pas que la bien-aimée de don Manuel soit présentée à la mère que je lui donne, comme une fugitive sans patrie; je veux qu'elle soit conduite dans le palais de mes pères, avec tout le cortége d'une princesse.

LE CHOEUR.

Seigneur, nous attendons tes ordres avec obéissance.

DON MANUEL.

Je me suis arraché de ses bras, mais je vais m'occuper d'elle. Vous allez à l'instant m'accompagner au bazar, où les Maures exposent en vente les magnifiques étoffes, et les ouvrages d'un art merveilleux que l'Orient nous envoie. Choisissez d'abord les sandales élégantes qui doivent orner et presser ses pieds délicats; prenez pour ses vêtemens ces tissus de l'Inde, qui brillent d'une blancheur pareille aux neiges de l'Étna, voisines de l'éclat du ciel : légers comme la vapeur du matin, ils environneront sa taille si jeune et si svelte; la pourpre, ornée d'une légère broderie d'or, doit former la ceinture qui viendra se nouer élégamment au-dessous de son pudique sein; le manteau doit être tissu d'une soie éclatante, et teint d'une tendre couleur de pourpre, des agrafes d'or le rattacheront sur ses épaules. N'oubliez pas les bracelets qui doivent entourer ses bras charmans, non plus que les pa-

rures de perles et de corail, dons merveilleux des divinités de la mer : un diadème s'entrelacera avec ses cheveux; il sera composé des pierres les plus précieuses; le rubis couleur de feu, y confondra sa brillante couleur avec l'émeraude; un long voile se rattachera à sa coiffure, et enveloppera d'un nuage transparent l'éclat de sa personne; une guirlande virginale de myrte couronnera toute cette noble parure.

LE CHOEUR.

Tout sera fait, seigneur, comme tu l'ordonnes; le bazar nous offrira sur-le-champ ce que tu as désiré.

DON MANUEL.

Qu'on amène la plus belle haquenée de mes écuries, blanche comme les chevaux du soleil; que sa housse soit de pourpre, que son harnais et sa bride soientde pierreries : elle est destinée à porter ma princesse. Vous, tenez-vous prêts; que votre cortége, dans toute sa pompe chevaleresque, accompagne votre souveraine au son des fanfares d'allégresse. Je vais donner des soins à tous ces apprêts : que deux d'entre vous me suivent; les autres vont m'attendre. Que ce que je vous ai appris demeure profondément caché dans votre cœur jusqu'au moment où je vous permettrai de parler.

(Il sort accompagné de deux hommes du chœur.)

LE CHOEUR seul.

Dites, qu'allons-nous faire, maintenant que la guerre est apaisée entre nos princes? Comment remplirons-nous nos heures oisives, et la lente succession du temps? Il faut que l'homme craigne, espère ou s'inquiète du jour qui va venir, pour qu'il puisse supporter le poids de l'existence et l'ennuyeuse monotonie de ses journées; il faut que le souffle animé des vents vienne agiter la surface uniforme de la vie.

UN HOMME DU CHOEUR.

Que la paix est douce! Elle est semblable à une jeune bergère qui repose au bord d'un tranquille ruisseau; autour d'elle paissent ses joyeux agneaux, ils bondissent sur le gazon fleuri; son chalumeau répète des airs mélodieux, que redit l'écho de la montagne; le doux murmure de l'onde l'endort aux rayons du soleil couchant. Mais la guerre a son charme aussi; elle donne le mouvement à l'existence de l'homme. Cette vie si vivante me plaît; j'aime cette continuelle activité, cette variété, cette anxiété, et ces vagues tantôt élevées, tantôt abaissées, où flotte la fortune.

L'homme s'affaisse durant la paix, un inutile repos devient le tombeau de son courage: la loi est l'amie du faible. Tout alors prend le même niveau; le monde voit tout s'aplanir. Mais la guerre laisse la force se montrer; elle élève tout au-dessus du vulgaire; au plus timide même, elle peut donner du courage.

UN SECOND.

Le temple de l'Amour ne nous est-il pas ouvert? le monde ne s'emeut-il plus à l'aspect de la beauté? Là, n'y a-t-il pas des craintes? là, n'y a-t-il pas des espérances? Ne devient-il pas roi, celui qui sait plaire? L'amour anime aussi la vie, il en rehausse les couleurs effacées; l'aimable fille de l'onde donne du charme à nos plus belles années par ses illusions, et, au milieu de la triste et vulgaire réalité, elle nous fait apparaître des songes dorés.

UN TROISIÈME.

L'éclat de la beauté est comme la fleur, qui ne vit que pour le printemps; elle entrelace ses guirlandes dans une chevelure jeune encore, mais l'homme de l'âge mûr veut servir une divinité plus austère.

LE PREMIER.

Suivons dans les forêts sauvages les traces de Diane, de la mâle déesse de la chasse; pénétrons dans les bois les plus épais, précipitons le chevreuil du haut du rocher. La chasse est une image de la guerre; Diane est l'amante du terrible dieu des combats. On est debout aux premiers rayons du matin; la trompe retentissante se fait entendre; gaîment on s'élance de l'humide vallée sur la montagne, au bord des précipices; et l'on rafraîchit ses membres fatigués, en traversant un air vif et rapide.

LE SECOND.

Ou bien confions-nous à cette divinité azurée, qui ne connaît point le repos, et qui, nous présentant sa surface unie et transparente, nous appelle sur

son empire sans bornes : construisons-nous, sur la vague qui se balance, un édifice mobile. Celui qui, de la proue rapide de son navire, laboure les vertes plaines de l'onde, celui-là est le favori de la fortune, cette reine du monde; et pour lui les moissons s'élèvent sans qu'il ait semé. La mer est le théâtre de l'espérance, le capricieux empire du hasard. Là, le riche devient subitement pauvre, et l'indigent devient tout à coup l'égal des princes. Le vent, avec la vitesse de la pensée, parcourt tout le cercle de l'horizon; de même changent les arrêts du destin, de même tourne la roue de la fortune. Sur les flots tout est flottant, et aucun domaine n'est assis sur la mer.

LE TROISIÈME.

Ce n'est pas seulement sur le sein de la mer et sur les vagues agitées, c'est aussi sur la terre, tout affermie qu'elle est sur ses antiques fondemens, que le bonheur est mobile, et que rien ne peut l'arrêter. Cette nouvelle paix me donne des soucis, et je ne puis m'y confier avec contentement; je ne puis bâtir ma cabane sur la lave que le volcan a vomie. La haine a déjà pénétré bien profondément : il s'est passé de bien cruelles choses, pour qu'elles puissent être pardonnées et oubliées. Je n'ai pas encore vu la fin. De prophétiques songes m'épouvantent, et ma bouche ne doit pas dire ce que je prévois. Mais tout me déplaît dans ce mystère, dans cet hyménée, dont les liens ne sont pas consacrés, dans cette union amoureuse qui se dérobe à la lumière, dans cet enlèvement fait sans respect pour

le cloître. Ce qui est bien suit une route plus droite: les mauvaises semences produisent de mauvais fruits.

Ce fut aussi par un enlèvement, nous le savons tous, que l'épouse de l'ancien prince fut contrainte d'entrer dans un lit criminel, car elle avait d'abord été choisie par le père : et cet aïeul de nos princes, dans sa colère, lança sur ce coupable hyménée les menaces terribles de sa malédiction. Des crimes sans nom, de noirs forfaits sont recélés dans cette famille.

LE CHOEUR.

Oui, le commencement a été mauvais, et je crois que la fin sera mauvaise aussi; car jamais, sous le ciel, les forfaits commis par une rage aveugle ne restent impunis. Ce n'est point par le hasard, ce n'est point par le destin aveugle que ces frères furieux vont se détruire; car le sein de leur mère a été maudit, et elle ne pouvait enfanter que la haine et la guerre. — Mais je dois cacher tout ceci et me taire. La déesse des vengeances s'apprête en silence; il sera temps de déplorer ces désastres, lorsqu'ils approcheront et commenceront à se manifester.

(Le chœur sort.)

La scène change et représente un jardin qui a vue sur la mer.

BÉATRIX sort d'un pavillon du jardin.

BÉATRIX. (Elle va et vient, et se promène de côté et d'autre avec inquiétude. Tout à coup elle s'arrête et écoute.)

Ce n'est pas lui, — ce n'est que le bruit du vent qui siffle à travers la cime des pins. — Déjà le soleil s'abaisse vers l'horizon; les heures s'écoulent avec une lenteur insupportable, et je me sens saisie d'une impression d'effroi. Ce silence et cette solitude m'épouvantent. Aussi loin que mes regards peuvent s'étendre, je n'aperçois rien. Il me laisse en proie aux angoisses et à l'abattement.

J'entends ici près le bruit et le mouvement de la foule dans la cité, semblable à la chute continuelle d'une cascade; au loin j'entends la vaste mer dont les vagues viennent frapper ses rivages avec un sourd retentissement. Ces bruits jettent la terreur dans mon âme. Je me sens faible et sans défense au milieu de ces grandeurs terribles, comme la feuille détachée de l'arbre et perdue dans un monde sans limites.

Pourquoi ai-je abandonné ma tranquille cellule; là, je vivais dans l'innocence et le repos; mon cœur était tranquille comme une source limpide, sans désirs, et cependant pas sans plaisirs. Maintenant le flot de la vie m'a entraînée, le monde m'a saisie de sa main gigantesque; j'ai rompu mes premiers liens, et je me suis confiée au gage frivole d'une promesse.

Quelle faute j'ai commise! qu'ai-je fait! un aveugle sentiment m'a séduite et entraînée. J'ai déchirée le voile, honneur des vierges saintes; j'ai franchi les portes de ma pieuse cellule : ai-je donc été enlacée par un artifice de l'enfer? Dans ma coupable fuite j'ai suivi les pas d'un homme, d'un ravisseur audacieux. Oh! reviens, mon bien-aimé; qui t'arrête, et pourquoi tarder? Viens délivrer mon âme de ses combats! Le repentir me ronge, la douleur s'empare de moi; que ta présence chérie rassure mon cœur!

Ah! ne devais-je pas me livrer à celui qui, seul dans le monde, s'est attaché à moi? car j'ai été jetée comme étrangère dans la vie, et de bonne heure j'ai été livrée à un destin rigoureux; je n'ose pas même lever le voile obscur qui le couvre. J'ai été arrachée du sein maternel; je n'ai vu qu'une seule fois celle qui m'a enfantée, et son image a passé devant moi comme un songe.

Je croissais tranquille, dans ce tranquille séjour; dans la saison ardente de la vie, j'existais, comme au paisible séjour des ombres : il parut tout à coup à la porte de ce cloître avec la beauté des dieux et l'air mâle des héros. Oh! il n'y a point de paroles pour exprimer ce que je sentis : il descendit vers moi comme un habitant d'un autre monde, et bientôt se forma un lien qui semblait avoir toujours existé, et que les hommes ne peuvent rompre.

Pardonne, toi qui m'as donné le jour, si, saisissant le bonheur qui m'était envoyé, j'ai par ma propre volonté décidé de mon sort. Je ne l'ai pas choisi, c'est lui qui est venu me trouver. Le dieu

pénètre à travers les portes fermées ; il s'ouvre une route jusqu'à la tour de Danaé ; et le destin ne peut jamais perdre sa victime. Fût-elle enchaînée sur des rochers déserts, ou attachée aux colonnes d'Atlas qui soutiennent le ciel, un coursier ailé saura bien l'y atteindre.

Je n'ai plus à regarder en arrière : je ne regrette plus mon asile ; j'aime, et je me confie à l'amour. S'il y a quelque chose au-dessus du bonheur de l'amour, je consens à me contenter de mon partage, et à ne point connaître d'autres plaisirs dans la vie.

Je ne connais pas, et je ne veux jamais connaître ceux qui se diraient les auteurs de mes jours, s'ils voulaient me séparer de toi, mon bien-aimé ; j'aime mieux être toujours une énigme pour moi-même. Je t'aime, je n'en veux pas savoir davantage. (*Elle écoute.*) Écoutons ; n'est-ce pas le son de sa voix chérie ? — Non, c'est l'écho du bruissement sourd de la mer qui se brise sur le rivage ; ce n'est pas mon bien-aimé. Ah ! malheureuse, malheureuse ! Qui peut t'arrêter ? Je me sens glacée d'effroi. Le soleil s'abaisse de plus en plus ; ce lieu semble devenir de plus en plus solitaire. De plus en plus mon cœur se serre. Qui peut le retenir ? (*Elle marche çà et là.*) Je n'ose porter mes pas hors de l'enceinte tranquille de ce jardin ; jai frissonné d'épouvante en essayant d'entrer dans l'église prochaine. Une force puissante s'emparant du plus pro fond de mon cœur semblait m'y attirer, quand a sonné l'heure d'aller s''agenouiller dans le saint lieu, et m'entraînait à me prosterner devant la sainte mère de Dieu ; je n'ai pu résister à ce pouvoir.

Si j'étais suivie par quelque espion? Le monde est plein d'ennemis; des piéges trompeurs sont tendus sur toutes les routes de la timide innocence. J'en ai fait déjà une cruelle épreuve le jour où, par une coupable imprudence, je m'avançai hors de l'enceinte du cloître parmi une foule étrangère : c'était pendant la pompe solennelle des funérailles du prince. Ah! que je payai cher ma témérité! Dieu seul m'a préservée. Ce jeune homme, cet étranger s'approcha de moi avec des yeux enflammés, avec un regard qui m'épouvanta, qui pénétra mon âme; il semblait lire jusqu'au fond de mon cœur : mon sein se glace à ce souvenir. Jamais, jamais je n'oserai m'avouer coupable à mon amant de cette faute qu'il ignore. (*Elle écoute.*) On parle dans le jardin! C'est lui, c'est mon ami, c'est lui-même! Cette fois, ce n'est pas une méprise ni une illusion. Il s'approche, il vient; volons dans ses bras, sur son cœur!

(Elle s'avance les bras ouverts vers le fond du jardin; don César vient à elle.)

DON CÉSAR, BÉATRIX, LE CHOEUR.

BÉATRIX recule avec effroi.

Malheureuse! que vois-je?

(En cet instant, le chœur s'avance aussi.)

DON CÉSAR.

Charmante personne, ne craignez rien. (*Au chœur.*) L'aspect de vos armes a épouvanté la beauté timide. — Retirez-vous et tenez-vous dans un respectueux éloignement. (*A Béatrix.*) Ne craignez rien; l'inno-

nocence craintive et la beauté me sont sacrées. (*Le chœur s'est retiré; il s'approche et prend la main de Béatrix.*) Où étais-tu? Quel dieu a eu le pouvoir de te dérober, de te cacher si long-temps. Je t'ai cherchée, je t'ai poursuivie durant les jours, durant les nuits. Depuis le moment où, aux funérailles du prince, tu apparus à mes yeux comme un ange resplendissant du lumière, tu as été mon seul sentiment. Ah! je ne te l'avais point caché, cet empire que tu avais exercé sur mes sens; le feu de mes regards, le tremblement de ma voix, ma main qui frémissait dans la tienne te l'apprirent assez. L'austère majesté du lieu interdisait un plus libre aveu. La sainte célébration m'appelait à la prière; je m'agenouillai; et à peine m'étais-je relevé, qu'au premier regard que je jetai sur toi, tu fus sur-le-champ enlevée de devant mes yeux; cependant tu avais déjà enchaîné toutes les forces de mon cœur par un charme tout-puissant. Depuis ce jour, je t'ai cherchée sans cesse dans l'enceinte de tous les temples, de tous les palais; dans les lieux les plus cachés, où puisse se retirer la timide innocence. J'ai répandu partout d'adroits émissaires; mais ces soins restaient sans récompense. Enfin aujourd'hui, grâce à Dieu, la vigilance de mes émissaires a été couronnée du succès, et tu as été aperçue dans l'église prochaine. (*Béatrix qui, pendant tout ce temps, était demeurée tremblante et détournait la tête, fait un mouvement d'effroi.*) Je te retrouve, et mon âme se séparera de mon corps avant que je t'abandonne. Pour m'assurer sur-le-champ contre le sort, pour me préserver des démons envieux, je m'a-

dresse à toi comme à mon épouse, devant tous ces témoins, et je te donne pour garant la foi de chevalier. (*Il la présente au chœur.*) Je ne veux point rechercher qui tu es; je te veux pour toi-même, et n'ai rien à demander à d'autres. J'affirmerais, je jurerais d'après le premier regard que j'ai jeté sur toi, que ton âme et ton origine sont nobles. Et serais-tu d'une race vulgaire, tu es à moi pour la vie; j'ai perdu la liberté du choix.

Et sache que je suis aussi maître de mes actions, et placé assez haut sur la terre pour que ma puissante main élève jusqu'à moi celle que j'aime; je n'ai besoin que de te prononcer mon nom. — Je suis don César; et dans cette cité de Messine, nul n'est au-dessus de moi. (*Béatrix recule effrayée; il s'en aperçoit, et un instant après continue.*) J'aime ton étonnement et ton modeste silence : la pudeur timide est le plus bel ornement de tes attraits. En en effet la beauté s'ignore elle-même, et s'effraie de sa propre puissance. — Je sors, et te livre à toi-même pour que ton esprit revienne de sa frayeur : l'impression subite même du bonheur est un sujet d'effroi. (*Au chœur.*) Dès ce moment honorez-la comme mon épouse et votre princesse : informez-la des grandeurs de son sort. Je reviens aussitôt la chercher dans un appareil digne de moi, et convenable à votre souveraine.

(Il sort.)

BÉATRIX et LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Salut, aimable souveraine. Tu obtiens le triomphe, tu obtiens la couronne; tu perpétueras cette noble race. Je te salue, mère des héros de l'avenir.

Trois fois salut: sous d'heureux auspices, toi heureuse, tu entres dans une heureuse maison que les dieux favorisent, qu'illustre une couronne glorieuse, et où le sceptre d'or, par une succession non interrompue, passe des aïeux à leurs fils.

Ton aimable venue va réjouir les ancêtres révérés, fiers et austères pénates de cette maison; à ta rencontre, viendront pour te recevoir, la déesse de la jeunesse couronnée de fleurs éternelles, et la brillante victoire, cette divinité ailée que le tout-puissant Jupiter soutient dans sa main et qui déploie son vol au-dessus des triomphateurs. La couronne de la beauté n'est jamais sortie de cette famille : chaque princesse a transmis, à celle qui lui succédait, et la ceinture des Grâces et le voile de la modestie. Le sort favorise mes regards; je vois la plus belle des fiancées, quand la mère brille encore de tout l'éclat de la beauté.

BÉATRIX, se réveillant de la terreur où elle était plongée.

Malheureuse! en quelles mains le mauvais destin m'a livrée! Il n'en est pas, dans toute la terre, qui ne fussent moins à craindre. Je comprends maintenant, quel frémissement, quelle mystérieuse horreur me rendait toujours tremblante, lorsqu'on me

prononçait le nom de cette race terrible, qui se hait elle-même, qui s'acharne avec fureur à déchirer son propre sein. Souvent je me suis sentie saisie d'épouvante lorsqu'on me parlait des deux frères et de leur monstrueuse haine. Et maintenant un sort épouvantable me précipite, moi, malheureuse, moi sans appui dans le gouffre de cette haine, de cette fatalité !

(Elle s'enfuit dans le pavillon du jardin.)

LE CHOEUR seul.

Je porte envie aux heureux enfans des dieux, aux maîtres fortunés du pouvoir; toujours ce qui est le plus précieux est leur partage, tout ce que les mortels estiment le plus grand et le plus beau, ils en cueillent la fleur.

Le pêcheur s'est plongé dans les eaux pour recueillir des perles; ils choisiront pour eux la plus transparente. La récolte a été obtenue par le travail commun; la meilleure part en sera réservée au seigneur : que les vassaux s'accommodent de leurs portions comme ils pourront, la plus belle lui est assurée.

Mais son privilége le plus précieux, je lui abandonne ses autres avantages : celui que j'envie pardessus tous, c'est de pouvoir choisir parmi les fleurs de la beauté. Ce qui charme les yeux de tous, il le possède pour lui seul.

Le corsaire s'élance avec le glaive sur le rivage, et dans sa nocturne expédition il emmène maint esclave : il assouvit ses barbares désirs; mais il n'o-

sera pas toucher à la plus belle; elle est pour le roi.

Cependant il me faut veiller sur les portes de cette sainte demeure, pour qu'aucun profane n'ose pénétrer dans cette retraite. Méritons les éloges de notre prince, qui a confié à notre garde tout ce qu'il possède de plus précieux.

(Le chœur s'éloigne vers le fond du théâtre.)

La scène change, et représente une salle dans l'intérieur du palais.

Entrent DONA ISABELLE, DON MANUEL et DON CÉSAR.

ISABELLE.

Il brille enfin pour moi, ce jour tant souhaité, si long-temps attendu ! — Je vois mes fils unis par le cœur : avec quel bonheur je les vois se presser mutuellement la main ! Pour la première fois votre heureuse mère peut vous ouvrir son cœur dans cette réunion intime. Cette foule grossière de témoins importuns qui se plaçait toujours entre nous prête à combattre, s'est éloignée ; le bruit des armes ne retentit plus à mon oreille. Telle qu'une troupe de nocturnes oiseaux, habitans d'une maison en ruines, qui depuis longues années était devenue leur domicile, s'envolent comme un noir essaim, éblouis par la clarté du jour, lorsque l'ancien possesseur, long-temps exilé, fait entendre le bruit joyeux de son retour, et vient construire un nouvel édifice; telle s'enfuit l'ancienne haine avec son ténébreux cortége : le soupçon caverneux, l'envie au regard louche, la pâle jalousie quittent nos portes pour se rendre en murmurant aux portes de l'enfer, tandis que la paix nous revient avec la confiante amitié et la douce concorde. (*Elle s'arrête un moment.*) Mais ce n'est pas assez que ce jour vous ait rendu à chacun un frère, il devait aussi vous donner une

sœur. — Vous êtes étonnés; vous me regardez avec surprise? Oui, mes fils; le temps est venu de rompre le silence, et de lever le voile qui couvrait un secret long-temps caché. J'avais aussi donné une fille à votre père. Votre jeune sœur vit encore : vous l'embrasserez aujourd'hui.

DON CÉSAR.

Que dis-tu, ma mère, nous avons une sœur? Et jamais nous n'avions entendu parler de cette sœur.

DON MANUEL.

Nous avons bien entendu dire, dans notre première enfance, qu'une sœur nous était née; mais elle était, disait-on, morte encore au berceau.

ISABELLE.

On se trompait; elle vit.

DON CÉSAR.

Elle vit, et tu nous l'avais caché?

ISABELLE.

Je vous dirai les motifs de mon silence. — Sachez quels soins ont été pris autrefois, et quels heureux fruits en sont recueillis aujourd'hui. Vous étiez encore jeunes enfans; cette déplorable antipathie, puisse-t-elle être finie pour toujours, vous divisait déjà, et plongeait dans la tristesse le cœur de vos parens. A cette époque votre père eut un jour un songe surprenant : il lui sembla voir sortir de son antique couche deux lauriers qui entrelaçaient leur feuillage épais; entre eux croissait un lis : cette fleur devint une flamme qui dévora l'épais feuillage des deux arbres, et qui, s'élançant en tourbillon vers

la voûte, embrasa promptement, et consuma avec furie le palais tout entier.

Effrayé de cette vision étonnante, votre père consulta un astrologue d'Arabie, qui était son oracle, et en qui il mettait plus de confiance que je n'aurais voulu. L'Arabe déclara que si mon sein venait à porter une fille, elle donnerait la mort à lui et à ses deux fils, et que toute sa race périrait par elle; et je devins mère d'une fille. Votre père donna l'ordre cruel de précipiter dans la mer l'enfant nouveau-né: j'éludai cet arrêt sanglant; et par les soins discrets d'un fidèle serviteur, je conservai ma fille.

DON CÉSAR.

Qu'il soit béni, pour t'avoir prêté son assistance! Ah! jamais la prudence n'a manqué à l'amour d'une mère!

ISABELLE.

La voix puissante de l'amour maternel ne m'engagea pas seule à épargner ma fille. J'avais eu aussi un songe merveilleux et prophétique pendant que mon sein portait cet enfant: je vis un enfant beau comme l'amour, qui jouait sur le gazon; un lion sortit de la forêt, portant dans sa gueule sanglante une proie qu'il venait de saisir, et d'un air caressant il vint la déposer au giron de l'enfant. Un aigle, planant dans les airs, tenait dans ses serres un chevreau tremblant, et d'un air caressant il vint le déposer au giron de l'enfant; et tous deux, l'aigle et le lion, doux et soumis, se prosternèrent aux pieds de ce jeune enfant. Le sens de ce songe me fut expliqué par un moine, un homme aimé de Dieu,

auprès duquel mon cœur trouva toujours conseil et consolation dans toutes les peines d'ici-bas. Il me dit que je mettrais au jour une fille qui changerait la haine terrible de mes fils en un amour plus vif encore. Je recueillis cette parole dans mon âme, me confiant plus au dieu de vérité qu'à la voix du mensonge. Je sauvai cet enfant de la divine promesse, cette fille de la bénédiction, ce gage de mes espérances, qui devait être l'instrument de la paix, si votre haine se perpétuait et s'accroissait.

DON MANUEL, embrassant son frère.

Il n'est plus besoin de ma sœur pour former entre nous un lien d'affection, mais elle en serrera les nœuds.

ISABELLE.

Elle fut placée dans une retraite cachée et, loin de mes yeux, élevée mystérieusement par une main étrangère; je me refusai la vue même de ces traits chéris : je me privai de ce plaisir si ardemment souhaité, tant je redoutais la sévérité de votre père. Un inquiète méfiance troublait son repos; il était rongé de sombres soupçons, et plaçait des surveillans sur tous mes pas.

DON CÉSAR.

Déjà depuis trois mois mon père repose dans le tombeau. Qui a pu t'empêcher, ô ma mère, de faire paraître au jour celle qui est depuis si longtemps cachée, et de donner cette joie à nos cœurs?

ISABELLE.

Et quel autre motif que vos déplorables discordes, dont rien ne pouvait éteindre la rage et qui, s'en-

flammant sur la tombe de votre père à peine expiré, ne donnait nulle espérance de réconciliation? Pouvais-je placer votre sœur entre vos barbares glaives? Pouviez-vous au milieu de ces orages entendre la voix de votre mère? Et devais-je la risquer, avant le temps, au milieu de votre furie, elle, ce gage d'une paix chérie, elle, la dernière ancre de ma sainte espérance? Il fallait d'abord obtenir que les frères pussent se voir avant de placer entre eux leur sœur, comme un ange de paix. Maintenant cela est possible, et je vais vous la présenter. J'ai envoyé un vieux serviteur et j'attends son retour à chaque instant. L'enlevant à son paisible asile, il va la conduire sur le cœur d'une mère et dans les bras de ses frères.

DON MANUEL.

Elle ne sera pas la seule qui aujourd'hui sera pressée dans tes bras maternels. La joie entre de toutes parts dans ce palais, naguère abandonné; il va devenir le séjour charmant des grâces. Maintenant, ma mère, apprends aussi mon secret. Tu me donnes une sœur, je vais t'offrir une seconde, une aimable fille. Oui, ma mère, bénis ton fils. Mon cœur a trouvé, a choisi celle qui doit être la compagne de ma vie. Avant que le soleil ait quitté l'horizon, je conduirai à tes pieds l'épouse de don Manuel.

ISABELLE.

Je presserai avec joie sur mon sein celle qui doit rendre heureux mon premier-né; que les plaisirs naissent sur vos traces; que votre vie soit parée de toutes les fleurs. Le bonheur de mon fils sera le mien et me rendra la plus glorieuse des mères.

DON CÉSAR.

Ne répands point, ô ma mère, toutes tes bénédictions sur ton premier-né ; si tu bénis ainsi l'amour, je t'amènerai aussi une fille digne d'une telle mère ; elle seule m'a appris ce que c'était que l'amour. Avant que le jour soit fini don César te présentera son épouse.

DON MANUEL.

Toute-puissance de l'amour! c'est à bon droit qu'on te nomme la divinité souveraine des âmes. Les élémens sont soumis à ton pouvoir et tu sais réunir ce qui est le plus opposé, le plus contraire; rien de ce qui vit ne méconnaît ton empire; tu as pu vaincre le cœur indompté de mon frère qui jusque-là s'était montré intraitable. (*Il embrasse don César*). Maintenant je crois à ton cœur et je te presse avec espérance dans mes bras fraternels. Je ne puis douter de toi, puisque tu sais aimer.

ISABELLE.

Que ce jour soit trois fois béni ! Il a enfin délivré de tous mes chagrins mon cœur oppressé. Je vois ma race assise sur de fermes fondemens, et mes yeux peuvent pénétrer avec calme dans le lointain avenir. Hier, encore couverte de ce voile des veuves, délaissée, sans enfans, je me voyais seule dans ces salles désertes ; et aujourd'hui trois filles brillantes de la fleur de la jeunesse viendront s'asseoir à mes côtés. Ne suis-je pas la plus grande et la plus heureuse de toutes les femmes qui ont enfanté ? Cependant quel prince voisin de nos frontières nous accorde ses

royales filles? On ne m'a parlé d'aucune; et je ne puis penser que mes fils aient pu faire un indigne choix.

DON MANUEL.

Pour aujourd'hui seulement, ma mère, ne me demande pas de lever le voile qui couvre mon bonheur. Le jour approche, qui doit tout révéler. Ma fiancée peut se présenter avec avantage; sois assurée que tu la trouveras digne de toi.

ISABELLE.

Je retrouve dans l'aîné de mes fils le caractère et l'esprit de son père. Il aimait de même à se renfermer en lui-même, à former et à assurer ses desseins par une résolution ferme et inébranlable. Je l'accorde volontiers, ce court délai; mais je suis certaine que mon fils don César va me nommer sa royale fiancée.

DON CÉSAR.

Mon caractère n'a rien de mystérieux; je n'aime point, ma mère, à me cacher; on peut lire mes sentimens sur mon front en toute franchise et liberté. Cependant ce que tu veux savoir, ce que tu demandes, hé bien, ma mère, je dois l'avouer franchement, moi-même je ne l'ai pas encore demandé. Demande-t-on d'où ils viennent, aux rayons enflammés du soleil? En éclairant le monde, ils se déclarent assez. Leur lumière témoigne qu'ils procèdent de la lumière. C'est avec cette évidence que ma fiancée s'est présentée à mes yeux. Je la connais jusqu'au fond de l'âme. Le cristal s'est révélé par l'éclat de sa transparence; et cependant je ne puis t'apprendre son nom.

ISABELLE.

Eh quoi! don César, explique-toi. Tu auras pris pour la voix de Dieu le premier sentiment dont tu auras senti la force. J'attendais de toi la violence d'un jeune homme, mais non pas l'aveuglement d'un enfant. Dis-moi ce qui a déterminé ton choix.

DON CÉSAR.

Mon choix, ma mère? Lorsque la puissance du destin vous entraîne à l'heure marquée, est-ce un choix? Je ne cherchais point une épouse; certes une si frivole pensée ne pouvait me venir dans le séjour de la mort, et c'est là où j'ai trouvé ce que je ne cherchais point. Jusqu'alors le peuple léger des femmes m'avait été indifférent et n'avait point agi sur mon esprit; je n'en avais pas vu une qui te ressemblât, à toi, ma mère, que j'honore comme l'image de Dieu sur la terre. C'était à la triste solennité des funérailles de mon père, nous étions cachés dans la foule du peuple. Tu te souviens que ta prudence nous avait ordonné d'y paraître sous un déguisement inconnu, de peur que la violence de notre haine ne troublât avec fracas la dignité de cette pompe funèbre. Le vaisseau de l'église était tendu de noir; vingt statues, placées près de l'autel, portaient des torches à la main, au-devant du cercueil que recouvrait la croix blanche du drap mortuaire; sur ce cercueil on voyait le bâton du commandement, la couronne royale, les éperons dorés des chevaliers, et le glaive dont la poignée était ornée de diamans. Tout le peuple était à genoux dans un pieux recueillement; l'orgue invisible dans la haute

tribune se fit entendre, et le chœur aux cent voix commença ses chants. Le chœur continuait encore ses hymnes, et le cercueil s'enfonça lentement sous le sol de l'église, descendant vers les demeures souterraines, dont l'ouverture était dérobée aux regards par le vaste drap mortuaire. Les terrestres ornemens furent laissés sur la terre, ne devant point accompagner celui qui se rendait à son dernier séjour. Cependant, portée avec les chants pieux, sur les ailes des séraphins, l'âme délivrée s'envolait vers le ciel pour s'y reposer au sein de la grâce divine. Je rappelle tout cela à ton souvenir, ma mère, et je le décris avec détail pour que tu reconnaisses si dans ce moment une mondaine pensée pouvait être dans mon cœur; et c'est cette heure triste et solennelle que choisit l'arbitre de ma vie pour me pénétrer d'un rayon de l'amour. Comment cela put arriver, je me le demande en vain à moi-même.

ISABELLE.

Achève cependant, je veux tout savoir.

DON CÉSAR.

D'où elle vint, et comment elle se trouva près de moi, ne me le demandez pas. Lorsque mes yeux se détournèrent, elle était à côté de moi; à son approche je fus saisi d'une impression confuse, mais puissante et merveilleuse. Ce n'était pas la douceur enchanteresse de son sourire; ce n'était point l'éclat de son teint; ce n'était point la grâce de sa taille divine; c'était quelque chose d'intime et de profond qui s'emparait de moi avec une force céleste; la puissance de ce charme m'entraînait sans que je pusse

la démêler; nos âmes se connaissaient sans qu'une parole eût été prononcée, se touchaient sans s'être communiquées : seulement pour avoir respiré l'air qu'elle respirait. Elle m'était étrangère et cependant j'étais assuré intérieurement qu'elle était à moi et j'entendais distinctement en mon âme : c'est elle, ou nulle autre sur la terre.

DON MANUEL, l'interrompant avec vivacité.

Ce sont bien les traits puissans et divins de l'amour, tels qu'ils viennent atteindre, frapper et charmer le cœur; lorsqu'on a rencontré la compagne de sa vie, alors il n'y a pas à résister, ni à choisir; l'homme ne peut délier ce que le ciel a lié. Je suis conforme à mon frère; c'est ma propre histoire qu'il a racontée et je l'en remercie; il a, d'une main heureuse, levé le voile qui couvrait un sentiment éprouvé confusément par moi.

ISABELLE.

Je le vois, la destinée conduit mes enfans par des voies particulières et inconnues. Un torrent impétueux s'est précipité de la montagne, s'est creusé lui-même son lit et s'est tracé son cours, sans s'inquiéter de la route régulière que la prudence lui avait ouverte d'avance. Je me soumets; que pourrais-je y changer? La main puissante et souveraine de Dieu a tissu le destin de ma maison. Je mets mon espérance au cœur de mes fils. Ils sont nés noblement et leurs pensées sont nobles.

ISABELLE, DON MANUEL, DON CÉSAR; DIÉGO se montre à la porte.

ISABELLE.

Que vois-je, mon digne serviteur est de retour! Approche, approche, fidèle Diégo! où est mon enfant? Ils savent tout! il n'y a plus de mystère. Où est-elle? parle, ne diffère pas; nos cœurs sont préparés à soutenir tant de joie. Viens. (*Elle va à sa rencontre vers la porte.*) Qu'est-ce? comment? tu hésites? tu gardes le silence? ton regard n'annonce rien d'heureux! Que t'est-il arrivé? Parle! un frisson me saisit. Où est-elle? où est Béatrix!

(Elle veut sortir.)

DON MANUEL, à part, et avec surprise.

Béatrix!

DIÉGO, la retenant.

Demeure.

ISABELLE.

Où est-elle? cette anxiété me tue.

DIÉGO.

Elle ne me suit pas. Je ne te ramène pas ta fille.

ISABELLE.

Qu'est-il arrivé? Au nom de Dieu, parle!

DON CÉSAR.

Où est ma sœur, malheureux? parle!

DIÉGO.

Elle est enlevée, emmenée par des corsaires. Ah! pourquoi mes yeux ont-ils vu ce jour?

DON MANUEL.

Du courage, ma mère!

DON CÉSAR.

Ma mère, du courage, contiens-toi jusqu'à ce que tu aies tout appris.

DIÉGO.

J'ai parcouru promptement, comme tu l'avais ordonné, le chemin qui conduit au couvent, que j'avais suivi tant de fois et que j'espérais suivre pour la dernière. La joie me donnait des ailes.

DON CÉSAR.

Au fait!

DON MANUEL.

Parle!

DIÉGO.

J'arrive dans cette cour du couvent, sans nulle défiance; je demande ta fille. Je vois l'expression de l'effroi dans tous les regards, et j'apprends avec désespoir ce malheur affreux.

(Isabelle tombe pâle et tremblante sur son fauteuil. Don Manuel s'empresse auprès d'elle.)

DON CÉSAR.

Et les Maures, dis-tu, l'ont enlevée? A-t-on vu les Maures? Qui a été témoin de l'événement?

DIÉGO.

On avait aperçu des pirates maures, qui avaient jeté l'ancre dans la rade voisine du couvent.

DON CÉSAR.

Plusieurs navires s'étaient réfugiés dans cette rade pendant la tempête. Où est ce vaisseau?

DIÉGO.

On l'a vu ce matin de bonne heure, dans la haute mer, gagnant le large à force de voiles.

DON CÉSAR.

Dit-on que quelque autre brigandage ait été commis? Les Maures ne se contentent pas d'une seule proie.

DIÉGO.

Ils se sont emparés avec violence des troupeaux qui paissaient en ce lieu.

DON CÉSAR.

Comment les brigands ont-ils pu pénétrer dans l'intérieur d'un cloître exactement fermé?

DIÉGO.

Les murs du jardin sont faciles à franchir, à l'aide d'une échelle élevée.

DON CÉSAR.

Comment ont-ils entré jusque dans les cellules? car le séjour des pieuses nones est entouré d'une forte clôture.

DIÉGO.

Elle n'était encore liée par aucun vœu, et elle pouvait se promener en liberté.

DON CÉSAR.

Et usait-elle souvent de cette liberté qui lui était laissée? Dis-moi cela?

DIÉGO.

Souvent on la voyait chercher la solitude du jardin. Aujourd'hui seulement elle n'est point revenue.

DON CÉSAR, après avoir réfléchi un moment.

Enlevée, dis-tu? S'il était si facile de l'enlever, elle a pu fuir aussi de son propre gré.

ISABELLE se lève.

C'est la violence! c'est un criminel enlèvement. Jamais ma fille n'aurait oublié son devoir au point de suivre volontairement un ravisseur! Don Manuel, don César, je devais aujourd'hui vous présenter une sœur, maintenant il faut que j'implore le secours de votre bras héroïque. Mes fils, déployez votre courage, vous ne pouvez souffrir patiemment que votre sœur soit la proie d'audacieux brigands. Prenez vos armes, équipez un navire, parcourez toute la côte. Poursuivez les pirates sur toutes les mers, ils ont dérobé votre sœur.

DON CÉSAR.

Adieu, je vole à leur poursuite et à la vengeance!

(Il sort.)

ISABELLE, DON MANUEL, DIÉGO.

(Don Manuel, se réveillant d'une distraction profonde se tourne d'un air inquiet vers Diégo.)

DON MANUEL.

Quand a-t-elle disparu? Réponds.

DIÉGO.

Depuis ce matin de bonne heure, on ne l'a plus revue.

DON MANUEL, à dona Isabelle.

Et ta fille s'appelle Béatrix?

ISABELLE.

Tel est son nom ! hâte-toi, plus de discours.

DON MANUEL.

Je veux savoir encore une seule chose, ma mère.

ISABELLE.

Occupe-toi d'agir. Suis l'exemple de ton frère.

DON MANUEL.

Dans quelle contrée ?..... je t'en conjure....

ISABELLE lui fait signe de partir.

Vois mes larmes, mes angoisses mortelles.

DON MANUEL.

Dans quelle contrée l'avais-tu cachée ?

ISABELLE.

Ah ! que n'était-elle cachée au centre de la terre !

DIÉGO.

Une crainte subite me trouble et me saisit.

DON MANUEL.

Une crainte, et laquelle ? Dis ce que tu sais.

DIÉGO.

Si j'avais été la cause innocente de cet enlèvement !

ISABELLE.

Malheureux, explique ce qui est arrivé.

DIÉGO.

Je te l'avais caché, princesse, pour épargner quelques soucis à ton cœur maternel. Le jour où le

prince fut enseveli, tout le peuple avide de nouveauté se pressait à cette triste cérémonie. La nouvelle en avait pénétré jusque dans les murs du couvent; ta fille me conjura, avec de continuelles instances, de lui laisser voir l'aspect de cette solennité. Et moi, malheureux, je me laissai toucher. Cachée dans un triste vêtement de deuil, elle fut témoin de la cérémonie; et je crains aujourd'hui qu'au milieu de la foule du peuple qui se pressait de tous côtés, elle n'ait été exposée aux regards de celui qui l'aura enlevée; car aucun déguisement ne peut cacher l'éclat de sa beauté.

DON MANUEL, à part, est rassuré.

Heureuses paroles qui rassurent mon cœur! ce ne peut être elle. Ces informations ne s'y rapportent point.

ISABELLE.

Vieillard insensé! ainsi tu m'as trahie.

DIÉGO.

Princesse, je croyais bien faire. Il me semblait reconnaître, dans ce désir, la voix de la nature, la force du sang. Je pensai que c'était l'œuvre du ciel qui, par une secrète et pieuse impulsion, conduisait la fille sur le tombeau de son père. J'ai voulu céder au droit qu'elle avait de remplir ce pieux devoir. Ainsi, à bonne intention, j'ai été entraîné à une faute.

DON MANUEL, à part.

Pourquoi demeurer ici dans les souffrances du doute et de la crainte? Je vais sur-le-champ trouver la lumière et la certitude.

(Il veut sortir.)

DON CÉSAR revenant.

Arrête, don Manuel, je vais te suivre.

DON MANUEL.

Ne me suis pas, reste. Que personne ne me suive.

(Il sort.)

ISABELLE, DON CÉSAR.

DON CÉSAR le suit d'un œil étonné.

Qui peut troubler mon frère? Dis-le-moi, ma mère.

ISABELLE.

Je l'ignore comme toi. Je ne le reconnais plus.

DON CÉSAR.

Tu me vois revenir, ma mère, parce que, dans l'ardeur empressée de mon zèle, j'avais oublié de te demander les signes qui pourraient me faire reconnaître ma sœur. Comment aurais-je pu retrouver sa trace, sans savoir de quel lieu les brigands l'avaient enlevée? Nomme-moi le cloître où elle était cachée.

ISABELLE.

Il est consacré à sainte Cécile. Cette forêt qui s'étend au loin sur les pentes de l'Etna le couvre et semble en faire la retraite silencieuse des âmes saintes.

DON CÉSAR.

Prends bon courage; confie-toi à tes fils. Je te ramènerai ma sœur, dussé-je la chercher sur toutes les mers, sur la terre entière. Il est cependant, ma

mère, une chose qui m'afflige. Je laisse ma fiancée sous une protection étrangère. Je ne pourrais confier qu'à toi un gage si précieux. Je l'enverrai vers toi, tu la verras; et dans ses bras, sur son tendre cœur, tu oublieras tes craintes et ta douleur.

(Il sort.)

ISABELLE, seule.

Quand cessera enfin cette ancienne malédiction qui pèse sur cette maison. Un mauvais génie se joue de mes espérances, et jamais sa rage envieuse ne s'apaise. Je me croyais si proche du port! je me confiais avec tant d'assurance à ces gages de bonheur! je croyais toutes les tempêtes calmées, et d'un œil joyeux je voyais déjà la terre éclairée des rayons du soleil couchant; une tempête se forme dans le ciel le plus serein, et me renvoie lutter encore avec les vagues.

(Elle se retire dans l'intérieur du palais; Diégo la suit.)

La scène change, et représente le jardin.

LES DEUX CHOEURS, BÉATRIX.

(Le chœur de don Manuel vient dans un appareil de fête, orné de guirlandes, portant les ornemens de la fiancée qui ont été ordonnés précédemment; le chœur de don César veut lui interdire l'entrée du jardin.)

PREMIER CHŒUR.

Tu devrais laisser ce lieu libre.

SECOND CHŒUR.

Je ne ferai place qu'à de plus vaillans.

PREMIER CHŒUR.

Tu dois remarquer que ta présence est importune.

SECOND CHŒUR.

Puisque cela te déplaît, c'est un motif pour demeurer.

PREMIER CHŒUR.

C'est ici mon poste. Qui ose m'arrêter?

SECOND CHŒUR.

J'ose le faire; je commande ici.

PREMIER CHŒUR.

Mon maître, don Manuel, m'envoie en ce lieu.

SECOND CHŒUR.

J'y suis par l'ordre de mon maître.

PREMIER CHŒUR.

Le plus jeune frère doit céder à l'aîné.

SECOND CHŒUR.

Le monde est au premier occupant.

PREMIER CHOEUR.

Allons, méchant, cède-moi la place.

SECOND CHOEUR.

Non pas sans que nos épées se soient mesurées.

PREMIER CHOEUR.

Te trouverai-je partout sur mon passage?

SECOND CHOEUR.

Partout où je veux, je puis te braver

PREMIER CHOEUR.

Que viens-tu ici épier et surveiller?

SECOND CHOEUR.

Que viens-tu ici exiger ou commander?

PREMIER CHOEUR.

Je n'ai point, à te parler, ni à te répondre.

SECOND CHOEUR.

Et moi, je ne daigne pas te parler.

PREMIER CHOEUR.

Jeune homme, tu dois du respect à ma vieillesse.

SECOND CHOEUR.

Ma valeur a autant d'expérience que la tienne.

BÉATRIX, sortant précipitamment.

Malheur à moi! que veulent ces deux troupes farouches.

PREMIER CHOEUR, au second.

Ta contenance orgueilleuse ne m'impose point.

SECOND CHOEUR.

Mon maître est plus vaillant que le tien.

BÉATRIX, derrière le théâtre.

Ah! malheureuse, malheureuse, et il va bientôt venir!

PREMIER CHOEUR.

Tu parles faussement. C'est don Manuel qui l'a vaincu.

SECOND CHOEUR.

Mon maître a eu l'avantage dans chaque combat.

BÉATRIX.

Il va venir, voici l'heure.

PREMIER CHOEUR.

N'était la paix, je soutiendrais mon droit.

SECOND CHOEUR.

C'est la crainte, et non la paix qui te retient.

BÉATRIX.

Oh! que n'est-il à mille lieues d'ici!

PREMIER CHOEUR.

Je crains la loi, et non pas la menace de ton regard.

SECOND CHOEUR.

Tu fais bien, elle est l'appui du faible.

PREMIER CHOEUR.

Si tu commences, je t'imiterai.

SECOND CHOEUR.

Le glaive est tiré.

BÉATRIX, dans la plus vive agitation.

Ils vont combattre; les épées brillent; ô vous! puissances du ciel, arrêtez ses pas; placez-vous devant lui pour lui interdire le passage; semez sa

route d'obstacles et de retards; qu'il n'arrive point en ce moment; saints anges que j'ai priés, que j'ai conjurés de le conduire vers moi, oubliez mes paroles; détournez-le loin, bien loin d'ici.

(Elle rentre au moment où les chœurs vont se précipiter l'un sur l'autre. Don Manuel paraît.)

DON MANUEL, LE CHOEUR.

DON MANUEL.

Que vois-je? Arrêtez!

PREMIER CHOEUR, au second.

Avance, avance.

SECOND CHOEUR.

Mort à ces traîtres!

DON MANUEL se jette entre eux en tirant son épée.

Arrêtez!

PREMIER CHOEUR.

C'est le prince.

SECOND CHOEUR.

C'est son frère, apaisons-nous.

DON MANUEL.

J'étends mort sur la place le premier qui seulement du coup d'œil menacera son adversaire, et provoquera la querelle. Êtes-vous en démence? est-ce un démon qui vous entraîne? Les flammes de la discorde qui nous divisaient, nous vos princes, ne sont-elles pas éteintes, éteintes pour ne jamais renaître? Qui avait commencé le combat? parlez! je veux le savoir!

PREMIER CHOEUR.

Nous étions ici...

SECOND CHOEUR interrompant.

Non, ils y venaient...

DON MANUEL, au premier chœur.

Parle, toi!

PREMIER CHOEUR.

Nous venions ici, prince, apporter, comme tu nous l'avais ordonné, les parures nuptiales. Préparés à une fête, ainsi que tu le vois, et nullement pour un combat, nous suivions en paix notre route, sans aucune pensée hostile, et nous fiant à la trêve jurée; nous avons trouvé ceux-ci établis en ennemis dans ce lieu, et nous en interdisant l'entrée avec violence.

DON MANUEL.

Insensés! N'est-il donc pas un lieu assez sacré pour arrêter votre aveugle rage? Quoi! dans le séjour ignoré de l'innocence, votre haine vient troubler la paix? (*Au second chœur.*) Retire-toi, ta présence téméraire ne doit point se mêler aux mystères de ce lieu. (*Il s'arrête un moment.*) Retire-toi, ton maître l'ordonne par ma voix; nous n'avons maintenant qu'une âme et qu'une volonté, mes ordres sont les siens. Allons, va! (*Au premier chœur.*) Toi, demeure et garde l'entrée.

SECOND CHOEUR.

Que faire? les princes sont réconciliés, cela est certain; et, se jeter avec empressement dans les querelles ou les affaires des grands sans y être appelé, c'est chercher plus de dangers que de ré-

compenses. Quand les puissans de la terre sont las de combattre, ils se hâtent de rejeter sur l'homme obscur qui les a servis par devoir, les sanglantes apparences du crime, et ils se montrent purs et sans reproches. Ainsi, laissons les princes s'accorder entre eux; je pense qu'il est plus prudent d'obéir.

Le second chœur se retire. Le premier se place au fond du théâtre. En ce moment, Béatrix arrive précipitamment, et se jette dans les bras de don Manuel.)

BÉATRIX, DON MANUEL.

BÉATRIX.

C'est toi, je te revois, cruel! tu m'as laissée long-temps, bien long-temps en proie à l'inquiétude, à toutes les terreurs; mais n'en parlons plus; je te revois! C'est dans tes bras chéris qu'est mon asile, qu'est ma protection contre tous les dangers; viens, ils sont partis. Voici le moment de fuir, allons, il n'y a pas un instant à perdre. (*Elle veut l'entraîner et le regarde alors plus attentivement que d'abord.*) Mais que se passe-t-il en toi? Tu m'accueilles avec réserve et gravité, tu t'arraches de mes bras comme si tu voulais t'éloigner de moi? Je ne te reconnais pas. Est-ce bien don Manuel, mon époux, mon bien-aimé?

DON MANUEL.

Béatrix!

BÉATRIX.

Non, ne réponds point, ce n'est point le temps des discours. Hâtons-nous de partir au plus vite; cet instant est précieux.

DON MANUEL.

Demeure, réponds-moi.

BÉATRIX.

Partons avant que ces hommes cruels puissent revenir.

DON MANUEL.

Demeure, ces hommes ne peuvent nous nuire.

BÉATRIX.

Cependant tu ne les connais pas. Viens, fuyons.

DON MANUEL.

Défendue par mon bras, que peux-tu craindre?

BÉATRIX.

Crois-moi, ces hommes sont puissans.

DON MANUEL.

Aucun n'est plus puissant que moi, ô ma bien-aimée!

BÉATRIX.

Tu es seul contre tant d'ennemis?

DON MANUEL.

Tu me crois seul? Ces hommes que tu redoutes...

BÉATRIX.

Tu ne les connais pas; tu ne sais pas à qui ils obéissent.

DON MANUEL.

Ils obéissent à moi, et je suis leur souverain.

BÉATRIX.

Tu es.... La terreur a traversé mon âme.

DON MANUEL.

Connais-moi, enfin, Béatrix; je ne suis point ce

que je t'ai paru jusqu'ici, un pauvre chevalier, un inconnu, un amant épris de tes attraits : je t'ai caché qui je suis réellement, quelle est ma puissance, quelle est mon origine.

BÉATRIX

Tu n'es pas don Manuel! Qui es-tu? Ah! malheureuse!

DON MANUEL.

Je me nomme don Manuel. Mais je suis au-dessus de tous ceux qui portent aussi ce nom dans ce royaume : je suis don Manuel, prince de Messine.

BÉATRIX.

Tu serais don Manuel, frère de don César?

DON MANUEL.

Don César est mon frère.

BÉATRIX.

Il est ton frère?

DON MANUEL.

Comment! tu sembles effrayée! Connais-tu don César? Connaîtrais-tu personne de mon sang?

BÉATRIX.

Tu es don Manuel, que la haine et la discorde irréconciliable divisent de ton frère?

DON MANUEL.

Nous sommes réconciliés; et depuis ce jour nous sommes frères par le cœur comme par le sang.

BÉATRIX.

Réconciliés, depuis aujourd'hui?

DON MANUEL.

Parle, explique-toi. Qui t'a jetée dans ce trouble? Tu ne pouvais connaître de notre famille que les noms. Sais-je tous tes secrets? Ne m'as-tu rien caché? m'as-tu tout dit?

BÉATRIX.

Quelle est ta pensée? Comment! que pourrais-je avoir à révéler?

DON MANUEL.

Tu ne m'as rien dit de ta mère; quelle est-elle? La reconnaîtrais-tu, si je te la dépeignais, si je te la montrais?

BÉATRIX.

Tu la connais! tu la connais! et tu me l'as caché?

DON MANUEL.

Malheur à toi, malheur à moi, si je la connais!

BÉATRIX.

Ah! son aspect est doux comme la lumière du ciel; il me semble encore la voir! Ce souvenir vit au plus profond de mon âme; sa céleste figure est encore là devant mes yeux: je vois les boucles de sa chevelure d'ébène ombrager les nobles contours de son cou d'ivoire; je vois l'éclat de ses grands yeux adoucis par la forme gracieuse de ses sourcils et de son front; j'entends le son de sa voix sensible et pénétrante.

DON MANUEL.

Malheureuse, c'est elle que tu peins!

BÉATRIX.

Et c'est elle que je fuis! devais-je l'abandonner le matin même du jour où elle devait à jamais me réunir à elle. Ah! j'ai sacrifié pour toi, même ma mère!

DON MANUEL.

La princesse de Messine sera ta mère. Je vais te conduire vers elle; elle t'attend.

BÉATRIX.

Que dis-tu ? ta mère, celle de don César ? Tu veux me conduire à elle ? Jamais, jamais.

DON MANUEL.

Tu frémis ! Que signifie ce désespoir ? Ma mère peut-elle être une étrangère pour toi ?

BÉATRIX.

Terrible et malheureuse révélation ! Oh ! pourquoi ai-je pu voir ce jour ?

DON MANUEL.

Qui peut te jeter dans de telles angoisses, lorsque tu me connais, lorsque tu trouves un prince dans l'inconnu ?

BÉATRIX.

Ah ! que le ciel me rende cet inconnu; et je serai heureuse avec lui dans un désert !

DON CÉSAR, derrière le théâtre.

Retirez-vous ! Quelle est cette foule rassemblée ici ?

BÉATRIX.

Dieu ! cette voix ! Où me cacher ?

DON MANUEL.

Tu connaîtrais cette voix ? Non, jamais tu ne l'as entendue; tu ne peux la reconnaître.

BÉATRIX.

Fuyons ! viens, ne tardons pas.

DON MANUEL.

Qui, fuir ? C'est la voix de mon frère : il me cherche ; et je m'étonne seulement qu'il ait pu me découvrir ici.

BÉATRIX.

Par toutes les puissances du ciel, évitons-le ! Ne t'expose pas à son impétueuse rencontre ; ne vous trouvez pas ensemble en ce lieu.

DON MANUEL.

O ma bien-aimée, la crainte trouble tes esprits. N'as-tu pas entendu que nous étions réconciliés ?

BÉATRIX.

O mon Dieu, délivrez-moi de ce moment affreux !

DON MANUEL.

Quel soupçon me saisit ? quelle pensée est venue me glacer d'horreur ?.... Serait-il possible, cette voix ne t'est point inconnue ?... Béatrix, étais-tu ?... Je tremble de t'interroger.... Tu étais.... aux funérailles de mon père ?

BÉATRIX.

Malheur à moi !

DON MANUEL.

Tu étais là ?

BEATRIX.

Pardonne-moi.

DON MANUEL.

Malheureuse ! tu étais là ?

BEATRIX.

J'étais là.

DON MANUEL.

Désespoir !

BÉATRIX.

Un désir trop impérieux m'entraîna; excuse-moi. Lorsque je t'avouai mon projet, tu accueillis ma prière d'un air sérieux et triste, et je gardai le silence. Je ne sais quel pouvoir d'un astre funeste me poussait avec une irrésistible force; il me fallut céder à l'ardente volonté de mon cœur. Le vieux serviteur me prêta son assistance; je te désobéis, et je m'y rendis.

(Elle se jette à genoux devant lui. Don César entre accompagné de tout le chœur.)

LES DEUX FRÈRES, LES CHOEURS, BÉATRIX.

SECOND CHOEUR à don César.

Tu ne veux pas nous croire; tu en croiras tes yeux.

DON CESAR entre rapidement et recule avec effroi à l'aspect de son frère.

C'est une illusion de l'enfer ! Quoi, dans ses bras ! (*Il s'approche.*) Monstre de trahison ! c'était là ton amour ! Ainsi tu me trompais par une réconciliation mensongère ! O ma haine était la voix de Dieu ! Descends aux enfers, cœur de serpent.

(Il le frappe.)

DON MANUEL.

Je suis mort ! Béatrix ! frère !

(Il tombe et meurt. Béatrix tombe près de lui sans mouvement.)

PREMIER CHOEUR.

Au meurtre! au meurtre! Avancez, saisissez vos armes; que le sang soit vengé par le sang.

(*Ils tirent leurs épées.*)

SECOND CHOEUR.

Bonheur à nous; cette longue lutte est terminée: Messine obéit maintenant à un seul maître.

PREMIER CHOEUR.

Vengeance, vengeance! que le meurtrier tombe, qu'il tombe en expiation de son crime.

SECOND CHOEUR.

Seigneur, ne crains rien, nous te restons fidèles.

DON CÉSAR, *s'avance entre eux avec autorité.*

Retirez-vous, j'ai tué mon ennemi, celui qui trompait mon cœur sincère et confiant, qui m'offrait l'amitié fraternelle comme un piége. Cette action paraît terrible et affreuse, cependant c'est le juste Ciel qui a jugé.

PREMIER CHOEUR.

Malheur à toi, Messine! malheur, malheur, malheur! un forfait horrible s'est accompli dans tes murs. Malheur à tes enfans et à leurs mères, à tes vieillards et à tes jeunes hommes! malheur à ceux qui ne sont pas encore nés!

DON CÉSAR.

La plainte vient trop tard; votre secours est nécessaire ici. (*Il montre Béatrix.*) Rappelez-la à la vie, éloignez-la promptement de ce lieu de mort et

d'effroi. Je ne puis rester plus long-temps, ma sœur enlevée réclame mes soins. Conduisez-la sur le sein de ma mère, et dites-lui que c'est son fils don César qui la lui envoie.

(Il sort. Béatrix sans mouvement est placée sur un brancard par les hommes du second chœur, et ils l'emportent. Le premier chœur reste auprès du corps de don Manuel. Les jeunes gens qui portaient les ornemens nuptiaux se rangent avec les autres en demi-cercle autour du corps.)

LE CHOEUR.

Je ne puis concevoir comment la chose s'est accomplie si vite. Depuis long-temps mon esprit voyait bien s'avancer à grands pas la terrible image de ce crime sanglant et déplorable; cependant je suis abîmé d'horreur quand ce qui était prévu est arrivé, quand mes yeux ont vu s'exécuter ce qu'une crainte prophétique me faisait seulement entrevoir; tout mon sang est glacé dans mes veines par l'affreuse et définitive réalité.

UN HOMME DU CHOEUR.

Laisse parler la voix de la douleur. Vaillant jeune homme, te voilà étendu sans vie, frappé dans la fleur de l'âge, saisi par la nuit de la mort, sur le seuil de la chambre nuptiale; faites retentir un gémissement sans fin près de celui qui est dans le silence éternel.

UN SECOND.

Nous venons; nous venons avec la pompe d'une fête, pour recevoir l'épouse. Les jeunes hommes apportent les riches vêtemens, les présens nuptiaux; tout est prêt, les témoins sont là, mais l'époux

n'entend plus rien ; les chants joyeux ne le réveillent pas, car le sommeil de la mort est profond.

TOUT LE CHOEUR.

Il est triste et profond le sommeil de la mort; il ne sera point réveillé par la voix de sa fiancée; il n'entendra plus le son éclatant de la trompe. Immobile et insensible, il est gisant sur la terre.

UN TROISIÈME.

Où sont les espérances, où sont les projets que construit l'homme périssable? Aujourd'hui vous vous embrassiez comme frères, vous étiez unis de cœur et de bouche, ce soleil, qui maintenant s'abaisse, éclairait votre amitié; et maintenant tu es couché sur la poussière, frappé de la main meurtrière de ton frère, le sein percé d'une horrible blessure. Où sont les espérances, où sont les projets que l'homme, ce fils de l'heure fugitive, a bâtis sur d'infidèles fondemens?

LE CHOEUR.

Je veux te rapporter à ta mère. Quel triste fardeau! Abattons avec la hache meurtrière les branches de ce cyprès pour en former un brancard; jamais rien de vivant ne doit être produit par l'arbre qui aura porté les fruits de la mort, jamais il ne doit croître, jamais ils ne doit prêter son ombre au voyageur; tout ce qui a été nourri par le sol du meurtre doit être dévoué au service de la mort.

LE PREMIER.

Malheur au meurtrier, malheur à celui que sa

rage insensée a conduit ici ; le sang coule, coule à grands flots et pénètre la terre. Mais là-bas, dans ses profondeurs ténébreuses, sont les muettes filles de Thémis qui, dans la nuit et le silence, n'oublient jamais rien, qui jugent tout avec leur infaillible justice; elles recueillent ce sang dans leur urne sombre, et composent et préparent la terrible vengeance.

LE SECOND.

Sur cette terre qu'éclaire le soleil, les traces du crime s'effacent bientôt comme une apparence légère qui a passé devant nos yeux; mais rien n'est perdu, rien n'est effacé de ce que les heures pendant leur cours mystérieux déposent dans le sein obscur et fécond de la destinée. Le temps est un sol productif, la nature est toute vivante : tout fruit y mûrit, toute semence y est recueillie.

LE TROISIÈME.

Malheur, malheur au meurtrier; malheur à celui qui a répandu les semences de mort! Autre était l'aspect de cette action avant qu'elle fût commise; autre depuis qu'elle est accomplie. Alors dans la chaleur de la colère et de la vengeance, elle se présentait à tes yeux, audacieuse et animée; mais à présent elle est finie, elle est passée, et elle t'apparaît comme un pâle fantôme. Ainsi, les terribles furies agitaient les serpens de l'enfer devant Oreste, et entraînaient le fils au meurtre de la mère; elles savaient tromper habilement son cœur, en lui montrant les apparences de la justice; mais dès qu'il a frappé le sein qui l'avait conçu, qui l'avait porté avec amour, voyez comme elles se retournent con-

tre lui, comme elles l'entourent de terreur! et il reconnaît les vierges redoutables! elles se saisissent du meurtrier, elles ne le quittent plus désormais; elles le livrent aux morsures éternelles de leurs serpens, elles le chassent de rivage en rivage sans nul repos, jusqu'à Delphes, dans le sanctuaire.

(Le chœur se retire, emportant le corps de don Manuel sur un brancard.)

Le théâtre représente une salle soutenue par des colonnes. —Il est nuit. La scène est éclairée seulement par la lumière d'une grande lampe suspendue à la voûte.

DONA ISABELLE et DIÉGO entrent.

ISABELLE.

N'a-t-on aucune nouvelle de mes fils? a-t-on découvert quelque trace de ma fille?

DIÉGO.

Rien encore, princesse. Cependant j'espère tout des soins et de l'ardeur de tes fils.

ISABELLE.

Ah! Diégo, quelles sont les angoisses de mon cœur! il a dépendu de moi de prévenir ce malheur.

DIÉGO.

N'enfonce point dans ton cœur l'aiguillon du remords. Tu n'as négligé aucune précaution?

ISABELLE.

Si je l'avais plus tôt tirée de sa retraite, comme me le disait la voix de mon cœur!

DIÉGO.

La prudence le défendait, tu as agi sagement; la suite était aux mains de Dieu.

ISABELLE.

Hélas! aucune joie n'est pure, mon bonheur eût été accompli sans ce revers.

DIÉGO.

Ce bonheur est troublé, non pas perdu; jouis cependant de l'union de tes fils.

ISABELLE.

Je les ai vus se presser sur le cœur l'un de l'autre, spectacle jusque-là inconnu à mes yeux.

DIÉGO.

Et ce n'était pas une simple apparence; tout partait du cœur; car leur droiture abhorre la contrainte du mensonge.

ISABELLE.

J'ai vu aussi avec joie qu'ils sont capables d'un tendre sentiment, d'un doux penchant, et qu'ils savent honorer ce qu'ils aiment; ils veulent renoncer à leur indépendance sans frein. Leur jeunesse ardente et indomptée ne se dérobe pas au joug des lois, et leurs passions mêmes sont vertueuses. Je puis cependant t'avouer maintenant, Diégo, qu'au premier moment, c'est avec inquiétude, avec effroi que j'ai vu cet essor de leurs sentimens. L'amour pouvait aisément se tourner en fureur dans ces caractères emportés. Si dans des âmes tout échauffées encore d'une vieille haine, une étincelle funeste de jalousie était venue à tomber! la pensée m'en faisait trembler. Si leurs penchans, qui n'ont jamais été les mêmes, s'étaient pour la première fois rencontrés par malheur! Grâce à Dieu, ce nuage orageux, qui un instant s'est montré à moi obscur et menaçant, s'est heureusement dissipé, et mon cœur oppressé a librement respiré.

DIÉGO.

Oui, réjouis-toi de ton ouvrage. Par une douce habileté, par la tendresse de l'âme, tu as su faire ce qu'avec toute la force de son autorité, leur père n'avait pu faire; c'est ta gloire; cependant il en faut louer aussi le bonheur de ta destinée.

ISABELLE.

J'y ai été pour beaucoup, le destin pour beaucoup aussi. Ce n'était pas peu de chose que de cacher un tel secret durant tant d'années, de le dérober au plus méfiant des hommes. Il fallait aussi contenir en mon cœur, la force du sang qui, comme une flamme prisonnière, s'efforçait pour paraître d'échapper à la contrainte.

DIÉGO.

Un dénoûment aussi heureux est le gage d'un long bonheur.

ISABELLE.

Je ne veux point me louer de mon étoile avant d'avoir vu la fin de l'événement. L'enlèvement de ma fille me rappelle et m'avertit que mon mauvais génie ne sommeille pas encore. Diégo, tu vas me blâmer ou m'applaudir, mais je ne veux rien cacher à ta fidélité; je n'ai pu supporter d'être ici dans un oisif repos, à attendre le sort, tandis que mes fils recherchaient avec empressement la trace de leur sœur; j'ai voulu agir aussi : où l'art humain ne peut rien, souvent le Ciel se manifeste.

DIÉGO.

Apprends-moi ce que j'en dois savoir.

ISABELLE.

Dans un ermitage, bâti sur les hauteurs de l'Etna, habite un pieux solitaire nommé par les anciens du pays, le vieillard de la montagne; là, vivant plus près du ciel que toute la race des hommes errans au-dessous de lui, ses pensées terrestres se sont épurées dans un air transparent et subtil, et du haut de son antique sagesse, il observe et démêle les routes secrètes et tortueuses de la vie. Il n'est pas étranger aux destins de ma maison ; souvent le saint homme a pour nous interrogé le Ciel et détourné les malédictions par ses prières. J'ai envoyé aussitôt vers lui un jeune messager dont la course est rapide, pour qu'il me donne des nouvelles de ma fille, et de moment en moment j'attends le retour de ce messager.

DIÉGO.

Si mes yeux ne me trompent pas, princesse, c'est lui-même qui arrive en toute hâte; sa diligence mérite des éloges.

LE MESSAGER, LES PRÉCÉDENS.

ISABELLE.

Parle! soit bonheur, soit malheur, ne me cache rien; dis seulement la pure vérité. Quelle réponse a donné le vieillard de la montagne?

LE MESSAGER.

Il m'a ordonné de retourner au plus vite, car celle qui était perdue est retrouvée, a-t-il dit.

ISABELLE.

Voix propice! Parole du Ciel! toujours il m'a annoncé ce que je souhaitais. Et auquel de mes fils a-t-il été réservé de trouver celle qui était perdue?

LE MESSAGER.

L'aîné de tes fils a pénétré dans sa profonde retraite.

ISABELLE.

C'est à don Manuel que je la devrai! Ah! il a toujours été l'enfant de mon affection. As-tu remis au vieillard le cierge consacré que je lui envoyais en présent pour brûler devant son saint patron; le pieux serviteur de Dieu dédaigne les dons qui plairaient aux autres hommes.

LE MESSAGER.

Il a pris le cierge, et s'avançant en silence vers l'autel, il l'a aussitôt allumé à la lampe qui brûle devant le saint patron; puis tout à coup il a mis le feu à cette cabane où depuis quatre-vingts ans il adore le Seigneur.

ISABELLE.

Que dis-tu? quelle terreur tu jettes en mon âme!

LE MESSAGER.

Et criant par trois fois malheur! malheur! malheur! il a gravi la montagne me faisant signe en silence de ne le point suivre, et de ne point regarder en arrière; et, glacé d'effroi, je me suis hâté de revenir ici.

ISABELLE.

Dans quel doute nouveau, dans quelle flottante incertitude, dans quelles angoisses d'agitation me

rejette cette réponse! Ma fille sera retrouvée par l'aîné de mes fils, don Manuel? Ces favorables paroles ne peuvent me réjouir accompagnées de signes si funestes.

LE MESSAGER.

Regarde derrière toi, princesse, la réponse du solitaire s'accomplit à tes yeux mêmes. Je suis bien trompé, ou c'est ta fille que tu avais perdue, que tu cherchais et que te ramènent les chevaliers compagnons de tes fils.

(Béatrix est apportée par le second chœur sur un brancard; elle est encore sans connaissance et sans mouvement.)

ISABELLE, DIÉGO, LE MESSAGER, BÉATRIX, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Pour accomplir l'ordre de notre maître, nous venons, princesse, déposer à tes pieds cette jeune fille; c'est ce qu'il nous a commandé de faire et aussi de te répéter ces paroles : que c'est ton fils don César qui te l'envoie.

ISABELLE s'est élancée vers elle les bras ouverts, elle recule avec effroi.

O ciel! elle est pâle et sans vie.

LE CHOEUR.

Elle vit, elle va se réveiller; il lui faut quelques momens pour se remettre de l'impression qui tient encore ses sens interdits.

ISABELLE.

Mon enfant, enfant de ma douleur et de mes in-

quiétudes, nous nous revoyons enfin ! Ah ! devais-tu entrer de la sorte dans la maison de ton père ! Ah ! que ta vie se rallume à la mienne. Je veux te tenir embrassée, jusqu'à ce que ton sang réchauffé, recommençant à couler, ait dissipé ce froid de la mort. (*Au chœur*.) Oh, parle ! que s'est-il passé de terrible ? où l'as-tu trouvée ? Comment cette chère enfant est-elle tombée dans un état si horrible et si déplorable ?

LE CHŒUR.

Ne me le demande pas, ma bouche doit être muette; ton fils don César doit te révéler tout, car c'est lui qui te l'envoie.

ISABELLE.

Mon fils don Manuel, voulez-vous dire ?

LE CHŒUR.

Ton fils don César te l'envoie.

ISABELLE, au messager.

N'est-ce pas don Manuel que t'avait nommé le solitaire ?

LE MESSAGER.

Oui, princesse, c'est ainsi qu'il avait dit.

ISABELLE.

Qui que ce soit, il a rempli mon cœur de joie, je lui dois ma fille; qu'il soit béni. Ah ! faut-il qu'un démon envieux trouble le bonheur d'un instant si ardemment souhaité ! faut-il que j'aie à combattre mon ravissement ! Je vois ma fille dans la maison de son père, mais elle ne me voit pas, elle ne m'entend pas, elle ne peut répondre à la joie de sa mère. Ah ! puissent ses beaux yeux se rouvrir, puis-

sent ses mains se réchauffer, puisse son sein se ranimer pour palpiter de joie! Diégo, c'est ma fille, celle qui fut si long-temps cachée, celle que j'ai sauvée; enfin je puis la reconnaître devant le monde entier.

LE CHOEUR.

Je crois démêler un nouveau sujet d'effroi, et je suis épouvanté du moment où ces erreurs seront reconnues et dissipées.

ISABELLE, au chœur, avec une expression de trouble et d'agitation.

Ah! vos cœurs sont durs et impénétrables comme l'armure d'airain qui vous couvre; tels que les rochers escarpés du rivage vous repoussez vers mon cœur la joie qu'il éprouve. En vain je cherche, dans cette foule d'hommes, un regard compatissant. Pourquoi mes fils tardent-ils? Je voudrais lire dans les yeux de quelqu'un qu'il partage mes sentimens; parmi cette troupe sans pitié, je suis comme entourée des animaux féroces du désert, ou des monstres de l'Océan.

DIÉGO.

Ses yeux s'ouvrent; elle revient au mouvement et à la vie.

ISABELLE.

Elle vit! Ah! que son premier regard soit pour sa mère!

DIÉGO.

Ses yeux se sont refermés avec effroi.

ISABELLE, au chœur.

Retirez-vous. L'aspect de ces étrangers l'a effrayée.

LE CHOEUR se retire.

Je m'éloigne volontiers de ses yeux.

DIÉGO.

Elle fixe ses yeux sur toi avec étonnement.

BÉATRIX.

Où suis-je? Je crois reconnaître ces traits.

ISABELLE.

Elle en retrouve le souvenir après bien du temps.

DIÉGO.

Que fait-elle? Elle se prosterne à genoux!

BÉATRIX.

Noble et angélique figure de ma mère....

ISABELLE.

Enfant de mon cœur, viens dans mes bras.

BÉATRIX.

Vois à tes pieds la coupable.

ISABELLE.

Je te revois, tout est oublié!

DIÉGO.

Regarde-moi aussi. Reconnais-tu mes traits?

BÉATRIX.

Ce sont les traits vénérables du fidèle Diégo.

ISABELLE.

Du fidèle gardien de ton enfance.

BÉATRIX.

Je me retrouve parmi les miens.

ISABELLE.

Et rien ne peut nous séparer désormais que la mort.

BEATRIX.

Tu ne veux plus me renvoyer chez des étrangers ?

ISABELLE.

Rien ne nous sépare ; le destin est apaisé.

BÉATRIX se jetant dans ses bras.

Suis-je en effet sur ton cœur ? et ce que j'ai éprouvé était-il un songe, un songe affreux et terrible ? O ma mère ! je l'ai vu tomber mort à mes pieds. Comment suis-je venue ici ? Je ne m'en souviens pas. Que je suis heureuse de me trouver ainsi libre et dans tes bras ! Ils voulaient me conduire vers la princesse de Messine. Plutôt la mort !

ISABELLE.

Reviens à toi, ma fille ; la princesse de Messine...

BÉATRIX.

Ne prononce plus ce nom : le froid de la mort se répand dans mes veines, dès que je l'entends nommer.

ISABELLE.

Écoute-moi.

BÉATRIX.

Elle a deux fils qui se haïssent mortellement : on les nomme don Manuel et don César.

ISABELLE.

Je suis la princesse de Messine ; reconnais ta mère.

BÉATRIX.

Que dis-tu ? Quelle parole as-tu prononcée ?

ISABELLE.

Je suis ta mère, et princesse de Messine.

BÉATRIX.

Tu es la mère de don Manuel et de don César?

ISABELLE.

Et ta mère; tu as nommé tes frères.

BÉATRIX.

Malheur! malheur à moi! O lumière affreuse!

ISABELLE.

Qu'est-ce, ma fille? Qui peut te jeter dans ce trouble surprenant?

BÉATRIX *regarde autour d'elle d'un œil égaré; elle aperçoit le chœur.*

Ce sont eux, oui! Maintenant, maintenant je les reconnais: ce n'est pas un songe qui m'a trompé... Ce sont eux... ils étaient là... c'est l'horrible vérité! Malheureux, où l'avez-vous caché?

(Elle va d'un pas rapide vers le chœur qui s'éloigne d'elle. Les sons d'une marche lugubre se font entendre au loin.)

LE CHŒUR.

Malheur! malheur!

ISABELLE.

Caché, qui? Qu'est-ce qui est vrai? Vous êtes muets et consternés; vous semblez la comprendre. Je démêle dans vos regards, dans votre voix, dans vos discours interrompus, quelque chose de malheureux qui doit retomber sur moi. Qu'est-ce donc? Pourquoi tournez-vous vos yeux pleins d'effroi vers les portes, et qu'est-ce que ces sons que j'entends?

LE CHŒUR.

Ils approchent! ils vont éclairer ces horribles mystères. Sois courageuse, princesse; affermis ton

cœur ; supporte avec force ce qui t'attend ; montre une mâle fermeté dans cette mortelle douleur.

ISABELLE.

Qu'est-ce qui approche ? qu'est-ce qui m'attend ? J'entends les lugubres accords des chants de la mort retentir dans ce palais. Où sont mes fils ?

(Le premier chœur apporte le corps de don Manuel sur un brancard, et le place sur le côté de la scène qui est resté vide. Un voile noir couvre le brancard.)

ISABELLE, BÉATRIX, DIÉGO, LES DEUX CHOEURS.

PREMIER CHOEUR.

Suivi du désespoir, le malheur se promène à travers les cités ; il rôde furtivement autour des demeures des hommes : un jour, il vient frapper à cette porte, le lendemain à celle-ci ; mais aucune ne sera épargnée. Le triste et redouté message, tôt ou tard, viendra se placer sur le seuil du lieu que chaque vivant habite.

Lorsque les feuilles tombent au déclin de l'année, lorsque le vieillard épuisé descend au tombeau, la nature ne fait qu'obéir tranquillement à ses antiques lois, à son ordre éternel, et rien n'épouvante les hommes.

Mais dans cette terrestre vie, il faut aussi apprendre à craindre l'extraordinaire. Le Meurtre, de sa violente main, brise aussi les nœuds les plus saints ; le trépas entraîne aussi dans l'infernale barque la jeunesse encore dans sa fleur.

Quand les nuages s'entassent dans le ciel obscurci,

quand le tonnerre fait entendre ses sourds roulemens, alors, alors tous les cœurs se rappellent le pouvoir terrible du destin; mais la foudre peut aussi tomber d'un ciel clair et serein : ainsi, dans tes jours de joie, redoute l'arrivée funeste de l'infortune; n'attache point ton cœur aux biens fragiles qui ornent la vie. Celui qui possède, qu'il sache perdre; celui qui est heureux, qu'il apprenne la douleur.

ISABELLE.

Que vais-je savoir ? Que cache ce voile? (*Elle fait un pas vers le brancard, puis s'arrête irrésolue et tremblante.*) Je me sens entraînée par une impulsion horrible et en même temps arrêtée et glacée par la froide main de l'épouvante. (*A Béatrix qui s'est jetée entre elle et le brancard.*) Laissez-moi; je veux lever ce voile. (*Elle lève le linceul et voit le corps de don Manuel.*) Ah! malheureuse mère, c'est mon fils!

(Elle demeure glacée d'effroi. Béatrix jette un cri, et tombe évanouie près du corps de don Manuel.)

LE CHŒUR.

Malheureuse mère! c'est ton fils! C'est toi qui as dit ces douloureuses paroles; mes lèvres ne les ont point prononcées.

ISABELLE.

Mon fils! mon cher Manuel! O éternelle miséricorde! Était-ce ainsi que je devais te revoir? Fallait-il donc que tu donnasses ta vie pour arracher ta sœur des mains des brigands ? Où était ton frère, que son bras n'a pu te défendre ? O malédiction sur la main

qui t'a percé de cette blessure ! Soyez maudits, vous qui avez donné le jour à l'assassin de mon fils ! Maudite soit toute sa race !

LE CHOEUR.

Malheur ! malheur ! malheur !

ISABELLE.

Est-ce ainsi que vous me tenez parole, puissances du ciel ? Est-ce là votre vérité ? Malheur à celui qui se confie à vous dans la pureté de son cœur ! Quelle a été l'issue, soit de ce que j'ai espéré, soit de ce que j'ai craint ? Vous qui m'entourez ici avec effroi, et qui repaissez vos regards de ma douleur, connaissez les mensonges dont nous abusent et les songes et les devins ! et croyez encore que les dieux parlent par leur bouche ! Lorsque cette fille était dans mon sein maternel, son père rêva un jour qu'il voyait s'élever de sa couche royale deux lauriers ; entre eux croissait un lis, qui, se changeant en flamme, s'attacha à l'épais feuillage des arbres, et, s'élançant avec furie, embrasa rapidement tout le palais et le consuma dans un horrible incendie. Effrayé de cette étrange vision, le prince en demanda le sens à un devin, à un noir magicien. Le magicien déclara que si mon sein mettait au jour une fille, elle donnerait la mort à mes deux fils et anéantirait ma race.

LE CHOEUR.

Princesse, que dis-tu ? Malheur ! malheur !

ISABELLE.

Son père ordonna de la faire périr ; mais je l'ai soustraite à cet arrêt cruel. Pauvre infortunée ! elle

fut enlevée au sein de sa mère, afin de ne pas devenir l'assassin de ses frères; et maintenant son frère tombe sous les coups des brigands; ce n'est pas elle, innocente, qui l'a frappé.

LE CHOEUR.

Malheur! malheur! malheur!

ISABELLE.

Les paroles d'un idolâtre ne méritaient pas ma croyance. Une meilleure espérance avait raffermi mon âme, lorsqu'une autre bouche, que je tenais pour certaine, m'avait annoncé qu'un jour ma fille réunirait mes fils par un ardent amour. Ainsi les oracles se contredisent; ainsi la malédiction et la bénédiction reposaient à la fois sur la tête de ma fille. Ni la malédiction ne l'a rendue coupable, l'infortunée; ni le temps ne lui a été laissé d'accomplir la bénédiction. Les paroles de l'un comme les paroles de l'autre ont été mensongères. L'art des devins n'est qu'un vain néant; ils se trompent ou nous trompent. Rien de vrai sur l'avenir ne se laisse saisir, ni par toi qui puises aux ondes infernales, ni par toi qui puises aux sources de la lumière.

PREMIER CHOEUR.

Malheur! malheur! que dis-tu? Arrête, arrête; retiens les paroles téméraires qui échappent à la colère. Les oracles savent voir et atteindre la vérité, et l'événement célébrera leur prévoyance.

ISABELLE.

Je ne retiendrai point mes paroles, je dirai hautement ce que me dicte mon coeur. Ah! pourquoi

nos regards cherchent-ils les demeures divines, et levons-nous au ciel nos pieuses mains? Insensés et confians, que gagnons-nous à notre crédulité? Il est aussi impossible d'atteindre vers les dieux, ces habitans du ciel, que de frapper le soleil de la flèche qu'on voudrait lui lancer. L'avenir est fermé aux mortels, et aucune prière ne peut pénétrer à travers un ciel d'airain. Qu'importe que l'oiseau s'envole vers la droite ou vers la gauche? qu'importe que telle étoile soit en conjonction avec telle autre? le livre de la nature n'offre aucun sens; l'intelligence des songes n'est qu'un songe; et tous les signes sont trompeurs.

SECOND CHOEUR.

Arrête, infortunée! Malheur! malheur! Tes yeux aveugles nient la lumière du soleil. Les dieux existent, reconnais-les : terribles, ils pèsent sur toi.

BÉATRIX.

O ma mère! ma mère! pourquoi m'as-tu sauvée? Pourquoi m'as-tu précipitée dans cette malédiction qui me poursuivait même avant ma naissance? Ah! faiblesse maternelle! Pourquoi te croyais-tu plus sage que ceux qui voient tout, qui savent l'enchaînement des temps présens et des temps futurs, qui aperçoivent de loin de tardives semences germer dans l'avenir? Tu as pour ta ruine, pour la mienne, pour celle de nous tous, dérobé aux dieux infernaux la proie qu'ils réclamaient; maintenant ils la saisissent deux fois, et trois fois plus grande. Je ne te remercie point de ce funeste bienfait; tu m'as conservée pour la douleur et les larmes.

PREMIER CHOEUR, avec une vive émotion en regardant du côté des portes.

Rouvrez-vous, tristes blessures; coulez à grands flots, et répandez un noir ruisseau de sang! J'entends les sifflemens des serpens de l'enfer; j'entends des pieds d'airain retentir sur le sol; je reconnais les pas des furies. Murs, écroulez-vous; seuil de ce palais, engloutissez-vous sous ces pas redoutables. Une noire vapeur s'élève, s'élève en s'échappant de la terre. La douce lumière du jour s'évanouit. Les dieux protecteurs de cette maison se retirent et cèdent la place aux déesses de la vengeance.

DON CÉSAR, ISABELLE, BÉATRIX, LE CHOEUR.

(A l'arrivée de don César, le chœur se divise des deux côtés du théâtre; s'écartant de lui et le laissant seul sur le milieu de la scène.)

BÉATRIX.

Malheur à moi! c'est lui!

ISABELLE s'avance vers lui.

O César! ô mon fils! devais-je te revoir ainsi? Regarde, et vois le crime qu'a commis une main maudite de Dieu.

(Elle le conduit vers le corps de don Manuel. Don César recule avec effroi, et détourne la vue.)

PREMIER CHŒUR.

Rouvrez-vous, tristes blessures; coulez à grands flots, et répandez un noir ruisseau de sang.

ISABELLE.

Tu frémis et demeures interdit! Oui, c'est là tout

ce qui reste de ton frère. Là, gissent mes espérances. Elles ont péri dans leur germe naissant, les fleurs de votre amitié, et je n'en verrai point les heureux fruits.

DON CÉSAR.

Console-toi, ma mère ; notre amitié était sincère ; mais le ciel voulait du sang.

ISABELLE.

Oh ! je sais que tu l'aimais ; je voyais avec ravissement les doux liens qui se formaient entre vous. Tu l'aurais porté dans ton cœur ; tu voulais réparer avec usure les années perdues. Un meurtre sanglant l'a enlevé à ton amour. Maintenant tu ne peux plus que le venger.

DON CÉSAR.

Viens, ma mère, viens ; ne reste point en ce lieu ; arrache-toi à ce malheureux spectacle.

(Il veut l'entraîner.)

ISABELLE le serre dans ses bras.

Tu vis encore pour moi ! Seul tu me restes maintenant.

BÉATRIX.

Malheureuse mère ! que fais-tu ?

DON CÉSAR.

Oui, répands tes larmes sur ce cœur fidèle. Ton fils n'est pas perdu ; son amour vit pour toujours dans le sein de César.

LE CHŒUR.

Rouvrez-vous, tristes blessures ; coulez à grands flots, et répandez un noir ruisseau de sang.

ISABELLE, prenant les mains à l'un et à l'autre.

O mes enfans!

DON CÉSAR.

Je suis heureux de la voir dans tes bras, ma mère. Oui, elle est ta fille. Quant à ma sœur...

ISABELLE.

Mon fils, je te remercie; je te dois sa délivrance; tu as tenu parole, tu me l'as envoyée.

DON CÉSAR étonné.

Qui, dis-tu, ma mère, que je t'ai envoyée?

ISABELLE.

Elle, que tu vois devant toi, ta sœur.

DON CÉSAR.

Elle, ma sœur!

ISABELLE.

Et quelle autre?

DON CÉSAR.

Ma sœur?

ISABELLE.

Que toi-même m'as envoyée.

DON CÉSAR.

Et sa sœur?

LE CHŒUR.

Malheur! malheur! malheur!

BÉATRIX.

O ma mère!

ISABELLE.

Je demeure interdite; parlez.

DON CÉSAR.

Que maudit soit le jour où je suis né!

ISABELLE.

Qu'est-ce donc ? Dieu !

DON CÉSAR.

Maudit soit le sein qui m'a porté ! maudit soit ton silence mystérieux, cause de toutes ces horreurs ! Que la foudre qui doit frapper ton cœur éclate enfin ! je ne puis l'arrêter plus long-temps. C'est moi, le sais-tu ? qui ai frappé mon frère, parce que je l'ai surpris dans les bras de celle-ci. C'est elle que j'aime, c'est elle que j'avais choisie pour épouse. J'ai trouvé mon frère dans ses bras. Tu sais tout à présent. Elle est sa sœur, elle est la mienne; et je suis coupable d'un crime qu'aucun repentir, aucune expiation ne peut faire pardonner.

LE CHŒUR.

Il a tout dit ; tu as tout entendu : tu sais tes malheurs, il ne te reste plus rien à apprendre. Comme le devin l'avait annoncé, de même tout s'est accompli ; car personne n'a pu encore échapper à son destin : et celui qui croit l'avoir évité par sa prudence, celui-là travaille lui-même à l'accomplir.

ISABELLE.

Et que m'importe à moi, si les dieux se sont montrés imposteurs, ou s'ils ont annoncé la vérité ? Ne m'ont-ils pas fait tout le mal possible ? Je les défie maintenant de me porter de plus rudes coups. Qui n'a plus de motifs de crainte, ne tremble plus devant les dieux. Mon fils chéri gît assassiné, et je renonce moi-même celui qui survit ; il n'est pas mon fils : mon sein a conçu et a nourri un monstre qui a donné la

mort à mon fils bien-aimé. Viens, ma fille ! notre présence est de trop ici. J'abandonne cette maison aux esprits de vengeance : un crime m'y avait amenée, j'en suis chassée par un crime; j'y suis entrée par la violence, je l'ai habitée dans la crainte, et j'en sors avec le désespoir. J'ai beaucoup souffert, et sans être coupable ; mais les oracles ont eu raison, et les dieux sont satisfaits !

(Elle sort. Diégo la suit.)

BÉATRIX, DON CÉSAR, LE CHOEUR.

DON CÉSAR retenant Béatrix.

Demeure, ma sœur; ne m'abandonne pas. Que ma mère me maudisse ; que ce sang crie contre moi et m'accuse devant le ciel ; que tout le monde me condamne : mais, toi, ne me maudis pas ; de toi je ne pourrais le supporter. (*Beatrix jette un regard vers le corps de don Manuel.*) Ce n'est pas ton amant que j'ai tué ; c'est ton frère, c'est le mien que j'ai assassiné. Celui qui n'est plus ne te tient pas de plus près que celui qui est vivant ; et je suis plus digne de pitié que lui ; il était innocent, et je suis criminel. (*Béatrix fond en pleurs.*) Oui, pleure ton frère ; je le pleurerai avec toi : je ferai plus, je le vengerai. Mais ce n'est pas ton amant que tu pleures ? Je ne souffrirais pas qu'il obtînt une telle préférence. Laisse-moi jouir d'une seule, d'une dernière consolation ; laisse-moi la puiser dans l'abîme profond de nos douleurs : c'est qu'il n'est pas plus pour toi que je ne suis. La révélation

de notre sort terrible a rendu nos droits égaux, comme nos malheurs. Enveloppés dans le même piége, tous trois enfans de la même mère, nous avons succombé, et nous avons acquis un droit égal à d'éternelles larmes. Mais si je pouvais penser que ta douleur est pour l'amant plus que pour le frère, la rage et l'envie se mêleraient à mon désespoir, et la dernière consolation de mes maux m'abandonnerait : ce ne serait plus avec joie que j'offrirais, comme je le veux, une dernière victime à ses mânes. Oui, cette âme ira le rejoindre doucement si je suis seulement assuré que tu confondras sa cendre et la mienne dans une même urne. (*Il veut la presser dans ses bras avec une vive tendresse.*) Je t'ai aimée, comme je n'avais rien aimé, lorsque tu n'étais encore qu'une étrangère pour moi : c'est parce que je t'aimais au delà de toutes les bornes, que je suis chargé de la malédiction du meurtre d'un frère. T'aimer a été tout mon crime. Maintenant tu es ma sœur, et j'implore ta pitié comme un droit pieux. (*Il la regarde et l'interroge des yeux avec une douloureuse anxiété, ensuite il se détourne d'elle vivement.*) Non, non, je ne puis voir ces larmes. La présence de celui qui n'est plus m'ôte tout courage, et arrache le doute de mon cœur. Laisse-moi mon erreur; va pleurer dans la retraite : ne me revois jamais, jamais. Je ne veux revoir ni toi, ni ma mère; elle ne m'a jamais aimé : son cœur s'est enfin trahi; la douleur l'a dévoilé : elle l'a appelé son fils bien-aimé. Ainsi, sa vie entière s'est passée dans la dissimulation. Et tu es fausse comme elle ! Ne te contrains plus; montre-

moi ton aversion : tu ne reverras plus mon visage abhorré. Adieu pour toujours.

(Il sort. Elle demeure indécise et combattue par des sentimens contraires; puis elle se détermine à sortir.)

LE CHOEUR, seul.

Il doit être loué, comme heureux, celui qui, dans le calme des champs, loin des tristes embarras de la vie, enfant de la nature, n'a point quitté son sein. Mon cœur est oppressé, dans les palais des rois, lorsque je vois les plus grands et les meilleurs précipités, en un clin d'œil, du sommet de la prospérité.

Honneur aussi à celui qui s'est pieusement consacré au Seigneur; qui, loin des vagues orageuses de la vie, attend en paix l'heure de la délivrance dans la paisible cellule d'un cloître. Il a rejeté l'ambitieuse recherche des honneurs, et toutes les vaines prétentions. Les désirs et leur continuelle exigence sont assoupis dans son âme tranquille. La force indomptée des passions ne peut venir le saisir loin du tumulte de la vie : jamais dans le calme de son asile il n'aperçoit le triste aspect de l'humanité. Le crime et l'adversité ne peuvent atteindre vers ces hautes demeures. De même que la contagion, fuyant les lieux élevés, se propage par les vapeurs des cités, de même la liberté vit sur les montagnes. Les exhalaisons de la tombe ne peuvent s'élever dans un air si pur. Partout où l'homme ne vient pas apporter ses misères, la nature est bienfaisante.

DON CÉSAR, LE CHŒUR.

DON CÉSAR avec une contenance plus assurée.

Je viens ici, pour la dernière fois, user du droit de commander. Ces restes précieux seront portés au tombeau, car c'est là le dernier domaine de ceux qui ne sont plus. Écoutez mes tristes volontés, et conformez-vous exactement à ce que je vous aurai ordonné. Vous avez le souvenir encore récent du triste devoir dont vous vous êtes acquittés, il n'y a pas long-temps, lorsque vous avez accompagné au tombeau le corps de votre prince. Le glas de la mort retentit encore dans ces murs, et un cadavre suivra de si près un autre cadavre dans le caveau, que les flambeaux funéraires pourront s'allumer aux autres flambeaux funéraires ; que les deux cortéges lugubres pourront se rencontrer sur les marches souterraines. Ordonnez une solennité funèbre dans l'église de ce palais, qui renferme la cendre de mon père; qu'on tienne les portes fermées, et que tout se fasse, mais en silence, comme cela a été déjà fait.

LE CHŒUR.

Les préparatifs seront promptement achevés, seigneur ; car le catafalque, reste de cette triste cérémonie, est encore debout : aucune main n'avait touché à cet appareil funèbre.

DON CÉSAR.

Ce n'était pas un heureux signe que l'entrée du sépulcre demeurât ouverte dans la demeure des

vivans. Et d'où vient que cette lugubre décoration n'avait pas disparu après que la solennité eut été achevée?

LE CHOEUR.

Le malheur des temps, et la déplorable discorde qui bientôt après éclata, et divisa Messine en deux factions ennemies, détourna nos yeux de dessus le prince mort; et ce sanctuaire demeura abandonné et fermé.

DON CÉSAR.

Ainsi, occupez-vous sans retard de ces soins. Encore cette nuit, et l'œuvre lugubre sera accomplie. Le prochain soleil trouvera cette maison purgée de toute adversité, et éclairera une race plus heureuse.

(Le second chœur s'éloigne en emportant le corps de don Manuel.)

DON CÉSAR, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Dois-je appeler ici la pieuse troupe de nos religieux qui, d'après l'usage antique de l'église, doivent célébrer l'office funèbre, et de leurs saints cantiques accompagner les morts au repos éternel?

DON CÉSAR.

Leurs pieux cantiques pourront, pendant l'éternité, retentir sur notre tombeau, à la lueur des cierges; aujourd'hui, il n'est pas besoin de leur saint ministère : l'église a horreur d'une mort sanglante.

LE CHOEUR.

Oh ! seigneur, ne prends contre toi-même aucune résolution sanguinaire, tandis que tu es dans l'égarement du désespoir. Personne dans le monde n'a le droit de te punir, et un pieux repentir apaise la colère du ciel.

DON CÉSAR.

Si personne dans le monde n'a le droit de me juger, ni de me punir, c'est donc à moi à remplir ce devoir envers moi-même. L'expiation de la pénitence peut, je le sais, être acceptée du ciel ; mais le sang seul peut expier le sang.

LE CHOEUR.

Il te faut résister à la tempête funeste qui s'élève contre ta maison, et non point ajouter les malheurs aux malheurs.

DON CÉSAR.

Je termine, en mourant, l'ancienne malédiction de cette maison. Il n'y a que ma mort volontaire qui puisse interrompre les anneaux de la chaîne du destin.

LE CHOEUR.

Tu nous a enlevé notre autre souverain ; tu dois un souverain à ce peuple orphelin.

DON CÉSAR.

Je dois d'abord acquitter ma dette envers les divinités de la mort ; un autre dieu prendra soin des vivans.

LE CHOEUR.

Tant qu'on jouit de la clarté du jour, il reste encore de l'espérance : la mort seule n'en laisse aucune ; songes-y bien.

DON CÉSAR.

Et toi, songe à remplir en silence tes devoirs de serviteur. Laisse-moi obéir à l'esprit terrible qui me domine; les créatures heureuses ne peuvent pas lire dans mon âme. Si tu n'honores et ne crains pas en moi ton souverain, crains du moins le criminel que poursuit la plus affreuse malédiction; honore du moins le malheureux dont la tête est sacrée même pour les dieux. Celui qui éprouve ce que je souffre dans le cœur n'a plus aucun compte à rendre sur la terre.

DONA ISABELLE, DON CÉSAR, LE CHOEUR.

ISABELLE. Elle entre d'un pas tremblant et jette un regard irrésolu sur don César; enfin elle s'approche de lui, et lui parle d'un ton assuré.

Mes yeux ne devaient plus te voir : ainsi je me l'étais promis dans ma douleur. Mais elles sont variables et fugitives, les résolutions qu'une mère égarée par le désespoir a pu prendre contre la voix de la nature. Mon fils, une triste nouvelle m'a tirée de la solitude et de l'affliction; dois-je le croire? Est-il vrai qu'un même jour doit me ravir mes deux fils?

LE CHOEUR.

Tu le vois fermement résolu à franchir d'un pas assuré les portes de la mort. C'est à toi à éprouver maintenant la force du sang et le pouvoir des touchantes prières d'une mère : mes paroles ont été superflues.

ISABELLE.

Je retire les imprécations que dans l'égarement

d'une douleur aveugle j'avais proférées sur ta tête chérie : une mère ne peut maudire le fils que son sein a porté, celui qu'elle a enfanté avec douleur. Le ciel n'écoute point ses souhaits impies ; du haut de la voûte azurée il les repousse, et n'y voit que des larmes. Vis, mon fils ! J'aime mieux voir le meurtrier d'un de mes enfans, que de les pleurer tous les deux.

DON CÉSAR.

Tu n'as pas bien réfléchi, ma mère, à ce que tu souhaites, ni pour toi-même, ni pour moi : ma place ne peut plus être parmi les vivans. Quand tu pourrais, toi, mère, supporter l'aspect d'un meurtrier abhorré des dieux, je ne pourrais supporter les reproches muets de ton chagrin éternel.

ISABELLE.

Aucun reproche ne t'affligera ; aucune plainte proférée, ni muette, ne percera ton cœur : la douleur deviendra une paisible affliction. Nous gémirons ensemble sur nos malheurs ; nous pleurerons sur le crime en le voilant.

DON CÉSAR *lui prend la main, et dit avec une voix plus douce.*

Oui, ma mère, tu seras telle que tu le dis ; oui, tout se passera ainsi : la douleur deviendra une paisible affliction. Oui, lorsqu'un seul convoi réunira le meurtrier à la victime, lorsqu'une même pierre renfermera la double poussière, lorsque la malédiction sera désarmée, alors tu ne sépareras plus tes deux fils ; les larmes que verseront tes nobles yeux, elles couleront pour l'un comme pour l'autre. C'est un puissant intercesseur que la mort. Alors

s'éteignent les feux de la colère, alors la haine s'apaise, et la douce pitié vient, comme une sœur, se pencher sur l'urne, et pleurer en la serrant dans ses bras. Ma mère, ne me détourne plus; laisse-moi descendre vers la mort, et apaiser le sort fatal.

ISABELLE.

La religion compte plus d'un lieu de miséricorde où les âmes souffrantes vont trouver le repos. La sainte maison de Lorette a soulagé de leur fardeau bien des coupables; une céleste force de bénédiction réside au divin tombeau qui a délivré le monde du péché. Les prières des fidèles ont aussi un grand pouvoir; elles ont un mérite surabondant aux yeux de Dieu; et sur la place où le meurtre a été commis peut s'élever un temple expiatoire.

DON CÉSAR.

On peut bien retirer la flèche, mais la blessure du cœur ne peut être guérie. Que celui qui le peut, vive d'une vie de contrition; qu'au milieu des continuelles austérités de la pénitence, il expie éternellement une éternelle faute; pour moi, ma mère, je ne puis vivre avec le cœur brisé : il faut que je puisse regarder d'un œil satisfait le bonheur d'autrui; que je puisse m'élancer avec un esprit libre vers les régions éthérées. L'envie empoisonnait mon existence, lors même que nous partagions également ton amour. Penses-tu que je supporte l'avantage que ta douleur lui donnerait sur moi? La mort a le pouvoir d'épurer tout ce qui entre dans son palais impérissable; les choses de la terre y prennent l'éclat et la pureté de la vertu la plus accomplie; les défauts

et les taches de l'humanité y sont effacés. Autant les étoiles sont au-dessus de la terre, autant il paraîtrait au-dessus de moi : et si une vieille envie nous a divisés pendant la vie, quand nous étions égaux et frères, combien ne rongerait-elle pas mon cœur sans relâche, maintenant qu'il a sur moi l'avantage de l'éternité, et que sans nulle concurrence il se place comme un dieu dans la mémoire des hommes !

ISABELLE.

Ne vous aurais-je donc appelé à Messine que pour vos funérailles? Je vous ai mandés ici pour vous réconcilier, et un destin funeste a fait tourner contre moi toutes mes espérances.

DON CÉSAR.

Ne reproche rien au destin, ma mère, il a tenu tout ce qu'il avait promis. Nous avons passé cette porte en paix l'un avec l'autre, et en effet nous reposerons paisiblement ensemble, et réconciliés pour toujours dans la demeure de la mort.

ISABELLE.

Vis, mon fils; ne laisse point ta mère, sans amis, sur une terre étrangère, en proie aux railleries des cœurs sans pitié, parce qu'elle n'est plus protégée par la puissance de ses fils.

DON CÉSAR.

Lorsqu'un monde froid et insensible te dédaignera, réfugie-toi à notre tombeau, et invoque la divine puissance de tes fils ; car alors nous serons des puissances du ciel : nous t'entendrons; et, comme ces astres fraternels propices aux matelots, nous

nous montrerons pour te consoler et rendre la force à ton âme.

ISABELLE.

Vis, mon fils; vis pour ta mère : je ne puis supporter de tout perdre!

(Elle le prend dans ses bras avec un mouvement passionné. Il se dégage doucement, lui prend la main, et détourne les yeux.)

DON CÉSAR.

Adieu.

ISABELLE.

Hélas! j'éprouve avec douleur que ta mère n'a sur toi aucun pouvoir. Il est une autre voix qui sera plus puissante que la mienne sur ton cœur. (*Elle va vers le fond du théâtre.*) Viens, ma fille. Puisque son frère mort l'entraîne avec tant de force dans le tombeau, peut-être sa sœur chérie pourra-t-elle le rappeler vers la clarté du jour, et lui montrer que la vie a encore quelque charme et quelque espérance.

BÉATRIX paraît au fond du théâtre, DONA ISABELLE, DON CÉSAR et LE CHOEUR.

DON CÉSAR, vivement ému par cet aspect, cache son visage.

Ah! mère, mère! qu'as-tu fait?

ISABELLE, conduisant sa fille.

Sa mère l'a en vain supplié. Implore-le, conjure-le de vivre.

DON CÉSAR.

O artifice maternel! tu veux encore m'éprouver! tu veux que je soutienne un nouveau combat! tu

veux que la lumière du soleil me devienne plus précieuse au moment où je pars pour la nuit éternelle! Je la vois là devant moi comme l'ange gracieux de la vie; elle me semble environnée de toutes les fleurs, elle répand avec profusion une corbeille de fruits dorés qui exhalent les parfums de la terre: mon cœur s'épanouit aux rayons brûlans du soleil; et, dans mon sein déjà mort, l'espérance se réveille avec l'amour de la vie.

ISABELLE.

Conjure-le de ne pas nous dérober notre seul appui; il ne peut écouter que toi, ou personne.

BÉATRIX.

La mort de celui qui était aimé exige une victime. Elle doit être offerte, ma mère; mais laissez-moi être cette victime. Je fus destinée à la mort, même avant d'avoir vu le jour. La malédiction qui poursuit cette maison me réclame; et la vie dont j'ai vécu est un larcin fait au ciel: c'est moi qui suis son meurtrier, c'est moi qui ai réveillé vos discordes assoupies, c'est à moi qu'il appartient d'apaiser ses mânes.

LE CHOEUR.

O malheureuse mère! tes enfans se pressent à l'envi vers la mort, et te laissent seule, délaissée, dans une solitude sans consolations, dans une vie sans affections.

BÉATRIX.

Toi, mon frère, conserve ta tête chérie! vis pour ta mère, elle a besoin de son fils! Aujourd'hui, pour

la première fois, elle a connu sa fille, et elle pourra renoncer facilement à ce qu'elle n'a jamais possédé.

DON CÉSAR, avec une profonde douleur.

Nous pouvons, ma mère, ou vivre ou mourir; il lui suffit de rejoindre celui qu'elle aime.

BÉATRIX.

Portes-tu envie à la cendre de ton frère?

DON CÉSAR.

Il vit, d'une vie heureuse, dans ta douleur : moi, je serai mort d'une mort éternelle.

BÉATRIX.

O mon frère!

DON CÉSAR, avec l'expression de la plus vive passion.

Ma soeur, est-ce sur moi que tu pleures?

BÉATRIX.

Vis pour ta mère!

DON CÉSAR laisse sa main qu'il avait saisie.

Pour ma mère?

BÉATRIX s'approche de lui, et se penche sur son sein.

Vis pour elle, et console ta sœur.

LE CHOEUR.

Elle a vaincu; il n'a pu résister aux supplications touchantes d'une soeur. Mère inconsolable, rouvre ton cœur à l'espérance; il renonce à la mort: tu conserveras ton fils!

(En ce moment on entend un chant d'église. Les portes du fond s'ouvrent, et l'on aperçoit le catafalque dressé dans l'église, et le cercueil entouré de flambeaux.)

DON CÉSAR, se tournant vers le cercueil.

Non, mon frère, je ne veux point te dérober ta

victime ; ta voix, du fond de ce cercueil, est plus puissante sur moi que les larmes d'une mère, plus puissante que les prières de l'amour : je presse dans mes bras ce qui pourrait rendre la vie mortelle égale au sort des dieux. Mais que moi, le meurtrier, je puisse goûter le bonheur, tandis que la sainte vertu demeurerait sans vengeance au fond d'un tombeau ! l'arbitre souverain de nos destinées ne peut permettre un tel partage dans son univers. J'ai vu les larmes qui coulaient sur moi, mon cœur est satisfait ; je te suis.

(Il se frappe d'un poignard, et tombe aux pieds de sa sœur ; elle se jette dans les bras de sa mère.)

LE CHŒUR, après un profond silence.

Je demeure glacé, et je ne sais si je dois déplorer ou louer son sort ; mais ce que je reconnais, mais ce que je sens, c'est que si la vie n'est pas le plus grand des biens, du moins le crime est le plus grand des maux.

FIN DE LA FIANCÉE DE MESSINE.

GUILLAUME TELL,

PIÈCE DE THÉATRE.

PERSONNAGES.

HERMAN GESSLER, lieutenant de l'empereur à Schwitz et à Uri.
WERNER, baron de ATTINGHAUSEN, seigneur banneret.
ULRICH DE RUDENZ, son neveu.

WERNER STAUFFACHER, CONRAD HUNN, ITEL-REDING, JEAN AUF-DER-MAUER, JORG DE HOFE, ULRICH DE SCHMIDT, JOST DE WEILER,	habitans de Schwitz.
WALTHER FURST, GUILLAUME TELL, ROSSELMANN le curé, PETERMANN le sacristain, KUONI le berger, WERNI le chasseur, RUODI le pêcheur,	habitans d'Uri.
ARNOLD DE MELCHTAL, CONRAD BAUMGARTEN, MEIER DE SARNEN, STRUTH DE WINKELRIED, NICOLAS DE FLUE, BURKHARDT DE BUHEL, ARNOLD DE SEWA,	habitans d'Unterwald.

PFEIFFER, de Lucerne.
KUNZ, de Gersan.

JENNI, jeune pêcheur.
SEPPI, jeune berger.
GERTRUDE, femme de Stauffacher.
HEDWIGE, femme de Tell, fille de Furst.
BERTHE DE BRUNECK, riche héritière.

ERMENGARDE, MATHILDE, ÉLISABETH, HILDEGARDE, } paysannes.

WALTER, GUILLAUME, } fils de Tell.

FRIESFHARDT, LEUTHOLD, } soldats.

RODOLPHE DE HARRAS, écuyer de Gessler.
JEAN LE PARRICIDE, duc de Souabe.
STUSSI, le messier.
LA TROMPE D'URI.
UN MESSAGER DE L'EMPIRE.
UN PIQUEUR DE CORVÉE.
UN MAITRE TAILLEUR DE PIERRES, DES COMPAGONS, DES MANOEUVRES.
UN CRIEUR PUBLIC.
DES RELIGIEUX.
DES CAVALIERS DE GESSLER ET DE LANDENBERG.
DES PAYSANS ET DES PAYSANNES DES TROIS CANTONS.

GUILLAUME TELL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente les rochers escarpés du rivage du lac des quatre Cantons; en face de Schwitz, le lac forme un golfe en s'avançant dans les terres. Une cabane est construite non loin de la rive. Un pêcheur conduit sa barque sur les eaux; au delà du lac on aperçoit de vertes prairies, des villages et les édifices de Schwitz qui paraissent éclairés par les rayons du soleil. A gauche, les pics des montagnes se montrent entourés de nuages; à droite, dans l'éloignement, des montagnes de glace forment l'horizon.

Avant le lever du rideau, on entend le Ranz-des-Vaches et le bruit mélodieux des sonnettes des troupeaux; et cette harmonie continue encore un instant après que la toile est levée.

LE PÊCHEUR chante dans son canot sur l'air du Ranz-des-Vaches.

L'aspect du lac était riant et invitait à s'y baigner; le pêcheur dormait sur le gazon du rivage; alors il entendit des sons doux comme la flûte ou comme la voix des anges dans le paradis; et comme il se réveillait dans une émotion voluptueuse, l'onde monta jusque sur son sein, et une voix sortant du fond du lac dit : « Aimable enfant, sois à moi; je t'ai

» surpris dans ton sommeil, et je t'entraîne en mon » séjour. »

UN BERGER, du haut de la montagne, chante sur une variation du Ranz-des-Vaches.

Adieu, prairies de la montagne, prairies dorées par le soleil; l'été s'en va, les troupeaux vont se séparer. Nous les ramènerons et nous reviendrons sur la montagne quand le coucou fera entendre sa voix, quand les chants commenceront à retentir, quand la terre sera parée de nouvelles fleurs, quand le joli mois de mai verra de nouveau couler les fontaines; adieu, prairies de la montagne, prairies dorées par le soleil; l'été s'en va, les troupeaux vont se séparer.

UN CHASSEUR DES ALPES paraît sur le haut d'un rocher, et chante une autre variation.

Le tonnerre retentit dans les hauteurs, le sentier rocailleux est ébranlé; le chasseur poursuit d'un pas assuré sa route effrayante; il s'avance témérairement sur des champs de glace où jamais n'a fleuri aucun printemps, où aucune verdure ne s'est montrée jamais; une mer de brouillards est sous ses pieds; il ne reconnaît plus les habitations des hommes. Il n'aperçoit le monde que lorsque les nuages s'entr'ouvrent, et les vertes campagnes lui paraissent au-dessous de ces vagues brumeuses.

L'aspect change : un bruit sourd retentit dans les montagnes; des éclairs sillonnent les nuages, et jettent leur lueur sur le paysage.

RUODI le pêcheur sort de sa cabane; WERNI le chasseur descend des rochers; KUONI le berger arrive, portant sur son épaule un vase de lait; SEPPI, son jeune valet, le suit.

RUODI.

Hâte-toi, Jenny, ramène la barque, la terrible tempête gronde dans le lointain et s'approche de nous; l'aiguille du rocher se couvre de son chapeau de nuages; un vent froid arrive du passage de la caverne; l'orage va éclater et nous surprendre.

KUONI.

La pluie vient, batelier. Mes troupeaux broutent l'herbe avec avidité, et mes chiens grattent la terre.

RUODI.

Les poissons s'élancent au-dessus de l'eau, la poule d'eau plonge dans le lac, l'orage vient à nous.

KUONI, à son jeune valet.

Écoutons, Seppi, pour savoir si le troupeau ne s'est pas dispersé.

SEPPI.

J'entends la sonnette de Lisette la brune.

KUONI.

Ainsi il n'en manque aucune, car elle vient toujours la dernière.

RUODI.

Bergers, les sonnettes de vos bestiaux ont un beau son.

WERNI.

Et vous avez de superbes bestiaux. Le troupeau vous appartient-il, mon ami?

KUONI.

Je ne suis pas si riche; il appartient à monseigneur de Attinghausen, et on me l'a confié.

RUODI.

Quel beau collier cette vache porte suspendu à son col!

KUONI.

Elle sait bien que c'est parce qu'elle conduit le troupeau. Si je le lui ôtais, elle ne voudrait plus manger.

RUODI.

Cela n'est pas possible. Un animal sans raison!

WERNI.

Voilà qui est bientôt dit; les animaux ont aussi leur raison; nous le savons bien nous autres chasseurs de chamois. Quand ils vont paître dans une prairie, ils placent en avant une sentinelle qui prête l'oreille et qui les avertit par un sifflement aigu dès que le chasseur approche.

RUODI, au berger.

Retournez-vous maintenant à la maison?

KUONI.

Oui, la saison des pâturages de montagne est finie.

WERNI.

Je vous souhaite un heureux retour, berger.

KUONI.

Je vous en souhaite autant; on ne revient pas toujours de vos courses.

RUODI.

Un homme vient à nous courant à toute hâte.

WERNI.

Je le connais, c'est Baumgarten de Alzellen.

CONRAD BAUMGARTEN *se précipite vers eux, tout essoufflé.*

Au nom de Dieu, pêcheur, votre bateau!

RUODI.

Et quoi! qui vous presse tant?

BAUMGARTEN.

Détachez le bateau, vous me sauverez la vie, passez-moi sur l'autre bord.

KUONI.

Ami, qu'avez-vous?

WERNI.

Qui donc vous poursuit?

BAUMGARTEN, *au pêcheur.*

Vite, vite, ils sont déjà sur mes pas; les cavaliers du gouverneur me poursuivent; je suis un homme mort s'ils me saisissent.

RUODI.

Pourquoi ces cavaliers vous poursuivent-ils?

BAUMGARTEN.

Délivrez-moi d'abord, puis je vous le dirai.

WERNI.

Vous êtes taché de sang, d'où vient cela ?

BAUMGARTEN.

Du bailli de l'empereur qui demeure sur le Rossberg.

KUONI.

Wolfenschiessen ! est-ce lui qui vous poursuit ?

BAUMGARTEN.

Celui-là n'est plus à craindre, je l'ai tué.

TOUS *se retirent étonnés.*

Que Dieu vous fasse grâce ! qu'avez-vous fait ?

BAUMGARTEN.

Ce que tout brave homme eût fait à ma place ; j'ai vengé mon bon droit sur celui qui a attenté à mon honneur et à ma femme.

KUONI.

Le bailli a attenté à votre honneur ?

BAUMGARTEN.

Dieu et ma hache l'ont empêché d'accomplir ses infâmes desseins.

WERNI.

Vous avez abattu sa tête, de votre hache ?

KUONI.

Oh ! racontez-nous toute l'aventure, vous en aurez le temps avant que le bateau ait été détaché du bord.

BAUMGARTEN.

J'étais à couper du bois dans la forêt, lorsque ma femme est accourue dans une mortelle angoisse : elle

m'apprend que le bailli est à la maison, qu'il a ordonné qu'on lui préparât un bain, qu'il a voulu exiger d'elle des choses infâmes, et qu'elle est sortie pour venir me chercher; alors j'ai sur-le-champ pris ma course sans plus attendre et je l'ai frappé dans son bain avec ma hache.

WERNI.

Vous avez bien fait; personne ne peut vous blâmer.

KUONI.

Le scélérat! il n'a que ce qu'il mérite; il y a long-temps que les gens d'Unterwald lui devaient cette récompense.

BAUMGARTEN.

La chose est devenue publique; on me poursuit, et, tandis que nous parlons, le temps s'écoule.

(*Le tonnerre commence.*)

KUONI.

Allons, batelier, passe ce brave homme sur l'autre bord.

RUODI.

N'essayez point; voici un terrible orage qui commence; il faut attendre.

BAUMGARTEN.

Grand Dieu! je ne puis attendre; chaque instant de retard est la mort.

KUONI, *au pêcheur.*

Essayez, avec l'aide de Dieu; on doit donner secours à son prochain; il peut en arriver autant à chacun de nous.

(Le tonnerre et le bruit de l'orage continuent.)

RUODI.

Vous voyez comme les vagues sont hautes ; je ne pourrais pas lutter contre les flots et la tempête.

BAUMGARTEN tombe à genoux.

Que Dieu n'ait pas plus pitié de vous, que vous n'en avez de moi !

WERNI.

Il y va de sa vie ; soyez compatissant, batelier.

KUONI.

C'est un père de famille ; il a une femme et des enfans.

RUODI.

Eh quoi ! J'ai aussi une vie à perdre ; j'ai comme lui une femme et des enfans. Voyez la fureur de la tempête, les tourbillons des vagues, et l'eau qui rugit dans les abîmes du lac. Je voudrais sauver ce brave homme ; mais cela est impossible, vous le voyez vous-mêmes.

BAUMGARTEN.

Il faut donc tomber dans les mains des ennemis ; et le rivage qui me servirait d'asile est là devant mes yeux ! Il est là ; mes regards y atteignent ; le son de ma voix y parvient ; un bateau est ici qui m'y porterait ! et il faut que je demeure sans secours et sans espoir !

KUONI.

Qui vient vers nous ?

WERNI.

C'est Guillaume Tell de Burglen.

TELL, avec une arbalète.

Quel est cet homme qui demande du secours ?

KUONI.

C'est un homme de Alzellen qui a défendu son honneur et qui a frappé Wolfenschiessen, le bailli impérial, celui qui demeure sur le Rossberg ; les cavaliers du gouverneur sont sur ses pas ; il supplie ce pêcheur de le passer sur l'autre bord ; mais celui-ci a peur de la tempête et il le refuse.

RUODI.

Tell, qui sait aussi manier la rame, vous dira comme moi si l'on peut risquer le passage. (*Le bruit du tonnerre et la tempête du lac augmentent encore.*) Puis-je me livrer à cette infernale tempête ? Il n'y a pas un homme sensé qui le voulût faire.

TELL.

Un brave homme ne songe jamais à lui-même Fiez-vous à Dieu et secourez les opprimés.

RUODI.

On pense ainsi lorsqu'on est tranquille dans le port. Mais la barque est là, le lac est devant vous. Essayez.

TELL.

Les flots pourront s'apaiser et seront moins impitoyables que le gouverneur. Tentez un effort, batelier.

LE CHASSEUR ET LE BERGER.

Sauvez-le ! sauvez-le ! sauvez-le !

RUODI.

Quand ce serait mon frère ou mon propre enfant,

la chose est impossible. C'est aujourd'hui le jour de saint Simon et de saint Jude, le lac ne s'apaisera pas, il veut une victime.

TELL.

Avec d'inutiles paroles, rien ne se fera; l'heure s'avance, il faut secourir cet homme. Parle, batelier, veux-tu le passer?

RUODI.

Non, pas moi.

TELL.

Hé bien donc, à la garde de Dieu! donne-moi ton bateau; je veux essayer ce que pourra faire mon faible bras.

KUONI.

Ah! généreux Tell!

WERNI.

Cela est digne d'un brave chasseur.

BAUMGARTEN.

Vous êtes mon sauveur, mon ange tutélaire.

TELL.

Je vais vous arracher à la fureur du gouverneur. Contre la rage de la tempête il faudra implorer un autre protecteur. Il vaut mieux se mettre sous la main de Dieu que sous la main des hommes. (*Au berger.*) Ami, vous consolerez ma femme, s'il m'arrive ce qui peut arriver à tous les hommes; j'ai fait ce que je ne pouvais m'empêcher de faire.

(Il s'élance dans la barque.)

KUONI, au batelier.

Vous êtes un maître pilote! ce que Tell hasarde, vous n'avez pas osé l'essayer.

RUODI.

Beaucoup de braves gens n'oseraient faire ce qu'il fait là ; on ne trouverait pas un second homme comme Tell dans les montagnes.

WERNI, monté sur un rocher.

Ils sont partis. Dieu te secoure, brave Tell ! Voyez comme la barque est balancée sur les vagues.

KUONI, sur le rivage.

Les flots s'élèvent au-dessus de la barque ; je ne la vois plus. Cependant la voici qui reparaît ; le courageux pilote lutte avec force contre la lame.

SEPPI.

Les cavaliers du gouverneur accourent en toute hâte.

KUONI.

Ah ! mon Dieu, il était bien temps de le secourir.

(Une troupe de cavaliers de Landenberg arrive.)

PREMIER CAVALIER.

Livrez-nous le meurtrier, vous l'avez caché.

SECOND CAVALIER.

Il a pris cette route ; c'est en vain que vous voudriez nous tromper.

KUONI ET RUODI.

Que voulez-vous dire, cavaliers ?

PREMIER CAVALIER. Il aperçoit la nacelle.

Ah ! que vois-je ? diable !

WERNI, sur le rocher.

Cherchez-vous celui qui est dans cette barque ?

montez à cheval; si vous vous hâtez, vous pourrez encore le joindre.

SECOND CAVALIER.

Malédiction! il s'est échappé.

PREMIER CAVALIER, au pêcheur et au berger.

Vous lui avez prêté assistance, vous en porterez la peine. Qu'on tombe sur leurs troupeaux, qu'on démolisse leurs cabanes, qu'on y mette le feu, qu'on les détruise.

SEPPI s'enfuyant.

O mes agneaux!

KUONI le suit.

Malheur à moi! mon troupeau!

WERNI.

Les scélérats!

RUODI, se tordant les mains.

Justice du ciel! quand paraîtra le libérateur de cette contrée?

(Il les suit.)

SCÈNE II.

La scène est à Stein, près de Schwitz. Un tilleul est planté devant la porte de la maison de Stauffacher, sur le grand chemin, non loin du pont.

WERNER STAUFFACHER, PFEIFFER de Lucerne. Ils arrivent en causant.

PFEIFFER.

Oui, oui, seigneur Stauffacher, comme je vous le dis, ne prêtez pas serment à l'Autriche tant que vous pourrez l'éviter. Restez courageusement et

avec fermeté attaché à l'Empire comme par le passé, et que Dieu protége vos antiques priviléges.

(Il lui prend amicalement la main, et veut s'en aller.)

STAUFFACHER.

Restez encore jusqu'à ce que ma femme vienne; vous êtes mon hôte à Schwitz comme je suis le vôtre à Lucerne.

PFEIFFER.

Je vous rends grâce, je dois passer aujourd'hui à Gersau. Ce que vous pouvez avoir à souffrir de la rapacité et de l'insolence de vos gouverneurs, il faut s'y résigner avec patience; tout peut changer en un moment; un autre empereur peut être appelé au trône. Mais si vous appartenez une fois à l'Autriche, vous lui appartiendrez pour toujours.

(Il s'en va. Stauffacher s'assied d'un air soucieux sur un banc au-dessous du tilleul; Gertrude, sa femme, le trouve ainsi, s'approche de lui, et le regarde long-temps en silence.)

GERTRUDE.

Vous êtes bien sérieux, mon ami? Je ne vous reconnais plus; depuis plusieurs jours je vous vois garder le silence; une sombre tristesse obscurcit votre front. Une peine muette oppresse votre cœur. Confiez-vous à moi; ne suis-je pas votre fidèle épouse? je réclame la moitié de vos chagrins qui doit m'appartenir. (*Stauffacher lui tend la main sans parler.*) Qui peut attrister votre cœur, dites-le moi? Tous vos travaux sont bénis par le ciel; votre fortune est florissante; vos greniers sont pleins. Vos troupeaux de bœufs, et vos beaux chevaux qui sont si bien soignés, dont le poil est si luisant, sont revenus heureusement de la montagne, pour passer

l'hiver dans de bonnes étables. Votre maison s'élève comme un noble manoir; elle est bâtie d'un bois neuf et choisi, assemblé avec soin et placé avec symétrie; un grand nombre de fenêtres la font paraître brillante et commode; des écussons peints de diverses couleurs servent encore à l'orner, et de sages sentences y sont inscrites, que le voyageur lit en ralentissant sa marche et dont il admire le sens.

STAUFFACHER.

Il est vrai, cette maison est belle et bien construite, cependant, hélas!... elle manque de fondemens.

GERTRUDE.

Cher Werner, qu'entendez-vous par-là?

STAUFFACHER.

J'étais dernièrement assis sous ce tilleul comme aujourd'hui, et je songeais avec plaisir que ma belle maison était terminée, quand le gouverneur arriva de Kussnacht, son séjour, escorté d'une troupe de cavaliers. Il s'arrêta devant cette maison et la regarda. Je me levai sur-le-champ, et j'allai, comme il convenait, me présenter respectueusement devant celui qui représente en notre pays la puissance souveraine de l'empereur. « A qui est cette maison? » demanda-t-il méchamment, car il le savait bien; j'hésitai un instant et lui repartis ainsi : « Cette maison, monseigneur, appartient à monseigneur l'empereur, mon maître et le vôtre, et je la tiens en fief. » Il répondit : « J'exerce le pouvoir à la place de l'empereur, et je ne veux pas que des paysans bâtissent ici de leur propre chef, et vivent

aussi librement que s'ils étaient suzerains de cette terre : je saurai vous empêcher de faire ce qui vous est défendu. » En disant cela, il repartit menaçant, et me laissa rempli de tristesse, songeant à ses méchantes paroles.

GERTRUDE.

Mon cher époux et maître, voudriez-vous écouter les conseils sincères de votre femme? J'ai l'honneur d'être fille du noble Iberg, de cet homme célèbre par son expérience. Souvent avec mes sœurs, assises et filant notre quenouille, nous passions les longues soirées avec les principaux du peuple qui s'assemblaient chez mon père; là, ils lisaient les chartres des anciens empereurs, et dans de sages propos ils s'occupaient du bien de leur pays. J'écoutais attentivement leurs graves discours, et les projets des gens habiles, et les souhaits des gens de bien. J'en ai encore conservé le souvenir dans mon cœur. Ainsi écoutez-moi, et réfléchissez sur ce que je vous dirai; car ce qui vous chagrine, j'en suis instruite depuis long-temps. Le gouverneur vous hait et cherche à vous nuire, parce que vous êtes un obstacle au dessein qu'il a de soumettre les gens de Schwitz à la nouvelle maison impériale, tandis qu'ils persistent, à l'exemple de leurs dignes aïeux, à vouloir faire partie de l'Empire. N'est-il pas vrai, cher Werner; dites, n'ai-je pas raison?

STAUFFACHER.

Il est vrai, tel est le sujet de la haine de Gessler.

GERTRUDE.

Vous excitez son envie parce que vous avez le

bonheur de vivre en homme libre sur votre propre héritage, car lui n'en a aucun. Vous tenez cette maison en fief de l'empereur et de l'Empire; vous pouvez prouver que vous la possédez à aussi bon titre que les princes de l'Empire possèdent leurs propres états; vous ne reconnaissez au-dessus de vous aucun autre seigneur que le premier de la chrétienté; lui, il n'est que le fils cadet de sa maison, il ne possède rien autre chose que sa cape de chevalier; il regarde d'un œil jaloux et avec un sentiment de haine le bonheur des honnêtes gens. Depuis long-temps il a juré votre ruine; cependant vous avez été jusqu'ici préservé; voulez-vous attendre qu'il ait accompli ses mauvais desseins? l'homme prudent prend les devants.

STAUFFACHER.

Qu'y a-t-il à faire?

GERTRUDE, se rapprochant de lui.

Écoutez donc mes conseils. Vous savez combien tous les hommes de bien de Schwitz gémissent de l'avarice et de la cruauté du gouverneur; ne doutez pas que de l'autre côté du lac, dans Uri et dans Unterwald, on ne pense de même : ils sont las d'être opprimés sous un joug de fer, et Landenberg commande aux habitans de l'autre rive aussi rudement qu'à nous Gessler; il ne vient pas ici une barque de pêcheurs qui ne nous apprenne quelque nouvelle violence, quelque nouvelle injustice des gouverneurs. c'est pourquoi il serait bon que quelques-uns de vous, de ceux qui pensent bien, se réunissent tranquillement pour aviser aux moyens de se délivrer de l'op-

pression ; je pense que Dieu ne vous abandonnerait pas et serait favorable à la cause de la justice. N'avez-vous pas dans Uri quelque hôte, quelque ami à qui vous puissiez ouvrir votre cœur avec confiance?

STAUFFACHER.

J'y connais beaucoup de braves gens, de vassaux riches et puissans qui sont mes amis et qui me sont tous dévoués. (*Il se lève.*) Femme! quel concours orageux de pensées périlleuses tu viens d'exciter dans mon tranquille cœur; tu as fait entrer la lumière du jour dans mon âme; et ce que je m'interdisais de penser, ta bouche imprudente vient de le prononcer légèrement. As-tu bien pensé à ce que tu me conseilles? Tu appelles dans cette paisible vallée la discorde farouche et le bruit des armes; un peuple de faibles bergers va entreprendre, quoi? de combattre contre le maître du monde? Ils n'attendent que ce prétexte pour répandre sur cette malheureuse terre les hordes féroces de leurs soldats, pour y exercer les droits du vainqueur, et sous l'apparence d'un juste châtiment déchirer nos vieilles lettres de franchise.

GERTRUDE.

Vous aussi vous êtes des hommes! vous savez manier des haches, et Dieu protége les braves.

STAUFFACHER.

O femme! la guerre est un fléau furieux et terrible; elle frappe les troupeaux et les bergers.

GERTRUDE.

On doit se soumettre à la volonté du ciel, mais aucun noble cœur ne doit supporter l'injustice.

STAUFFACHER.

Cette maison qui te plaît, et que nous venons de construire, la guerre terrible la réduira en cendres !

GERTRUDE.

Si je croyais mon cœur enchaîné à un si faible intérêt, j'y mettrais le feu de ma propre main.

STAUFFACHER.

Tu te fies sur l'humanité. La guerre n'épargne pas le tendre enfant dans son berceau.

GERTRUDE.

L'innocence, n'a-t-elle pas un ami dans le ciel ; regarde en avant, Werner, et non pas derrière toi.

STAUFFACHER.

Nous autres hommes, nous pouvons mourir courageusement dans le combat; mais vous, quel destin vous est réservé ?

GERTRUDE.

La faiblesse a aussi une dernière ressource ; en me précipitant du haut de ce pont, je serai libre.

STAUFFACHER la presse dans ses bras.

Celui qui peut presser un tel cœur sur son sein, celui-là peut combattre avec joie pour sa maison et son troupeau, celui-là ne doit pas craindre les soldats des rois. Je vais de ce pas dans Uri; là habite un hôte à moi, un ami, Walther Fürst. Il pense comme moi sur tout ce qui se passe. Je trouverai là aussi le noble banneret Attinghausen ; bien qu'il soit d'une haute naissance, il aime le peuple et respecte les anciens usages. Nous tiendrons conseil

tous les trois sur les moyens de nous défendre contre nos ennemis. Adieu, et, puisque je m'éloigne, conduis avec prudence les affaires de la maison; donne généreusement au pèlerin qui continue son pieux voyage, au moine qui demande pour son couvent, et qu'ils ne manquent de rien en partant. La maison de Stauffacher n'est point cachée, elle s'élève comme un toit hospitalier, ouvert sur le grand chemin aux passans qui la voient.

(Pendant qu'ils s'éloignent vers le fond de la scène, Tell et Baumgarten arrivent sur le devant du théâtre.)

TELL, à Baumgarten.

Vous n'avez maintenant rien à craindre. Entrez dans cette maison; là habite Stauffacher, le père des malheureux. Voyez, le voici lui-même; suivez-moi, venez.

(Ils vont à lui. La scène change.

SCÈNE III.

Une place publique d'Altdorf. Sur une hauteur, au fond de la scène, on voit s'élever un fort; la construction est déjà assez avancée pour qu'on distingue la forme du bâtiment; la partie la plus reculée est terminée; sur le devant, des échafauds sont dressés; des ouvriers sont sur l'échafaud, et au dessous; un couvreur est suspendu sur un toit; tout est en mouvement pour le travail.

LE PIQUEUR de la corvée; LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES, DES COMPAGNONS, DES MANOEUVRES.

LE PIQUEUR, avec son bâton, menace les ouvriers et les excite.

Allons, pas de repos; vite, apportez les pierres, la chaux, le mortier. Quand monseigneur le gouverneur viendra, il faut qu'il trouve l'ouvrage avancé. Vous allez comme des tortues. (*A deux ouvriers qui portent quelque chose.*) Vous appelez cela être chargé! il fallait en mettre le double: chacun voudrait voler sa tâche.

PREMIER COMPAGNON.

Il est bien dur de transporter nous-mêmes les pierres de notre prison.

LE PIQUEUR.

Que murmurez-vous? C'est un mauvais peuple qui n'est bon qu'à traire les vaches, et à promener sa paresse sur les montagnes.

UN VIEILLARD s'asseyant.

Je n'en puis plus.

LE PIQUEUR le secouant

Allons, bonhomme, à l'ouvrage.

PREMIER COMPAGNON.

Vous n'avez donc pas d'entrailles de forcer ainsi à un travail si dur, ce pauvre vieillard qui peut à peine se traîner!

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES ET PLUSIEURS COMPAGNONS.

Cela crie vengeance!

LE PIQUEUR.

Songez à ce qui vous regarde; je fais le devoir de ma charge.

SECOND COMPAGNON.

Piqueur, comment se nommera le fort que nous bâtissons?

LE PIQUEUR.

Il s'appellera la servitude d'Uri; car ce joug vous contraindra à plier la tête.

UN COMPAGNON.

La servitude d'Uri?

LE PIQUEUR.

Eh bien, cela vous rend-il joyeux?

SECOND COMPAGNON.

Et avec ce bâtiment vous voulez asservir Uri?

PREMIER COMPAGNON.

Songez combien de pareilles taupinières il faudrait entasser l'une sur l'autre pour égaler la moindre des montagnes d'Uri.

(Le piqueur se promène vers le fond du théâtre.)

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Je jetterai au fond du lac le marteau qui m'a servi pour travailler à cet exécrable bâtiment.

(Tell et Stauffacher arrivent.)

STAUFFACHER.

Ai-je donc vécu pour voir de telles choses ?

TELL.

Ce lieu n'est pas sûr ; allons plus loin.

STAUFFACHER.

Ne suis-je pas dans Uri, sur une terre de liberté?

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Ah ! si vous aviez vu le cachot qui est sous la tour ; celui qui y sera enfermé n'entendra plus le coq annoncer le jour.

STAUFFACHER.

O dieux !

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Regardez ces bastions, ces contre-forts, qui semblent construits pour l'éternité.

TELL.

Ce que les mains ont élevé, les mains pourront le détruire. (*Il montre la montagne.*) Voici la forteresse de la liberté que Dieu a fondée pour nous.

(On entend le son d'un tambour; des hommes arrivent portant un chapeau au haut d'une perche ; un crieur les suit. Les femmes et les enfans se pressent en foule.)

PREMIER COMPAGNON.

Que veut ce crieur ? Écoutons.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Que signifie ce chapeau, est-ce quelque bouffonnerie de carnaval ?

LE CRIEUR.

Au nom de l'empereur, écoutez !

LES COMPAGNONS.

Silence ! écoutons.

LE CRIEUR.

Habitans d'Uri, vous voyez ce chapeau ; il va être placé au haut d'un mât élevé, à l'endroit le plus apparent d'Altdorf. L'intention et la volonté du gouverneur est que ce chapeau soit honoré comme lui-même ; on doit, quand on passera devant, se découvrir la tête et fléchir le genou. Le roi reconnaîtra par-là ceux qui lui sont soumis. Ceux qui désobéiront à ce commandement seront punis dans leur personne, et leurs biens seront confisqués.

(Le peuple laisse entendre un rire universel ; le tambour bat, ils vont plus loin continuer leur publication.)

PREMIER COMPAGNON.

Quelle idée bizarre a donc le gouverneur ? Vouloir nous faire honorer un chapeau ! On n'a jamais rien ouï de pareil.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Fléchir le genou devant un chapeau ! veut-il donc se jouer d'un peuple brave et respectable ?

PREMIER COMPAGNON.

Si encore c'était la couronne impériale ; mais c'est le chapeau autrichien tel que je l'ai vu auprès du trône où nous allons prêter hommage.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Le chapeau autrichien ! prenons garde. C'est un piége pour nous livrer à l'Autriche.

DES COMPAGNONS.

Aucun homme d'honneur ne se soumettra à cette honte.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Venez ; allons nous concerter avec les autres.

(Ils se retirent vers le fond du théâtre.)

TELL, à Stauffacher.

Eh bien ! vous venez d'entendre? Adieu, seigneur Werner.

STAUFFACHER.

Où voulez-vous aller ? Oh ! ne quittez pas si vite ces lieux.

TELL.

Mes enfans attendent leur père ; adieu !

STAUFFACHER.

Mon cœur est plein ; il a besoin de s'épancher vers vous.

TELL.

Les paroles ne soulagent pas un cœur oppressé.

STAUFFACHER.

Cependant les paroles pourraient nous conduire aux effets.

TELL.

Tout ce qu'il faut maintenant, c'est de la résignation et du silence.

STAUFFACHER.

Peut-on souffrir ce qui est insupportable ?

TELL.

Les plus violentes tyrannies sont celles qui durent le moins ; quand l'ouragan s'élève, on éteint les feux, les barques se hâtent de chercher un asile, et le

tourbillon terrible passe sur la terre sans laisser de traces de ravage. Que chacun vive tranquille et pour lui-même ; on accorde facilement la paix à ceux qui sont paisibles.

STAUFFACHER.

C'est là votre pensée ?

TELL.

Le serpent ne pique point lorsqu'on ne l'irrite pas. S'ils voient le pays demeurer paisible, ils se lasseront eux-mêmes.

STAUFFACHER.

Nous pourrions beaucoup si nous nous tenions unis.

TELL.

Quand on est seul au milieu du naufrage on se sauve plus facilement.

STAUFFACHER.

Abandonnez-vous si froidement la cause commune ?

TELL.

Chacun ne peut compter sûrement que sur lui-même.

STAUFFACHER.

En se réunissant, les faibles deviennent puissans.

TELL.

Celui qui est fort est plus puissant tout seul.

STAUFFACHER.

Ainsi la patrie ne peut pas compter sur vous, si dans son désespoir elle prend le parti de la résistance.

TELL lui prend la main.

Tell, qui se jette au secours d'un agneau tombé dans un précipice, pourrait-il délaisser ses amis? Mais dans ce que vous faites, laissez-moi m'éloigner de vos conseils; je ne saurais discuter et délibérer avec lenteur. Si vous avez besoin de moi dans l'exécution de quelque dessein, alors appelez Tell; il ne vous manquera pas.

(Ils s'en vont de différens côtés; un tumulte soudain s'élève autour de l'échafaud.)

LE TAILLEUR DE PIERRES s'avance précipitamment.

Qu'est-ce?

LE PREMIER COMPAGNON accourt en criant.

Le couvreur est tombé de son toit.

(Berthe arrive; elle est suivie de quelques personnes.)

BERTHE se précipite vers lui.

Est-il fracassé? Accourez, secourez-le, sauvez-le; si on peut le secourir, voilà de l'or.

(Elle jette ses bijoux parmi le peuple.)

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Votre or!... Vous payez tout avec de l'or; mais quand vous avez ôté à des enfans leur père, à une épouse son mari, quand vous avez répandu le désespoir sur cette terre, pensez-vous tout réparer avec de l'or? Allez, nous étions heureux avant que vous arrivassiez ici; avec vous sont venus tous les malheurs.

BERTHE, au piqueur.

Vit-il encore? (*Le piqueur lui fait signe que non*). Misérable château, bâti avec malédiction. Tes habitans l'éprouveront, cette malédiction!

(Elle s'en va.)

SCÈNE IV.

La maison de Walther Furst.

WALTHER FURST et ARNOLD MELCHTAL entrent chacun d'un côté différent.

MELCHTAL.

Seigneur Walther Furst!

WALTHER FURST.

Si l'on nous surprenait!... Demeurez où vous êtes, nous sommes entourés d'espions.

MELCHTAL.

Ne pourrez-vous rien m'apprendre d'Unterwald, rien de mon père? Je ne puis supporter plus longtemps de demeurer ici comme un prisonnier : qu'ai-je donc fait de si coupable pour être forcé à me cacher comme un meurtrier? J'ai frappé de mon bâton un insolent valet qui, par ordre du gouverneur, voulait devant mes yeux emmener le plus beau couple de mes bœufs.

WALTHER FURST.

Vous êtes trop violent; ce valet était envoyé par le gouverneur, par votre supérieur; vous avez encouru un châtiment; supportez en silence la peine de votre faute.

MELCHTAL.

Devrais-je donc supporter les discours insultans de ce misérable : « Quand le laboureur, disait-il, voudra manger du pain, il faudra qu'il s'attelle

lui-même à la charrue. » Mon âme en fut ulcérée; et, lorsque je vis ce valet détacher de leur joug mes superbes taureaux, qui mugissaient sourdement et qui menaçaient de leurs cornes, comme s'ils avaient eu le sentiment de cette indigne injustice, alors la colère me saisit; et, n'étant plus maître de moi, je frappai cet envoyé du gouverneur.

WALTHER FURST.

Lorsque nous pouvons à peine modérer notre cœur, combien il en doit coûter à l'ardente jeunesse pour se dompter!

MELCHTAL.

C'est mon père, seulement, qui m'afflige: il a besoin de tant de soin, et son fils est absent! Le gouverneur le hait, car il a toujours combattu courageusement pour la justice et la liberté; aussi ce vieillard sera-t-il en proie à leurs vexations, et personne n'est là pour le défendre de leurs outrages. Il en adviendra ce qui pourra, je retourne auprès de lui.

WALTHER FURST.

Tâchez d'être patient, et attendez qu'il nous vienne quelque nouvelle d'Unterwald. J'entends frapper à la porte, retirez-vous; peut-être est-ce quelque envoyé du gouverneur: rentrez. Vous n'êtes pas plus ici en sûreté contre la vengeance de Landenberg que dans vos montagnes, car nos tyrans se donnent la main.

MELCHTAL.

Ils nous apprennent ce que nous devons faire.

WALTHER FURST.

Rentrez; je vous rappellerai s'il n'y a rien à crain-

dre. (*Melchtal rentre.*) L'infortuné! je n'ose lui dire les malheurs que je soupçonne. — Qui frappe? Chaque fois qu'on heurte à la porte, je m'attends à quelque nouveau chagrin. Le soupçon et la trahison prêtent l'oreille de tous côtés; les envoyés de la tyrannie pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons; bientôt nous serons obligés de fermer nos portes avec des clefs et des verroux. (*Il ouvre sa porte, et recule étonné quand il voit entrer Werner Stauffacher.*) Que vois-je! C'est vous, seigneur Werner! Dieu soit loué! c'est mon cher, mon digne hôte! Ce seuil n'a jamais été foulé par un plus honnête homme. Soyez le bienvenu sous mon toit. Qui vous conduit ici? que veniez-vous chercher dans Uri?

STAUFFACHER lui prend la main.

Les vieux temps, la vieille Suisse.

WALTHER FURST.

Vous les portez avec vous. Je suis heureux de vous voir; mon cœur en est tout ranimé. Asseyez-vous, seigneur Werner. Comment avez-vous laissé votre Gertrude, votre aimable épouse, la prudente fille du sage Iberg. Tous les étrangers qui se rendent d'Allemagne en Italie vantent votre maison hospitalière. Mais, dites-moi, vous arrivez à l'instant même de Fluelen ici : n'avez-vous rien aperçu de nouveau avant de parvenir à ma porte?

STAUFFACHER s'asseoit.

J'ai vu, et ce n'est pas sans étonnement, s'élever une nouvelle construction; j'en ai été attristé.

WALTHER FURST.

O mon ami, cela vous apprend tout!

STAUFFACHER.

Jamais une pareille chose n'est arrivée dans Uri de mémoire d'homme il ne s'est vu de prison ici; jamais rien n'y a été construit en pierre que des tombeaux.

WALTHER FURST.

Vous l'appelez par son nom; c'est le tombeau de notre liberté.

STAUFFACHER.

Seigneur Walther Furst, je ne vous cacherai point que je ne suis pas venu ici pour de frivoles motifs; de cruels soins m'occupent. J'ai quitté un lieu opprimé, je retrouve l'oppression ici. Ce que nous endurons est devenu tout-à-fait insupportable, et l'on ne voit aucun terme à ces vexations. Depuis nos premiers ancêtres jusqu'à nous, la Suisse a toujours été libre : nous sommes accoutumés à être gouvernés avec douceur; et jamais, depuis que les bergers parcourent ces montagnes, de telles choses ne s'étaient vues dans cette contrée.

WALTHER FURST.

Oui, une pareille domination est sans exemple ici: aussi notre noble seigneur d'Attinghausen, lui qui a vu encore les anciens temps, dit lui-même que ceci ne peut plus se supporter.

STAUFFACHER.

Là-bas aussi, à Unterwald, il s'est passé de tristes choses, et qui attirent une sanglante vengeance : le bailli de l'empereur, à Wolfenschiessen,

celui qui habite sur le Rossberg, s'est livré à d'illégitimes désirs pour la femme de Baumgarten d'Alzellen; il a voulu employer une infâme violence, et le mari l'a tué avec sa hache.

WALTHER FURST.

O que les jugemens de Dieu sont justes! — Baumgarten, dites-vous? un homme qui est cependant modéré. Est-il maintenant sauvé et sûrement caché?

STAUFFACHER.

Votre gendre l'a sauvé en lui faisant traverser le lac, et je l'ai caché chez moi entre des rochers. Mais, ce que cet homme m'a appris d'horrible, c'est ce qui s'est passé à Sarnen; le cœur de tout honnête homme doit en saigner.

WALTHER FURST, avec attention.

Dites, qu'est-ce?

STAUFFACHER.

A l'entrée du Melchtal, auprès de Kerns, habite un homme juste qui se nomme Henry de Halden; ses paroles ont un grand crédit sur le peuple.

WALTHER FURST.

Qui ne le connaît pas? Eh bien, que lui est-il arrivé? achevez.

STAUFFACHER.

Landenberg, pour punir son fils d'une faute légère, a ordonné que l'on prendrait à la charrue ses deux plus beaux taureaux; le jeune homme a frappé l'envoyé de Landenberg, et s'est enfui.

WALTHER FURST, dans la plus grande anxiété.

Et le père, dites, que lui est-il arrivé?

STAUFFACHER.

Landenberg a ordonné au père de lui envoyer son fils sur-le-champ ; et comme le vieillard a protesté avec vérité qu'il n'avait point connaissance de la fuite de son fils, le gouverneur a fait venir les bourreaux.—

WALTHER FURST s'élance, et le conduit de l'autre côté de la scène.

Oh ! silence ; n'ajoutez rien de plus.

STAUFFACHER, élevant la voix.

« Le fils m'est échappé, a-t-il dit, mais tu es en mon pouvoir ; qu'on l'étende par terre, et qu'on enfonce dans ses yeux une pointe d'acier. »

WALTHER FURST.

Ah ! miséricorde du ciel !

MELCHTAL s'élance.

Dans ses yeux, dites-vous ?

STAUFFACHER surpris.

Quel est ce jeune homme ?

MELCHTAL le saisit avec un empressement convulsif.

Dans ses yeux ?... Parlez.

WALTHER FURST.

Oh ! le malheureux.

STAUFFACHER.

Qui est-il ? (*Walther-Furst lui fait un signe.*) Voilà le fils, ô justes dieux !

MELCHTAL.

Et j'étais absent ! — Dans les deux yeux !

WALTHER FURST.

Possédez-vous ; supportez cette douleur en homme.

MELCHTAL.

Et c'est à cause de mon imprudence, de mon emportement. Quoi ! aveugle tout-à-fait, aveugle entièrement ?

STAUFFACHER.

Je vous l'ai dit ; le foyer de ses regards est éteint, il ne verra jamais la lumière du soleil.

WALTHER FURST.

Ménagez sa douleur.

MELCHTAL.

Jamais !... plus jamais. (*Il met sa main sur ses yeux, et se tait un moment ; puis il va de l'un à l'autre, en parlant plus doucement, suffoqué par ses pleurs.*) O lumière du jour, le plus noble don des cieux !.... Tous les êtres, les heureuses créatures vivent de lumière ; les plantes elles-mêmes cherchent la lumière avec amour ; et lui, il sera errant dans la nuit, dans une nuit qui ne finira pas ; il ne sera plus réjoui par la verdure des prés : l'émail des fleurs, leur éclat de pourpre ne frapperont plus ses regards. Mourir n'est rien ; mais vivre et ne plus voir, c'est là où est le malheur ! Pourquoi me regardez-vous avec tant de pitié ? Je jouis de mes yeux ; et je ne puis partager ce bonheur avec mon père aveugle ! je ne puis lui donner une goutte de cet océan de lumière éblouissante où nagent mes regards !

STAUFFACHER.

Votre père est plus malheureux encore. Hélas ! au

lieu de calmer votre désespoir, j'ai encore à l'accroître : le gouverneur lui a ravi ce qu'il possédait ; il ne lui a laissé qu'un bâton pour se traîner de porte en porte, aveugle et dépouillé.

MELCHTAL.

Rien qu'un bâton à ce vieillard aveugle ! dépouillé de tout, et aussi de la lumière du jour, ce bien dont jouissent les plus misérables ! Maintenant ne me parlez plus de rester ici, de me cacher. Quel misérable lâche j'ai été de songer à ma sûreté, et point à la tienne ! J'ai laissé ta tête chérie comme un gage dans les mains de ces barbares. Plus de lâches précautions ; je ne veux plus penser qu'à une vengeance sanglante ; je veux retourner là-bas. Rien ne m'arrêtera ; je veux aller vers le gouverneur lui redemander les yeux de mon père. Je saurai le trouver au milieu de tous ses gardes ; que m'importe la vie, pourvu que j'éteigne dans son sein l'ardeur de mon affreux désespoir !

(Il veut sortir.)

WALTHER FURST.

Demeurez ; que pouvez-vous contre lui ? Il habite à Sarnen ; et du haut de son château, dans sa forteresse impénétrable, il mépriserait votre impuissante colère.

MELCHTAL.

Et quand il habiterait les palais de glace du Schreckhorn, ou dans les nuages éternels où se cache la montagne de la Vierge, je m'ouvrirai un chemin jusqu'à lui ; et, avec vingt jeunes hommes intrépides comme moi, je renverserai sa forteresse. Et si personne ne veut me suivre ; si, tremblant

pour vos cabanes et vos troupeaux, vous vous courbez sous le joug de la tyrannie, je monterai sur la montagne; j'y rassemblerai à grands cris les bergers, et là, sous la libre voûte des cieux, dans ces lieux où le cœur se conserve pur, où le sentiment ne s'altère point, je leur conterai cette horrible cruauté.

STAUFFACHER, à Walther Furst.

La tyrannie est à son comble. Voulons-nous attendre jusqu'à l'extrémité?

MELCHTAL.

Quelle extrémité pouvons-nous craindre encore, puisque l'œil lui-même n'est plus en sûreté dans son orbite? Sommes-nous donc sans défense? Pourquoi aurions-nous appris à tendre l'arbalète, et à manier la pesante hache d'armes? Chaque créature trouve toujours une défense dans les angoisses du désespoir; le cerf épuisé s'arrête et tourne contre la meute ses bois redoutables; le chamois attire le chasseur dans les précipices; le bœuf lui-même, cet obéissant domestique de l'homme, qui soumet patiemment son large front à notre joug, s'il vient à être irrité, s'élance, aiguise ses cornes puissantes et jette son ennemi dans les airs.

WALTHER FURST.

Si les trois cantons pensaient comme nous trois, peut-être serions-nous capables de quelque effort.

STAUFFACHER.

Si Uri nous appelle, si Unterwald le secourt,

Schwitz se fera honneur d'obéir à l'antique alliance.

MELCHTAL.

J'ai de nombreux amis dans Unterwald, et chacun risquera avec joie son sang et sa vie, s'il se sent appuyé et défendu par un autre. O respectables pères de la patrie! moi, jeune homme, je me trouve entre vous qui avez l'expérience de tant de choses; je devrais, dans le conseil, garder un modeste silence. Cependant, bien que je sois jeune et que j'aie peu vécu, ne dédaignez pas mes avis et mes discours : ce n'est pas l'emportement d'un jeune cœur qui m'inspire, c'est la profondeur de mon désespoir, l'exaltation d'une douleur qui attendrirait des cœurs de pierre. Vous êtes pères et chefs de famille; vous souhaitez d'avoir un fils vertueux, qui honore un jour vos cheveux blancs, et dont les soins pieux défendent vos yeux contre les tyrans? Hé bien, quoique vous n'ayez rien souffert encore dans votre personne ni dans vos biens, quoique vos yeux jouissent encore pleinement de la lumière du jour, vous ne resterez pas étrangers à notre malheur. Le glaive de la tyrannie est aussi suspendu sur votre tête. Vous avez voulu éviter la domination autrichienne : c'était là tout le crime de mon père; vous êtes coupables comme lui, et le même châtiment vous attend.

STAUFFACHER, à Walther Furst.

Décidez; je suis prêt à vous imiter.

WALTHER FURST.

Il faudrait savoir ce que pensent les nobles sei-

gneurs de Sillinen et d'Attinghausen ; leurs noms, je crois, nous donneraient bien des amis.

MELCHTAL.

Quel nom dans nos montagnes est plus noble que les vôtres ? Le peuple a toute confiance en de tels noms ; ils sont une respectable autorité dans la contrée. Vous avez recueilli de vos pères un riche héritage de vertu, et vous l'avez encore augmenté. Qu'est-il besoin des gentilshommes ? Accomplissons seuls nos desseins. Plût à Dieu que nous fussions seuls dans cette contrée ! nous n'aurions pas besoin, je pense, de chercher d'autre appui que nous-mêmes.

STAUFFACHER.

Les nobles ne partagent pas nos malheurs. Le torrent qui a dévasté le vallon, jusqu'à présent n'a point ravagé les hauteurs. Cependant leur secours ne nous manquerait pas, s'ils voyaient la contrée se lever en armes.

WALTHER FURST.

S'il y avait un arbitre entre l'Autriche et nous, nous ferions régler nos droits et nos devoirs ; mais celui qui nous opprime, c'est notre empereur lui-même, notre juge suprême. Il faut donc demander secours à Dieu et à notre bras. Vous, sondez les gens de Schwitz ; moi, je vais dans Uri rassembler des amis. Mais qui enverrons-nous à Unterwald ?

MELCHTAL.

Envoyez-moi. Qui pourrait y prendre plus d'intérêt ?

WALTHER FURST.

Je ne puis y consentir. Vous êtes mon hôte ; je dois veiller à votre sûreté.

MELCHTAL.

Laissez-moi partir ; je connais les sentiers et les passages des rochers. Je trouverai là-bas beaucoup d'amis qui me donneront asile, et me cacheront aux yeux des ennemis.

STAUFFACHER.

Laissez-le retourner sur l'autre rive, à la garde de Dieu ; il n'y rencontrera point de traîtres ; la tyrannie y est trop abhorrée pour trouver un seul instrument. Baumgarten devrait aussi nous aider à soulever le pays d'Unterwald et y recruter des amis.

MELCHTAL.

Comment nous donnerons-nous mutuellement des avis certains sans éveiller les soupçons des tyrans?

STAUFFACHER.

Nous pourrons nous rassembler à Brunnen ou à Treib, au lieu où abordent les barques des marchands.

WALTHER FURST.

Ne nous occupons pas si ouvertement de notre dessein. Écoutez mon avis : à gauche du lac, en allant à Brunnen, vis-à-vis le Mytenstein, est une prairie entourée de bois. Parmi les bergers elle porte le nom de Rutli ; c'est un espace vide au milieu de la forêt. C'est là où est la limite d'Uri et d'Unterwald. (*A Stauffacher.*) Une barque légère vous conduira de Schwitz vers ce lieu, dans un court trajet ; nous nous

y rendrons par des sentiers détournés pendant l'obscurité, et là nous pourrons délibérer en sûreté; que chacun de nous y conduise dix hommes bien dévoués, qui soient à nous du fond du cœur; nous traiterons en commun de l'intérêt commun, et sous la protection de Dieu nous prendrons une résolution.

STAUFFACHER.

Ainsi soit. Maintenant mettez votre main dans la mienne, et vous aussi la vôtre; et de même que nous trois nous venons entre nous de nous donner la main en gage d'une sincère union, de même nous conclurons entre nos trois cantons une alliance fidèle à la vie et à la mort.

WALTHER FURST ET MELCHTAL.

A la vie et à la mort.

(Ils se prennent la main, et les tiennent serrées pendant un assez long moment sans parler.)

MELCHTAL.

O mon vieux père! tes yeux ne pourront plus voir le jour de la liberté; mais tu l'entendras retentir. Quand d'une Alpe à l'autre des signaux de feu seront allumés, que les forteresses des tyrans seront abattues, alors les Suisses accourront à ta cabane te porter ces heureuses nouvelles, et la nuit qui couvre tes yeux sera un instant dissipée.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le château du baron d'Attinghausen : une salle gothique, ornée de casques et d'écus.

ATTINGHAUSEN. C'est un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, d'une taille élevée. Il est vêtu de fourrures, et s'appuie sur un bâton surmonté d'une corne de chamois. KUONI et six autres serviteurs se tiennent autour de lui avec des faux et des râteaux à la main. ULRICH DE RUDENZ entre vêtu en chevalier.

RUDENZ.

Me voici, mon oncle; quelle est votre volonté?

ATTINGHAUSEN.

Permets que, suivant une vieille coutume de la maison, je boive le vin du matin avec mes serviteurs. (*Il boit dans une coupe qui passe ensuite à la ronde.*) Autrefois j'étais toujours dans les champs et dans les bois à diriger leurs travaux, et ma bannière les conduisait aux combats; maintenant je ne puis que leur donner des ordres, et, quand le soleil ne m'échauffe pas de ses rayons, je ne puis

plus errer sur les montagnes. L'espace que je puis parcourir devient chaque jour plus étroit, jusqu'à ce que je parvienne au plus étroit et au dernier espace où la vie sera toute entière enfermée, et pour toujours. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, bientôt mon nom seul survivra.

KUONI, à Rudenz, en lui offrant la coupe.

Je vous la présente, jeune homme. (*Rudenz hésite à la prendre.*) Allons, buvez, nous n'avons qu'une même coupe et un même cœur.

ATTINGHAUSEN.

Allez, mes enfans, et quand ce soir le travail sera fini, nous parlerons des affaires du pays. (*Les serviteurs s'en vont.*) Je te vois vêtu et prêt à partir. Tu veux aller à Altdorf, chez le gouverneur.

RUDENZ.

Oui, et je ne voudrais pas tarder plus long-temps.

ATTINGHAUSEN.

Es-tu donc si pressé? Le temps est-il mesuré si juste à ta jeunesse que tu ne puisses en épargner un moment pour ton vieil oncle?

RUDENZ.

Je sais que vous n'avez point affaire de moi; je ne suis qu'un étranger dans cette maison.

ATTINGHAUSEN, après l'avoir long-temps regardé.

Oui, et cela est triste. Il est malheureux aussi que ta patrie te soit devenue étrangère. Ah! Ulrich! Ulrich! je ne te reconnais plus. Te voilà vêtu de soie; tu portes de brillantes plumes de paon; un

manteau d'écarlate couvre tes épaules. Tu regardes avec mépris le paysan, et tu rougis de son salut cordial.

RUDENZ.

Je lui rends volontiers ce qui lui est dû; mais les droits qu'il s'arroge, je les lui refuse.

ATTINGHAUSEN.

Toute la contrée gémit sous la cruelle oppression du roi. Le cœur de tous les honnêtes gens se remplit d'amertume à cause de la tyrannie que nous endurons. Toi seul ne ressens pas la douleur commune; on te voit, désertant ta famille, te tenir sans cesse près des ennemis de ton pays, insulter à nos maux, courir après des plaisirs frivoles, et rechercher en courtisan l'art de plaire aux princes, tandis que ta patrie saigne sous la verge des bourreaux.

RUDENZ.

Cette contrée est opprimée, pourquoi? Qu'est-ce qui la précipite dans le malheur? Il n'en coûterait qu'un seul, qu'un simple mot pour faire cesser sur-le-champ cette oppression, et se rendre l'empereur favorable. Malheur à ceux qui aveuglent le peuple, et qui le portent à s'opposer à son propre bien. C'est pour leur avantage particulier qu'ils empêchent les trois cantons de prêter serment à l'Autriche, comme ont fait tous les pays d'alentour. Ils sont fiers de pouvoir s'asseoir avec les gentilshommes sur le banc de la noblesse; on ne veut reconnaître pour seigneur que l'empereur, afin de ne pas avoir de seigneur.

ATTINGHAUSEN.

Dois-je entendre de telles paroles, et de ta bouche encore?

RUDENZ.

Vous m'avez provoqué; laissez-moi achever. Quel rôle pouvez-vous jouer ici? N'avez-vous pas une plus haute ambition que d'être mêlé ici avec des bergers et d'être leur landamman ou leur banneret? Eh quoi! ne vaut-il pas mieux, prenant un parti plus glorieux, obéir à un royal seigneur et s'attacher à sa suite brillante? Ne doit-on pas préférer ce sort à celui d'être de pair avec ses serviteurs, et de siéger sur un tribunal avec des paysans?

ATTINGHAUSEN.

Hélas! Ulrich, Ulrich! je reconnais les discours de tes séducteurs; tu leur as prêté l'oreille, et ils ont empoisonné ton cœur.

RUDENZ.

Je ne m'en cache pas; j'ai ressenti au fond de l'âme une vive douleur de me voir dédaigné par ces étrangers qui nous traitent de gentilhommes-paysans. Je n'ai pu supporter de perdre le printemps de ma vie dans de vulgaires occupations, de demeurer ici oisif à soigner mon héritage, tandis qu'une noble jeunesse afflue sous les drapeaux de Habsbourg pour y recueillir de la gloire! Hors de ces montagnes, il est un monde où l'on peut s'acquérir, par ses actions, une renommée brillante. Mon écu et mon casque se rouillent suspendus dans la salle de mon château. Le son éclatant de la trompette guerrière, la voix des hérauts d'armes qui appellent aux tournois n'ont jamais pénétré

dans ces vallées. Je n'y ai jamais entendu que le bruit monotone du ranz des vaches ou de la sonnette des troupeaux.

ATTINGHAUSEN.

Aveugle jeune homme! un vain éclat t'a séduit, et tu méprises ta terre natale. Tu es honteux des pieuses et antiques moeurs de tes pères. Quelque jour tu soupireras en secret et tu verseras des larmes pour ces montagnes paternelles; et ces chants mélodieux des bergers, que dans ton orgueilleux dégoût tu dédaignes aujourd'hui, porteront dans ton cœur un regret douloureux et passionné, si tu viens à les entendre par hasard sur une terre étrangère. Ah! combien est grand le pouvoir de la patrie! A cette cour orgueilleuse de l'empereur tu passeras toujours, avec ton loyal cœur, pour un étranger. Ce monde trompeur n'est pas fait pour toi, il exige d'autres qualités que celles dont tu as hérité dans ces vallées. Va, trafique de ta liberté, reçois ta maison comme un fief, deviens serf des princes, tandis que tu pourrais être seigneur indépendant, prince de ta propre terre et de ton libre domaine. Ah! Ulrich! Ulrich! demeure avec les tiens, ne va pas à Altdorf; n'abandonne pas la cause sainte de la patrie. Je suis le dernier de ma race; mon nom va finir avec moi; mon écu et mon casque, qui sont là suspendus, seront enfermés avec moi dans le tombeau. Faut-il qu'à mon dernier soupir j'aie la triste pensée que tu attends que mes yeux soient fermés pour abandonner cette seigneurie, et pour recevoir des mains de l'Autriche mon noble domaine que Dieu m'avait donné franc et libre?

RUDENZ.

En vain nous voudrions résister au roi ; le monde lui obéit; pourrions-nous seuls lutter obstinément et rompre la puissante chaîne dont nous enveloppent les pays qu'il a soumis? Les marchés publics lui appartiennent; les tribunaux sont à lui ; les routes que suivent les marchands, il les possède, et même les bêtes de somme qui traversent le Saint-Gothard lui doivent un impôt. Nous sommes environnés et enfermés au milieu de ses possessions, comme dans un filet. Est-ce l'Empire qui nous donnera du secours? Ah ! peut-il même se défendre contre la puissance croissante de l'Autriche? Si Dieu ne nous secoure pas, qu'avons-nous à espérer de la protection des empereurs? Qu'adviendra-t-il de toutes leurs promesses, lorsque, pressés par la guerre ou par le besoin d'argent, les empereurs disposeront des villes qui se sont mises à l'abri sous l'écusson de l'aigle impériale, et qu'ils voudront, soit les donner en gage, soit les aliéner? Non, mon oncle, dans ces temps de cruelles discordes, le plus sage, le meilleur parti, c'est de s'attacher à un chef puissant. La couronne impériale passe d'une famille à l'autre, et la mémoire des services et du dévouement ne peut se conserver; au lieu que, sous un gouvernement héréditaire, bien faire son devoir, c'est semer pour recueillir.

ATTINGHAUSEN.

Te crois-tu donc plus sage et plus clairvoyant que tes nobles ancêtres qui, avec une vaillance héroïque, ont sacrifié leur sang et leurs biens pour

le précieux trésor de leur liberté ? Traverse le lac, et va demander à Lucerne s'il est doux d'être sous la domination des Autrichiens. Ils viendront dénombrer nos troupeaux et notre bétail, arpenter nos Alpes, nous interdire la chasse et le vol des oiseaux dans nos libres forêts, placer des barrières sur nos ponts et à nos portes, nous appauvrir pour payer l'acquisition de leurs domaines, et demander notre sang pour soutenir leurs guerres. Non, si notre sang doit couler, du moins que ce soit pour nous ! La liberté nous coûterait moins cher que l'esclavage.

RUDENZ.

Comment pourrions-nous, avec un peuple de bergers, combattre les armées d'Albert ?

ATTINGHAUSEN.

Jeune homme, apprends à connaître ce peuple de bergers ; je le connais, moi ; je l'ai conduit dans les batailles, et je l'ai vu combattre sous mes yeux à Favenz. Hé bien, qu'ils viennent pour nous soumettre au joug que nous sommes résolus à ne point supporter ! Ah ! ressouviens-toi de quelle race tu es sorti ; ne regrette pas pour une frivole vanité, pour un faux éclat, les dons précieux dont tu jouis. Être nommé chef d'un peuple libre qui ne se donnera à toi que par un sincère amour, qui te suivra avec dévouement au combat et à la mort : que ce soit là ton orgueil et ta noble gloire. Resserre les liens que t'a donnés ta naissance ; rattache-toi à la patrie, à la chère patrie ; qu'elle soit toute-puissante sur ton cœur. Ici ta force a de profondes racines, là-bas dans ce monde

étranger tu serais un faible roseau que briserait chaque tempête. Ah! reviens; depuis long-temps tu ne nous vois plus; essaie de passer un seul jour avec nous, ne vas pas aujourd'hui à Altdorf; m'entends-tu? Pour aujourd'hui seulement, accorde ce jour à ta famille.

(Il lui prend la main.)

RUDENZ.

J'ai donné ma parole, laissez-moi; je suis engagé.

ATTINGHAUSEN. Il quitte tristement sa main.

Tu es engagé? Ah! malheureux! Tu n'es cependant lié ni par parole, ni par serment; tu es retenu par les liens de l'amour. (*Rudenz se détourne.*) Vainement tu te caches; c'est une femme, c'est Berthe de Brunek qui t'attire chez le gouverneur, c'est elle qui t'enchaîne au service de l'empereur. Veux-tu, pour conquérir une femme, abandonner et trahir ton pays? Ne te méprends pas; on te leurre par l'espoir de devenir son époux, mais elle n'est point destinée à tes confians désirs.

RUDENZ.

J'en ai assez entendu.

(Il s'en va.)

ATTINGHAUSEN.

Arrête, jeune insensé. Il part, je ne puis ni le retenir, ni le détromper. C'est ainsi que Wolffenschiessen a abandonné la cause de son pays, c'est ainsi que d'autres l'imiteront encore. La séduction des étrangers charme notre jeunesse et l'arrache à nos montagnes. O jour malheureux où l'étranger arriva dans ces vallées heureuses et tranquilles pour y corrompre l'innocence de nos pieuses moeurs!

Les nouveautés exercent ici un empire qui s'accroît chaque jour ; ce qui est antique et respectable disparaît ; une autre époque commence, d'autres pensées occupent la nouvelle génération. Que fais-je ici ? ils sont dans le tombeau, tous ceux avec lesquels j'ai vécu ; ce qui était de mon temps est maintenant enseveli. Heureux celui qui n'a point affaire à ce qui est plus nouveau que lui !

(Il sort.)

SCÈNE II.

Le théâtre représente une prairie entourée de bois et de rochers élevés ; sur les flancs des rochers sont des sentiers bordés de balustrades et des échelles, et c'est par-là qu'on voit ensuite descendre les habitans. Au fond, l'on aperçoit sur le lac le commencement d'un arc-en-ciel lunaire. De hautes montagnes forment le fond du tableau ; des sommets couverts de neige s'élèvent encore au-dessus. Il fait tout-à-fait nuit ; seulement la lueur de la lune se réfléchit sur les eaux et sur les glaciers.

MELCHTAL, BAUMGARTEN, MEIER DE SARNEN, BURKHARDT DE BUHEL, ARNOLD DE SEWA, NICOLAS DE FLUE, STRUTH DE WINKELRIELD et trois autres habitans, tous armés.

MELCHTAL, *encore derrière la scène.*

Le chemin s'élargit ; allons, suivez-moi ; je reconnais les rochers et la petite croix, nous sommes arrivés. Voici le Rutli.

(Ils arrivent avec des torches.)

WINKELRIED.

Écoutons.

SEWA.

Tout est désert.

MEIER.

Il n'y a encore ici aucun compatriote. C'est nous autres gens d'Unterwald qui arrivons les premiers.

MELCHTAL.

La nuit est-elle avancée ?

BAUMGARTEN.

Le veilleur de Selisberg vient de crier deux heures.

(On entend une cloche dans le lointain.)

MEIER.

Silence, écoutons.

BUHEL.

C'est la cloche de la chapelle des bois, qui sonne matines sur l'autre bord, vers Schwitz.

DE FLUE.

L'air est pur, et le son se fait entendre de loin.

MELCHTAL.

Allez, et allumez quelques branchages pour que la flamme dirige nos amis.

(Deux habitans s'éloignent.)

SEWA.

Le clair de lune est beau, le lac est uni comme une glace.

BUHEL.

Ils auront une traversée facile.

WINKELRIED se retournant vers le lac.

Ah ! regardez, regardez là ; ne voyez-vous rien ?

MEIER.

Quoi donc? Ah! c'est un arc-en-ciel pendant la nuit.

MELCHTAL.

C'est la lumière de la lune qui le produit.

DE FLUE.

C'est un signe rare et merveilleux, et l'on peut avoir vécu long-temps sans l'avoir vu.

SEWA.

Il est double, voyez-vous; il y en a un plus pâle autour.

BAUMGARTEN.

Ah! voici une barque qu'éclairent les rayons de la lune.

MELCHTAL.

C'est Stauffacher avec sa barque; le digne homme ne se fait pas attendre long-temps.

(Il va vers le rivage avec Baumgarten.)

MEIER.

Ce sont les gens d'Uri qui tardent le plus.

BUHEL.

Ils ont un plus long détour à faire dans la montagne pour dérober leur marche aux gens du gouverneur.

(Pendant ce temps-là, on a allumé un feu au milieu de la scène.)

MELCHTAL, sur le rivage.

Qui vient là? le mot d'ordre?

STAUFFACHER.

Ami de la patrie!

(Tous vont au fond du théâtre au-devant des arrivans; on voit sortir de la barque Stauffacher, Itel-Reding, Hans de Mauer, Jorg de Hofe, Conrad Hunn, Ulrich de Schmidt, Jost de Weiler et trois autres habitans. Tous sont aussi armés.)

TOUS ENSEMBLE.

Soyez les bienvenus.

(Tandis que les autres sont au fond du théâtre à s'accueillir mutuellement, Melchtal et Stauffacher s'avancent.)

MELCHTAL.

Ah! seigneur Stauffacher, je l'ai revu lui qui ne peut plus me voir; j'ai touché de ma main ses yeux éteints, et l'ardeur de la vengeance s'est emparée de moi en le voyant privé de la lumière.

STAUFFACHER.

Ne parlez pas de vengeance; il ne s'agit pas de se venger, mais de se soustraire aux maux qui nous menacent. Maintenant dites-moi ce que vous avez fait dans Unterwald; qui vous avez recruté pour la cause commune; ce que pensent vos compatriotes, et comment vous avez échappé aux embûches de nos ennemis.

MELCHTAL.

A travers les terribles montagnes de Sarnen, en passant sur de vastes déserts de glaces où retentit seulement le cri rauque du vautour des agneaux, je suis parvenu jusqu'au pâturage élevé où les bergers d'Uri et d'Engelberg s'appellent de loin et font paître leurs troupeaux; là, une source qui sort en bouillonnant des crevasses du glacier m'a servi à apaiser ma soif. Je me suis arrêté dans le châlet solitaire; aucun hôte n'y était pour me recevoir, et de là je suis arrivé aux habitations des hommes. Le bruit du crime récent qui a été commis était déjà parvenu

dans ces vallées; à chaque porte où j'ai heurté, mon malheur m'a attiré un honorable et pieux accueil. J'ai trouvé toutes les âmes soulevées de cette nouvelle violence; car de même que nos Alpes nourrissent toujours les mêmes plantes, que les sources y coulent toujours au même lieu, et que les nuages eux-mêmes dans leur mobilité sont poussés par les mêmes vents, de même les antiques mœurs se sont transmises, sans varier, des ancêtres à leurs neveux, et, au milieu de ce cours uniforme de vieilles habitudes, toute nouveauté téméraire semble insupportable. Partout ils m'ont serré la main de leurs mains vigoureuses; ils sont allés détacher de la muraille leurs glaives couverts de rouille; un sentiment de courage brillait dans leurs regards animés, quand je leur ai nommé les noms chers à tous nos compatriotes des montagnes, le nom de Walther Furst et le vôtre; ils ont juré de faire tout ce qu'il vous semblera sage de faire; ils ont juré de vous suivre jusqu'à la mort. C'est ainsi que sous la protection d'une sainte hospitalité j'ai suivi ma route de cabane en cabane, et que quand je suis arrivé dans la vallée natale où habitent çà et là plusieurs de mes parens, quand j'ai trouvé mon père aveugle et dépouillé, couché sur la paille, chez un étranger, et vivant de la charité des hommes compatissans...

STAUFFACHER.

Dieu du ciel!

MELCHTAL.

Je n'ai point pleuré; je n'ai point épuisé par d'impuissantes larmes la force de mon ardent désespoir; je l'ai renfermé dans mon cœur, comme un précieux

trésor, et je n'ai songé qu'à agir. J'ai gravi tous les sentiers des montagnes; il n'y a point de vallée si cachée, que je ne l'aie visitée. Jusqu'au pied des glaciers éternels, j'ai cherché les cabanes habitées; partout où j'ai porté mes pas j'ai trouvé une égale haine pour la tyrannie, et je suis allé jusqu'au dernières limites au delà desquelles n'habitent plus les créatures animées, où le sol aride se refuse à produire et se dérobe ainsi à l'avidité du gouverneur. J'ai, par mes discours, échauffé les esprits de tout ce vertueux peuple, et il est à nous maintenant de cœur comme de bouche.

STAUFFACHER.

En peu de temps vous avez fait beaucoup.

MELCHTAL.

J'ai fait plus encore. Ce que les habitans redoutent le plus, ce sont les deux forteresses de Sarnen et de Rossberg : là nos ennemis, défendus par leurs murs de rochers, trouvent un asile sûr d'où ils dominent la contrée. J'ai voulu de mes yeux les examiner; je suis allé à Sarnen, et j'ai vu la citadelle.

STAUFFACHER.

Vous avez pénétré dans le repaire du tigre ?

MELCHTAL.

J'étais déguisé sous un habit de pèlerin. J'ai vu le gouverneur qui se livrait à la débauche dans un festin. Jugez si mon cœur sait se contenir; j'ai vu le gouverneur, et ne l'ai pas frappé!

STAUFFACHER.

Certes, vous avez un heureux sort dans une en-

treprise téméraire. (*Pendant ce temps, les autres conjurés se sont avancés et se sont rapprochés de Stauffacher et de Melchtal.*) Maintenant, dites-moi quels sont ces amis, ces hommes justes qui vous ont suivi. Faites que nous nous connaissions, pour que la confiance nous rapproche et que nos cœurs s'entendent.

MEIER.

Pour vous, seigneur Stauffacher, qui ne vous connaît pas dans les trois cantons? Moi je suis Meier de Sarnen, et ici voilà le fils de ma sœur, Ulrich de Winkelried.

STAUFFACHER.

Ce ne sont pas des noms inconnus que vous me nommez. C'est un Winkelried qui tua le dragon dans le marais de Weiler : il laissa sa vie dans ce combat.

WINKELRIED.

C'était mon aïeul, seigneur Werner.

MELCHTAL, montrant deux de ses compagnons.

Ceux-là habitent par delà Unterwald. Ils sont vassaux de l'abbaye d'Engelberg. Vous ne les estimerez pas moins que s'ils étaient libres propriétaires, et, comme nous, maîtres absolus de leur héritage. Ils aiment la patrie, et jouissent depuis long-temps d'une bonne renommée.

STAUFFACHER, à ces deux vassaux.

Donnez-moi la main. C'est un avantage précieux que de n'être possédé par personne; mais la droiture honore toutes les conditions.

CONRAD HUNN.

Voici le seigneur Reding, notre ancien landamman.

MEIER.

Je le connais bien; il est mon adversaire, et plaide avec moi pour une portion d'héritage. — Seigneur Reding, devant le juge nous sommes en discorde; ici nous sommes amis.

(Il lui serre la main.)

STAUFFACHER.

Cela est bien parlé.

WINKELRIED.

Écoutons; ils viennent. Entendez-vous la trompe d'Uri?

(De droite à gauche, on voit descendre, du haut des rochers, des hommes armés qui portent des torches.)

MAUER.

Voyez; c'est le pieux serviteur de Dieu, le digne curé, qui descend avec eux. La fatigue du chemin et l'obscurité de la nuit ne l'ont point rebuté; le fidèle pasteur a suivi son troupeau.

BAUMGARTEN.

Petermann le sacristain, et le seigneur Walther Furst le suivent. Mais je n'aperçois point Tell dans cette troupe.

(Walther Furst, Rosselman, curé d'Uri, Kuoni le berger, Werni le chasseur, Ruodi le pêcheur, et cinq autres arrivent. L'assemblée est composée de trente-trois personnes. Tous s'avancent et se placent autour du feu.)

WALTHER FURST.

Sur notre propre terre, sur le sol de la patrie, nous voici forcés de nous cacher, de nous rassem-

bler secrètement, comme pourraient faire des assassins; nous nous couvrons des ombres de la nuit, qui ne servent d'ordinaire qu'à voiler le parjure et le crime, et c'est pour protéger notre bon droit dont la justice est cependant aussi claire et évidente que la lumière du plus grand jour.

MELCHTAL.

Qu'importe ! ce que la nuit obscure aura préparé paraîtra glorieusement et librement à la lumière du soleil.

LE CURÉ.

Amis et confédérés, écoutez ce que Dieu inspire à mon cœur : Nous tenons ici la place de l'assemblée générale des habitans, et nous comptons ici pour tout le peuple ; ainsi conduisons-nous d'après les anciens usages du pays, tels qu'on les suivait dans des temps plus tranquilles. Ce qui pourra être irrégulier dans cette assemblée, il faudra l'attribuer à la force des circonstances. Cependant Dieu est partout où se rend la justice, et nous sommes ici sous sa voûte céleste.

STAUFFACHER.

Oui, délibérons d'après les anciens usages. Nous voilà réunis dans l'obscurité, mais nos droits sont d'une clarté évidente.

MELCHTAL.

Si l'assemblée n'est pas complète par le nombre, du moins l'âme de tout le peuple est ici, et les meilleurs citoyens s'y trouvent.

CONRAD HUNN.

Nous n'avons pas les anciens livres avec nous, mais ils sont écrits dans nos cœurs.

LE CURÉ.

Ainsi, formons sur-le-champ un cercle, et l'on plantera les épées, signe de l'autorité.

MAUER.

Le landamman va prendre place, et ses assesseurs se mettront à ses côtés.

SCHMIDT.

Nous sommes ici trois peuples; auquel appartiendra-t-il de donner un chef à la confédération?

MEIER.

Que Schwitz et Uri se disputent cet honneur: nous autres d'Unterwald, nous renonçons librement à y prétendre.

MELCHTAL.

Oui, nous y renonçons; nous sommes des supplians qui implorent le secours de leurs puissans amis.

STAUFFACHER.

C'est Uri qui a droit à l'épée; sa bannière marche devant nous dans l'armée de l'Empire.

WALTHER FURST.

Non, cet honneur doit être le partage de Schwitz; c'est la tige dont nous faisons tous gloire d'être des branches.

LE CURÉ.

Laissez-moi terminer à l'amiable ce généreux débat. Schwitz aura le pas dans les conseils, Uri à la guerre.

WALTHER FURST présente l'épée à Stauffacher.

Elle est à vous.

STAUFFACHER.

Non pas à moi ; cet honneur doit être réservé au plus âgé.

DE HOFE.

C'est Ulrich de Schmidt qui compte le plus d'années.

MAUER.

C'est un homme respectable, mais il n'est pas de condition libre ; et à Schwitz nul ne peut être magistrat s'il n'est pas franc propriétaire.

STAUFFACHER.

Et n'avons-nous pas ici le seigneur Reding, notre ancien landamman ? Pouvons-nous en chercher un plus digne ?

WALTHER FURST.

Qu'il soit président de notre assemblée, et reconnu pour landamman ! Que ceux qui le veulent ainsi lèvent la main !

(Tous lèvent la main droite.)

REDING s'avance au milieu.

Je ne puis jurer ici en posant la main sur les saints évangiles, mais je promets à la face des astres éternels de ne jamais m'écarter de la justice. (*On plante devant lui deux épées croisées. Le cercle se forme autour de lui. Schwitz est au milieu ; Uri tient la droite, Unterwald la gauche. Il s'appuie sur son épée.*) Quel motif a pu rassembler les trois peuples des montagnes sur une rive déserte du lac, pendant les heures funèbres de la nuit ? Quel doit être l'objet de cette nouvelle alliance que nous allons conclure à la lueur des étoiles du ciel ?

STAUFFACHER *s'avance dans le cercle.*

Ce n'est pas une nouvelle alliance que nous voulons conclure ; nous voulons renouveler l'antique union qui s'est formée du temps de nos pères. Vous le savez, confédérés ; bien que les trois peuples soient séparés par le lac et par les montagnes, bien que chacun se gouverne suivant son propre gré, nous sortons tous de la même tige et du même sang, et nous sommes tous venus d'une même patrie.

WINKELRIED.

Ainsi, ce que célèbrent nos antiques chansons serait donc vrai, et nous serions venus ici d'une terre lointaine. Ah ! faites-nous connaître ce que vous en savez, et que l'ancienne alliance serve de fondement à la nouvelle !

STAUFFACHER.

Écoutez ce que racontent les vieux pasteurs. Loin, vers le Nord, il existait un grand peuple où se firent sentir les misères d'une disette. Dans cette nécessité, il fut résolu, par tous les habitans, qu'un sixième d'entre eux, désigné par le sort, abandonnerait la terre natale. Cela fut fait ainsi. Une troupe nombreuse et désolée d'hommes et de femmes partit, se dirigeant vers le Midi et se frayant avec l'épée un passage à travers l'Allemagne. Ils arrivèrent sur le sol élevé de ces forêts et de ces montagnes. L'armée ne s'arrêta que quand elle fut parvenue dans la vallée sauvage où la Muotte coule maintenant entre les prairies. On n'y voyait aucune trace d'hommes ; une seule cabane s'élevait sur le rivage solitaire ; un homme y habitait pour passer les voyageurs dans

sa barque. Le lac était orageux, et l'on ne pouvait y naviguer. Ils examinèrent de plus près la contrée, y trouvèrent de belles et vastes forêts, y découvrirent des sources d'une eau pure, et crurent se retrouver dans leur chère patrie. Ils se décidèrent à s'y fixer : ils bâtirent l'ancien bourg de Schwitz, et, après bien des jours d'un rude travail, ils nettoyèrent le sol des innombrables racines de la forêt; puis, comme le territoire n'était plus suffisant pour la nombreuse population, ils s'étendirent sur l'autre rive jusqu'aux montagnes noires et même jusqu'aux sommets couverts de glaces éternelles, derrière lesquels se cache le Hassli où habitait un autre peuple parlant un autre langage. Ils bâtirent le bourg de Stanz dans le Kernwald, et Altdorf dans la vallée de la Reuss. Cependant ils gardèrent toujours le souvenir de leur origine; et, parmi les races étrangères qui vinrent depuis s'établir sur cette terre, les Suisses se reconnaissent entre eux par le sang et par le cœur.

(*Il étend la main à droite et à gauche.*)

MAUER.

Oui, nous avons tous même sang et même cœur.

TOUS, *en étendant la main.*

Nous sommes un même peuple, et nous agirons de concert.

STAUFFACHER.

Les autres peuples portent un joug étranger, et se sont soumis à leurs vainqueurs; même sur nos frontières, il est beaucoup de lieux qui obéissent à une domination étrangère, et les pères y lègueront

la servitude à leurs enfans. Mais nous, digne race des anciens Suisses, nous avons toujours conservé notre liberté; jamais nous n'avons ployé le genou devant un prince, et c'est de notre gré que nous nous sommes placés sous la protection de l'empereur.

LE CURÉ.

Oui, c'est de notre plein gré que nous sommes unis à l'Empire pour notre défense et notre sûreté : cela est ainsi spécifié dans la lettre de l'empereur Frédéric.

STAUFFACHER.

Et en effet il n'est personne de si libre qui ne reconnaisse un seigneur; un chef, un juge suprême est nécessaire pour qu'on puisse y avoir recours en cas de contestation. Aussi nos pères rendirent-ils hommage à l'empereur pour le sol qu'ils avaient conquis sur la nature sauvage. Ils reconnurent pour leur seigneur le seigneur de l'Allemagne et de l'Italie, et, comme tous les hommes libres de l'Empire, ils s'engagèrent envers lui au noble service des armes. Car, tel est l'unique devoir d'un homme de condition franche : il défend l'Empire de même que l'Empire le protége.

MELCHTAL.

Toute autre obligation est un signe de servitude.

STAUFFACHER.

Lorsque l'arrière-ban marchait, nos pères suivaient la bannière impériale et combattaient dans les batailles : ils prenaient les armes pour accompagner les empereurs en Italie, et placer sur leur tête la couronne à Rome. Mais chez eux ils se gouver-

naient suivant leur bon plaisir, d'après leurs propres lois et leurs anciennes coutumes; seulement le droit de prononcer la peine du sang appartenait à l'empereur, et il avait préposé pour cet effet un de ses grands comtes, qui ne siégeait point dans notre pays. Quand un meurtre avait eu lieu, on allait quérir le juge, et à ciel ouvert il prononçait sur la cause clairement et simplement, sans nulle crainte des hommes. Sont-ce là des preuves que nous fussions en servitude? Si quelqu'un ici sait la chose d'autre sorte, qu'il parle.

DE HOFE.

Non, tout se passait ainsi que vous l'avez dit. Jamais nous n'avons eu à obéir à aucune puissance seigneuriale.

STAUFFACHER.

Lorsque l'empereur voulut favoriser les moines aux dépens de la justice, nous refusâmes d'obéir. Les gens de l'abbaye d'Einsiedeln nous disputaient des montagnes où, depuis le temps de nos pères, nous faisions paître nos troupeaux, l'abbé se fondant sur une ancienne lettre qui lui attribuait tous les terrains vagues et sans propriétaire; et il n'y était pas fait mention de nous. Alors nous dîmes: « La lettre a été surprise à l'empereur, car il ne pouvait pas disposer de ce qui nous appartient; et si l'Empire nous refuse justice, nous pourrons facilement dans nos montagnes rompre tous nos liens avec l'Empire. » Ainsi parlèrent nos pères. Et nous, supporterons-nous la honte d'un nouveau joug, et souffrirons-nous d'un vassal étranger ce qu'aucun em-

pereur dans toute sa puissance n'a osé exiger de nous? Nous avons conquis ce sol par le travail de nos mains; nous avons transformé en habitations humaines les antiques forêts qui servaient seulement de repaire aux ours féroces; nous avons exterminé les dragons venimeux que nourrissaient les marécages; nous avons dissipé les brouillards qui jadis étaient toujours tristement répandus sur ces solitudes; nous avons brisé les rochers, et tracé près des abîmes des sentiers pour les voyageurs: enfin, ce sol, nous le possédons depuis mille années. Et des vassaux étrangers oseraient essayer de nous soumettre à leurs chaînes, et de répandre l'opprobre sur notre patrie! N'est-il donc aucune ressource contre une telle oppression? (*Les conjurés montrent tous une grande agitation.*) Non, la tyrannie a des bornes. Quand l'opprimé ne peut obtenir justice nulle part, quand il est accablé d'un poids insupportable, alors il demande au ciel du courage et des consolations; il implore cette justice éternelle qui habite là-haut, immuable et inébranlable comme les astres mêmes: alors chacun retourne à l'ancien état de nature où l'homme avait à se défendre de l'homme; et pour dernière ressource, quand on n'en peut trouver aucune autre, on a recours à son épée. Nous saurons défendre contre la force nos biens les plus précieux; nous combattrons pour notre pays; nous combattrons pour nos femmes et nos enfans.

TOUS *tirent l'épée.*

Nous combattrons pour nos femmes et pour nos enfans!

LE CURÉ s'avance au milieu du cercle.

Avant de tirer votre épée, réfléchissez mûrement. Vous pouvez facilement apaiser l'empereur : il vous en coûtera un seul mot, et les tyrans qui vous oppriment si durement ne songeront qu'à vous être agréables. Faites ce qui vous a été souvent demandé; séparez-vous de l'Empire, et reconnaissez la souveraineté de l'Autriche.

MAUER.

Que propose-t-il ? de prêter serment à l'Autriche ?

BUHEL.

Ne l'écoutez pas.

WINKELRIED.

C'est le conseil d'un traître, d'un ennemi de la patrie.

REDING.

Calmez-vous, amis.

SEWA.

Nous, rendre hommage à l'Autriche après de tels affronts !

DE FLUE.

Nous accorderions à la violence ce que nous avons refusé à la douceur !

MEIER.

Alors nous serions esclaves, et nous aurions mérité de l'être.

MAUER.

Que celui qui proposera de céder à l'Autriche soit exclu de tous ses droits ! Landamman, je demande que ce soit la première loi qui soit ici rendue par nous.

MELCHTAL.

Ainsi soit. Que celui qui parlera d'obéir à l'Autriche demeure privé de tous ses droits et dépouillé de tout honneur ! qu'aucun des confédérés ne le reçoive près de son foyer !

TOUS lèvent la main droite.

Nous le voulons ainsi ; que ce soit une loi !

REDING, après un moment de silence.

Cela est arrêté.

LE CURÉ.

Oui, vous êtes libres ; cette loi montre que vous êtes libres. L'Autriche n'obtiendra pas par la violence ce que vous aviez déjà refusé à ses démarches amicales.

WEILER.

Continuons à nous occuper des affaires de ce jour.

REDING.

Confédérés, tous les moyens de persuasion ont-ils été essayés ? Peut-être le souverain ne connaît-il pas nos maux ; peut-être est-ce contre sa volonté que nous souffrons. Avant de tirer l'épée, nous devrions tenter comme dernier expédient de faire parvenir nos plaintes à son oreille. Même dans une cause juste, il est terrible d'employer la violence, et Dieu accorde son secours seulement lorsqu'on ne peut pas obtenir justice des hommes.

STAUFFACHER, à Conrad Hunn.

C'est à vous de donner des détails à ce sujet : parlez.

CONRAD HUNN.

J'étais allé à Rheinfeld, au palais de l'empereur, pour porter plainte contre la cruelle oppression des gouverneurs, et pour réclamer notre antique lettre de franchise que chaque souverain ratifie toujours à son avénement. J'ai trouvé là beaucoup de députés des villes de la Souabe et des bords du Rhin : ils retournaient joyeusement chez eux, après avoir obtenu leurs titres; et moi, votre député, on m'a adressé aux conseillers de l'empereur, qui m'ont congédié en me donnant pour vaine consolation : « que l'empereur n'avait point le temps, mais que » certainement il ne nous oublierait pas. » Je m'en allais tristement, traversant les salles du palais, quand j'ai aperçu le duc Jean qui se tenait dans une embrasure, les larmes aux yeux. Les nobles seigneurs de Wart et de Tagerfeld étaient auprès de lui. Ils m'ont appelé, et m'ont dit : « N'ayez » recours qu'à vous-mêmes, et n'attendez pas de » justice du roi. Ne dépouille-t-il pas l'enfant de » son propre frère, et ne lui retient-il pas injus- » tement son héritage? Le duc lui a demandé les » domaines de sa mère ; il a maintenant l'âge » prescrit, il a atteint l'époque où il doit gouver- » ner ses vassaux et ses terres ; hé bien, quelle » réponse a-t-il obtenue? l'empereur a pris une » couronne de fleurs, et en la mettant sur la tête » du duc : Voilà, a-t-il dit, l'ornement qui con- » vient à l'enfance. »

MAUER.

Vous l'avez entendu; il ne faut espérer de l'em-

pereur ni droit, ni justice; il faut n'avoir recours qu'à nous-mêmes.

REDING.

Il ne nous reste point d'autre ressource. Maintenant, avisons aux moyens les plus sages pour atteindre notre but.

WALTHER FURST *s'avance dans le cercle.*

Nous voulons nous soustraire à un joug abhorré; nous voulons assurer les droits antiques que nous ont légués nos pères, mais non point en conquérir de nouveaux. Que ce qui appartient à l'empereur soit conservé à l'empereur; que celui qui a un seigneur continue à le servir fidèlement suivant son devoir.

MEIER.

Je possède un fief de l'Autriche.

WALTHER FURST

Vous continuerez à remplir vos obligations envers l'Autriche.

WEILER.

Je paie l'impôt au seigneur de Rappersweil.

WALTHER FURST.

Vous continuerez à lui payer l'impôt et le cens.

LE CURÉ.

J'ai fait serment à l'abbesse de Zurich.

WALTHER FURST.

Vous rendrez à l'église ce qui est à l'église.

STAUFFACHER.

Je relève directement de l'empire.

WALTHER FURST.

Que chacun accomplisse ses devoirs et rien de plus. Nous voulons chasser les gouverneurs et leurs satellites et renverser leurs forteresses, mais, s'il se peut, sans répandre de sang. Que l'Empereur sache que nous avons été contraints de nous écarter du respect que nous lui devons ; s'il nous voit demeurer après dans de justes bornes, peut-être les conseils de la politique le porteront-ils à vaincre sa colère. Un peuple qui sait, le glaive à la main, conserver de la modération, inspire une juste crainte.

REDING.

Mais cependant comment y parvenir ? L'ennemi a les armes à la main, et sûrement il ne cédera pas sans combattre.

STAUFFACHER.

Il sera contraint de céder, s'il aperçoit que nous sommes armés à l'instant seulement où nous le surprendrons, avant qu'il se soit préparé à la défense.

MEIER.

Cela est hardiment proposé, mais l'exécution sera difficile. Deux forteresses commandent tout notre pays ; c'est l'asile de nos ennemis, et si l'empereur arrivait dans la contrée, elles deviendraient plus redoutables encore. Rossberg et Sarnen doivent être surpris avant qu'un seul glaive ait été tiré dans les trois cantons.

STAUFFACHER.

Si l'on tarde long-temps, l'ennemi sera prévenu ; le secret est partagé entre trop de personnes.

MEIER.

Il n'y a pas un traître dans les trois cantons.

LE CURÉ.

On est trahi souvent par le zèle même le plus pur.

WALTHER FURST.

Si l'on tarde, la forteresse que l'on construit à Altdorf s'achèvera, et le gouverneur s'y fortifiera.

MEIER.

Vous songez à vos intérêts.

LE CURÉ.

Et vous, vous êtes injustes.

MEIER.

Nous injustes! et les gens d'Uri osent nous faire ce reproche?

REDING.

N'oubliez pas votre serment; calmez-vous.

MEIER.

Si Schwitz est d'intelligence avec Uri, nous n'avons plus qu'à nous taire.

REDING.

Je dois vous reprocher devant toute l'assemblée d'avoir troublé la paix par des paroles trop vives. Eh! ne sommes-nous pas tous ici pour la même cause?

WINKELRIED.

Nous pourrions attendre jusqu'à la fête du gouverneur; alors il est d'habitude que tous les vassaux aillent dans le château lui porter des présens. Dix ou douze hommes pourraient s'y introduire sans être

soupçonnés. Ils cacheraient sur eux des fers de lance qu'on pourrait placer ensuite à leurs bâtons, car il est défendu d'entrer au château avec des armes. Une troupe nombreuse se tiendrait tout auprès dans la forêt; quand les autres auraient réussi à s'emparer de la porte, ils sonneraient de la trompe, et tous sortiraient alors de leur embuscade; de la sorte le château tomberait facilement entre nos mains.

MELCHTAL.

Je me chargerai de pénétrer à Rossberg. Une jeune fille du château m'a montré quelque affection, je pourrai facilement l'engager à me tendre une échelle de corde pour quelque rendez-vous prochain; je monterai le premier et mes amis me suivront.

REDING.

Est-ce la volonté de tous que l'on diffère l'exécution?

(La majorité lève la main.)

STAUFFACHER compte les voix.

Il y a vingt voix contre douze.

WALTHER FURST.

Aussitôt qu'à un jour marqué les forteresses seront tombées en notre pouvoir, on allumera pour signal des feux sur le sommet des montagnes, et tous les habitans se rassembleront dans le principal lieu du canton. Quand les gouverneurs nous verront prêts à nous défendre fortement, croyez-moi, ils ne tenteront pas le combat et accepteront un sauf-conduit pour sortir paisiblement de nos frontières.

STAUFFACHER.

Je crains seulement la résistance opiniâtre de Gessler : il est redoutable et toujours entouré de gardes. Il ne quittera pas la place sans effusion de sang, et même, s'il est chassé, il sera encore à craindre pour notre pays. Il sera difficile et dangereux de l'épargner.

BAUMGARTEN.

Je veux me placer au lieu où le danger sera le plus grand ; j'exposerai volontiers pour mon pays cette vie que Tell a généreusement sauvée : j'ai vengé mon honneur, mon cœur en est satisfait.

REDING.

Le temps porte conseil ; sachez attendre patiemment ; on doit aussi se confier aux effets inattendus des circonstances ; mais tandis que nous sommes ici à délibérer, le sommet brillant des hautes montagnes nous avertit de l'approche du matin. Partons, séparons-nous avant d'être surpris par la lumière du jour.

WALTHER FURST.

Ne vous inquiétez pas, l'obscurité se dissipe lentement dans ces vallées.

(Tous, par un mouvement spontané, ôtent leur chapeau, et semblent saluer l'aurore avec un recueillement silencieux.)

LE CURÉ.

Au nom de cette lumière que le ciel nous envoie long-temps avant qu'elle ait pénétré les vapeurs épaisses des cités, faisons tous le serment de l'alliance nouvelle. Nous jurons ici de former un seul peuple de frères que les malheurs et les dangers ne sépareront jamais. (*Tous répètent le même serment en le*

vant au ciel les trois doigts de la main droite.) Nous jurons d'être libres ainsi que l'ont été nos pères et de préférer toujours la mort à l'esclavage. (*Tous répètent encore.*) Nous jurons de mettre notre confiance en Dieu tout-puissant et de ne point craindre le pouvoir des hommes.

(*Tous répètent encore, puis ils s'embrassent mutuellement.*)

STAUFFACHER.

Que chacun reprenne tranquillement son chemin et retourne auprès de ses amis et de ses compagnons; que le berger ramène son troupeau et dispose sans bruit ses amis à entrer dans l'alliance. Supportez avec patience ce qui doit encore être souffert jusqu'au moment fixé; laissez la tyrannie accumuler ses injures jusqu'à ce que le jour arrive où il lui sera demandé un compte général et particulier de ses offenses. Domptez votre colère et réservez votre vengeance pour la vengeance de tous. Celui qui voudrait maintenant défendre sa propre cause, se rendrait coupable envers la cause commune.

(*Pendant qu'ils s'éloignent dans le plus grand silence de trois côtés différens, l'orchestre fait entendre une éclatante harmonie. La scène reste encore vide pendant un instant, et montre le spectacle des premiers rayons du soleil dorant les montagnes de glace.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une cour devant la maison de Tell; il travaille avec un outil de charpentier. Sa femme, Hedwige, s'occupe à quelque ouvrage de femme. Walther et Guillaume, ses enfans, jouent avec une petite arbalète.)

WALTHER chante.

Armé de son arc et de ses flèches, le chasseur parcourt
Les montagnes et les vallées, dès les premiers rayons du matin.
Le milan règne dans les plaines de l'air;
Le libre chasseur règne sur les montagnes et les rochers :
L'espace que sa flèche parcourt lui appartient;
Tout ce qui marche, tout ce qui vole devient sa proie.

(Il vient en sautant.)

Ma corde est cassée; donnez-m'en une autre, mon père.

TELL.

Non; un bon chasseur répare son arc lui-même.

(Les enfans s'éloignent.)

HEDWIGE.

Ces enfans s'exercent de bonne heure à tirer des flèches.

TELL.

Quand on veut devenir habile, il faut s'y prendre de bonne heure.

HEDWIGE.

Dieu veuille qu'ils ne soient pas si habiles.

TELL.

Il faut s'instruire de tout. Celui qui veut se tirer facilement des traverses de la vie, doit se tenir prêt à l'attaque et à la défense.

HEDWIGE.

Hélas ! tous les miens fuiront donc toujours le repos de la maison.

TELL.

Femme, je ne puis être autrement; la nature ne m'a pas formé pour être berger; j'aime à poursuivre sans relâche un objet qui s'éloigne sans cesse. Je ne jouis bien de la vie que lorsque chaque jour je la dispute contre un nouveau danger.

HEDWIGE.

Et tu oublies les angoisses de ta femme, qui tremble en attendant ton retour. Ce que tes serviteurs racontent de vos courses périlleuses me remplit d'effroi; chaque fois que tu me quittes, mon cœur frémit de la crainte de ne plus te revoir. Je te vois égaré parmi les montagnes de glace; je te vois ne pouvant franchir en sautant l'espace d'un rocher à l'autre; il me semble que le chamois par un retour subit, t'entraîne avec lui dans l'abîme; tantôt je crois te voir enseveli sous une avalanche, d'autres fois, c'est l'écorce d'une glace trompeuse qui s'est brisée sous tes pas, et tu es jeté vivant dans un précipice qui devient un effroyable tombeau. Hélas ! la mort sous mille formes différentes menace le

chasseur des Alpes. C'est une triste profession, elle fait vivre sans cesse au bord des abîmes.

TELL.

Celui qui sait de sang-froid observer autour de lui, qui met sa confiance en Dieu, qui est fort et agile, celui-là peut facilement se tirer du péril, et la montagne ne doit pas effrayer celui qui y a pris naissance. (*Son ouvrage étant terminé, il laisse ses outils.*) Maintenant voilà notre porte réparée pour long-temps; avec ma hache je sais me passer de charpentier.

(Il prend son chapeau.)

HEDWIGE.

Où vas-tu?

TELL.

A Altdorf, chez ton père.

HEDWIGE.

N'aurais-tu pas quelque dessein périlleux? avoue-le-moi.

TELL.

D'où peut te venir cette pensée?

HEDWIGE.

Il se trame quelque chose contre les baillifs, cela a été concerté au Rutli et tu es de cette ligue.

TELL.

Non, je n'y étais pas. Cependant je ne serai point sourd à la voix de ma patrie si elle m'appelle.

HEDWIGE.

Ils te placeront au poste le plus périlleux; ce

qu'il y aura de plus difficile, sera ton lot, comme toujours.

TELL.

Chacun est employé suivant ses moyens.

HEDWIGE.

Tu as, pendant la tempête, traversé le lac avec un homme d'Unterwald; c'est un miracle que tu sois échappé à ce danger. Ne penses-tu donc jamais que tu as une femme et des enfans?

TELL.

Chère amie, ne pensé-je pas à vous, lorsque je rends un père à ses enfans?

HEDWIGE.

Naviguer sur le lac en furie! ce n'est pas se confier à Dieu, c'est vouloir tenter sa miséricorde.

TELL.

Celui qui refléchit trop, agit peu.

HEDWIGE.

Oui, tu es bon et secourable; tu fais du bien à tous, et, si tu éprouvais des revers, personne ne viendrait à ton secours.

TELL.

Dieu veuille que je n'aie pas besoin d'être secouru!

(Il prend son arbalète et des flèches.)

HEDWIGE.

Pourquoi prendre cette arbalète? Laisse-la ici.

TELL.

Quand je ne suis pas armé, il me semble que je suis sans force.

(Les enfans reviennent.)

WALTHER.

Où allez-vous, mon père?

TELL.

A Altdorf, mon enfant. Veux-tu venir avec moi?

WALTHER.

Oui, bien volontiers.

HEDWIGE.

Le baillif y est maintenant, ne va pas à Altdorf.

TELL.

Il en repart aujourd'hui.

HEDWIGE.

Attends qu'il en soit reparti, ne le fais pas souvenir de toi; tu sais qu'il nous en veut.

TELL.

Sa mauvaise volonté ne peut me faire beaucoup de mal. Je vis en honnête homme, et ne crains aucun ennemi.

HEDWIGE.

Mais ce sont les honnêtes gens qu'il hait le plus.

TELL.

Parce qu'il n'a pas de prise sur eux. Mais moi, il me laissera en paix, je le crois.

HEDWIGE.

Et comment le sais-tu?

TELL.

Il n'y a pas long-temps que je chassais dans la vallée sauvage du Schachen, loin des traces des hommes. Je suivais seul un sentier taillé dans le roc, il fal-

lait marcher d'un pas assuré et sans se détourner, au-dessus de moi un mur de rochers était suspendu sur ma tête, et au-dessous mugissait le torrent. (*Les enfans se rapprochent de lui et écoutent avec une avide curiosité.*) Le baillif s'avançait aussi par le même sentier venant à ma rencontre; il était seul, j'étais seul aussi. Nous nous trouvions là homme à homme et sur le bord de l'abîme. Il m'aperçut et me reconnut; car peu de temps avant il m'avait, pour un léger prétexte, traité assez durement. Quand il me vit bien armé et marchant vers lui, il pâlit, ses genoux fléchirent sous lui, et je vis le moment où il allait s'appuyer sur le rocher de peur de s'évanouir. Alors j'eus pitié de lui; j'avançai d'un air soumis et lui dis : C'est moi, seigneur baillif. Il ne put proférer une seule parole, sa voix expirait sur ses lèvres. De la main il me fit signe de continuer ma route, je passai, et lui envoyai sa suite.

HEDWIGE.

Il a tremblé devant toi, tu l'as vu faible et effrayé; jamais il ne te pardonnera.

TELL.

Aussi je l'éviterai, et lui ne me cherchera pas.

HEDWIGE.

Ne va pas à Altdorf aujourd'hui, va plutôt à la chasse.

TELL.

Mais quelle crainte as-tu donc?

HEDWIGE.

Je suis cruellement agitée. N'y va point.

TELL.

Peux-tu ainsi t'inquiéter sans aucun motif?

HEDWIGE.

Aucun motif! Tell, demeure, je te prie.

TELL.

J'ai promis d'y aller, chère amie.

HEDWIGE.

Puisqu'il le faut, va; mais du moins laisse-moi l'enfant.

WALTHER.

Non, je veux aller avec mon père.

HEDWIGE.

Walther, tu veux laisser ta mère?

WALTHER.

Je rapporterai quelque chose de beau de chez mon grand-père.

(Il part avec son père.)

GUILLAUME.

Ma mère, je demeure avec vous.

HEDWIGE l'embrasse.

Oui, tu es mon cher enfant, toi seul me restes.

(Elle va à la porte de la cour, et suit long-temps des yeux son mari et son fils.)

SCÈNE II.

(Une contrée sauvage, entourée de forêts. Une cascade tombe d'un rocher.)

BERTHE en habit de chasse. RUDENZ la suit.

BERTHE.

Il me suit. Enfin je pourrai m'expliquer.

RUDENZ s'avance avec empressement.

Enfin, madame, je vous trouve seule. Ici, dans un désert environné par les abîmes, je n'ai aucun témoin à redouter. Mon cœur va rompre un trop long silence.

BERTHE.

Êtes-vous sûr que la chasse ne nous suit pas?

RUDENZ.

La chasse est d'un autre côté. Maintenant, ou jamais, il faut que je profite de ce précieux instant; il faut que j'apprenne la décision de mon sort, quand bien même il devrait pour toujours me séparer de vous. Oh! que votre regard bienveillant ne s'arme pas de cette fierté sévère. Qui suis-je en effet, moi qui ose élever jusqu'à vous des désirs téméraires? Moi, dont le nom n'est orné d'aucune gloire, je me place parmi ces brillans chevaliers illustrés par la victoire, qui recherchent votre main. Je n'ai d'autre titre qu'un cœur plein d'amour et de fidélité.

BERTHE, avec force et gravité.

Ose-t-il bien me parler d'amour et de fidélité, ce-

lui qui trahit ses devoirs les plus sacrés? (*Rudenz recule avec surprise.*) L'esclave de l'Autriche, celui qui se vend aux étrangers, aux oppresseurs de ses concitoyens!

RUDENZ.

Madame, dois-je entendre de vous un tel reproche? et quel autre que vous m'attire dans ce parti?

BERTHE.

Pensiez-vous me trouver dans le parti des traîtres? J'aimerais mieux accorder ma main à Gessler lui-même, au tyran, qu'au fils dénaturé de la Suisse qui se fait instrument de la tyrannie.

RUDENZ.

O Dieu! que me faut-il entendre?

BERTHE.

Eh quoi! quel intérêt peut être plus cher à un honnête homme, que ce qui touche ses concitoyens? Est-il un plus beau devoir pour un noble cœur, que de se faire le défenseur de l'innocence, le protecteur du droit des opprimés? Le cœur me saigne pour votre peuple; je souffre de ses maux; je le chéris. Ce caractère rempli de modération et de force lui a gagné mon âme, et chaque jour j'apprends à l'honorer davantage. Mais vous, que la nature et le devoir de chevalier leur donnaient pour défenseur nécessaire, vous les abandonnez, vous passez avec leurs ennemis, vous forgez les fers de votre patrie. Votre conduite m'offense et m'afflige, et, pour ne pas vous haïr, je fais violence à mon cœur.

RUDENZ.

Je n'ai fait que souhaiter le bien de mon pays.

Sous le sceptre puissant de l'Autriche n'eut-il pas joui de la paix?

BERTHE.

Vous voulez préparer sa servitude! Vous voulez chasser la liberté du dernier asile qui lui reste sur la terre! Le peuple s'entend mieux que tout autre à son propre bonheur; son propre sentiment le guide mieux que toute autre lumière. Ils vous ont enveloppé dans leurs filets.

RUDENZ.

Ah! madame, vous me haïssez, vous me mésestimez.

BERTHE.

Si je le faisais, je serais plus heureuse; mais voir mépriser, voir digne de mépris celui qu'on aimerait le plus volontiers!

RUDENZ.

Ah! Berthe, Berthe, en un instant vous me comblez d'un bonheur céleste, ou vous me précipitez dans un profond désespoir.

BERTHE.

Non, non, les nobles sentimens ne sont pas entièrement étouffés en vous; ils sommeillaient seulement et je veux les éveiller. Vous vous êtes fait violence pour détruire en vous vos vertus naturelles; par bonheur pour vous elles ont été plus fortes; en dépit de vous-même, vous êtes toujours noble et généreux.

RUDENZ.

Ah! puisque vous avez confiance en moi, par votre amour il n'est rien que je ne puisse atteindre.

BERTHE.

Soyez ce que la nature toute-puissante vous a fait ; remplissez la place où elle vous a mis; soyez fidèle à votre patrie et à vos concitoyens, et combattez pour vos droits sacrés.

RUDENZ.

Ah! malheureux que je suis! Comment vous obtenir, vous posséder, si je me déclare contre la puissance de l'empereur? N'est-ce pas de la volonté souveraine de cet auguste parent que dépend entièrement votre main?

BERTHE.

Mes biens sont situés dans cette contrée, et, si la Suisse est libre, je le suis aussi.

RUDENZ.

Ah! madame, quelle espérance vous me faites entrevoir!

BERTHE.

N'espérez pas obtenir ma main par la faveur de l'Autriche; ils n'ont vu en moi que ma richesse et ils veulent m'unir à quelque autre riche héritier. Les tyrans qui ont voulu enchaîner votre liberté, menaçaient aussi la mienne. O mon ami! j'étais peut-être une victime destinée à récompenser un favori. On voulait m'entraîner à cette cour de l'empereur où habitent la fausseté et l'artifice, on voulait m'y enchaîner par les nœuds d'un mariage détesté; l'amour, et le vôtre seulement, peut me délivrer.

RUDENZ.

Quoi! vous pouvez vous résoudre à passer ici votre

vie? à habiter ma patrie en vous donnant à moi? L'envie que j'avais d'en sortir, n'était que le désir de vous obtenir; je ne cherchais que vous en courant après la gloire, et mon ambition n'était que de l'amour. Puisqu'il vous est possible de vous renfermer avec moi dans cette paisible vallée et d'y renoncer à l'éclat qui vous attendait, j'ai atteint le but de tous mes désirs; les vagues d'un monde agité peuvent venir se briser contre les rivages tranquilles de ces montagnes. Je ne formerai plus aucun souhait inconstant pour une plus vaste carrière, et puissent ces rochers, formant autour de nous une impénétrable enceinte, ne laisser à cette vallée d'autre issue que vers le ciel et la lumière.

BERTHE.

Oui, maintenant vous êtes tel que mon cœur vous avait imaginé; mon attente n'a point été trompée.

RUDENZ.

Adieu, vaine ambition qui m'avais séduit. C'était dans ma patrie que je devais trouver le bonheur; c'est là où a fleuri mon heureuse enfance; là je suis entouré de mille traces de mes plaisirs; là les arbres et les fontaines sont vivans à mes yeux; c'est ici, dans ma patrie, que tu consens à être à moi. Hélas! je n'ai jamais cessé de la chérir; je sens qu'elle eût manqué à tous les plaisirs que la terre pouvait m'offrir.

BERTHE.

Et où serait le séjour du bonheur si ce n'est dans un pays d'innocence; ici, où habite l'antique bonne foi, où la perfidie n'a pas encore pénétré? Jamais

l'envie n'y troublera la source de notre félicité, et nos jours y couleront clairs et sereins. Je vous vois ne perdant rien de votre propre dignité, le premier parmi des hommes libres et égaux, honoré par des hommages sincères et libres, et plus grand qu'un roi au milieu de son royaume.

RUDENZ.

Et vous, je vous vois la reine de votre sexe, occupée par mille soins charmans à faire de ma maison le séjour d'un bonheur céleste, à embellir ma vie par votre grâce et vos charmes; et, pareille au printemps qui répand toutes ses fleurs, animer tout autour de vous.

BERTHE.

Voyez, ami, si je devais être affligée de voir qu'un tel bonheur fût détruit par vous-même? quel malheur pour moi s'il m'eût fallu suivre le sort de quelque orgueilleux chevalier, et vivre dans l'obscur château de quelque tyran. Ici il n'y a point de châteaux, aucune muraille ne me sépare de ce peuple que je voudrais rendre heureux.

RUDENZ.

Cependant comment m'affranchir? comment rompre les liens où je me suis imprudemment laissé enlacer.

BERTHE.

Il faut les rompre par une résolution forte et courageuse. Qu'est-ce après tout? tenez-vous à votre place naturelle au milieu de vos concitoyens? (*On entend la trompe dans le lointain.*) La chasse se rapproche; séparons-nous. Combattez pour votre

patrie, vous combattrez pour l'amour. Songez que c'est un même ennemi qui nous opprime tous, c'est une même liberté qui doit nous affranchir tous.

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE III.

Une prairie devant Altdorf. On voit des arbres sur le devant. Au fond du théâtre, le chapeau sur une perche. L'horizon est terminé par la chaîne du Bannberg. Les montagnes neigeuses s'élèvent au-dessus.

FRIESSHARDT et LEUTHOLD montent la garde.

FRIESSHARDT.

C'est bien vainement que nous veillons ici, il n'y passe personne; on ne vient pas saluer ce chapeau. Il y avait pourtant d'ordinaire autant de monde ici qu'au marché; maintenant que cet épouvantail est suspendu à cette perche, la prairie est devenue déserte.

LEUTHOLD.

En dépit de nous, nous ne voyons ici que quelque misérable qui vient de temps en temps tirer son bonnet déguenillé; mais tout ce qu'il y a d'honnêtes gens aime mieux faire un long détour autour du village, que de venir se courber devant le chapeau.

FRIESSHARDT.

Ils seront forcés de repasser ici à midi quand ils sortiront de la Maison-de-Ville; j'ai déjà manqué faire quelque bonne prise. Aucun ne songeait à saluer le chapeau. Le curé qui revenait de voir un

malade, s'est aperçu de cela, il est venu se placer avec le Saint-Sacrement précisément devant ce mât; le sacristain a sonné sa cloche, tout le monde s'est mis à genoux, et moi aussi; mais c'est le Saint-Sacrement qu'ils ont salué et non pas le chapeau.

LEUTHOLD.

Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes là comme au carcan devant ce chapeau; n'est-ce pas une honte pour un homme d'armes que d'être en faction sous un chapeau? Il n'y a pas un honnête homme à qui nous ne fassions pitié. Faire la révérence à un chapeau, il faut avouer que c'est une extravagante fantaisie.

FRIESSHARDT.

Et pourquoi ne pas saluer un chapeau, ne vous est-il pas arrivé souvent de saluer une tête sans cervelle?

(Hildegarde, Mathilde et Élisabeth, arrivent avec leurs enfans, et tournent autour du mât.)

LEUTHOLD.

Tu es un zélé et officieux valet, et tu ferais volontiers du mal à ces braves gens. Pour moi, salue qui voudra ce chapeau, je ferme les yeux là-dessus et je ne vois rien.

MATHILDE.

Mes enfans, c'est le chapeau du gouverneur, montrez-lui du respect.

ÉLISABETH.

Dieu veuille qu'il nous quitte en ne nous laissant que son chapeau, le pays n'en sera pas plus malheureux.

FRIESSHARDT les renvoie.

Hors d'ici! allez-vous-en misérable troupeau de femmes, on n'a pas besoin de vous ici; envoyez vos maris, nous verrons s'ils ont le courage de braver notre consigne.

(Elles s'en vont.)

(Tell paraît; il tient son arbalète et donne la main à son enfant. Ils passent devant le chapeau sans le voir, et arrivent sur le devant de la scène.)

WALTHER, en montrant les montagnes du Bannberg.

Mon père, est-il vrai que dans ces montagnes le sang coule des arbres, lorsqu'on les frappe à coups de hache?

TELL.

Qui t'a dit cela, mon enfant?

WALTHER.

C'est le maître berger. Il raconte qu'il y a un sort dans ces arbres, et que quand un homme leur a fait du dommage, sa main sort de la fosse après sa mort.

TELL.

Ces arbres sont sacrés, il est vrai. Vois-tu là-bas dans le lointain ces hautes montagnes blanches dont la pointe semble se perdre dans le ciel?

WALTHER.

Ce sont les glaciers où l'on entend de si grands bruits pendant la nuit, et d'où tombent les avalanches.

TELL.

Oui, mon enfant, et ces avalanches auraient depuis long-temps enseveli sous leur masse le bourg d'Altdorf, si les forêts qui sont là au-dessus, comme une garde fidèle de la ville, ne l'avaient préservée.

WALTHER, après un moment de réflexion.

Mon père, est-il des pays où l'on ne voit pas de montagnes?

TELL.

Quand l'on descend de nos montagnes, et que s'abaissant toujours on suit le cours de nos fleuves, on arrive dans une vaste contrée toute ouverte. Les rivières y coulent doucement et cessent d'être des torrens écumeux. Les moissons y verdissent comme d'immenses et magnifiques prairies, et la terre semble un jardin bien cultivé.

WALTHER.

Mais, mon père, pourquoi ne descendons-nous pas dans ce beau pays, au lieu de vivre ici à l'étroit?

TELL.

Dans ce beau et fertile pays, dans ce paradis, ceux qui y habitent ne jouissent pas des riches moissons qu'ils ont semées.

WALTHER.

Est-ce qu'ils ne possèdent pas librement leur propre héritage?

TELL.

Leur champ appartient au roi, ou à l'évêque.

WALTHER.

Est-ce qu'il ne leur est pas permis de chasser dans leurs forêts?

TELL.

Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER.

Ne peuvent-ils point pêcher dans leurs rivières?

TELL.

Les rivières, la mer, le sel, sont possédés par le roi.

WALTHER.

Qui est le roi, si redoutable pour tous?

TELL.

C'est un homme qui les protége et les nourrit.

WALTHER.

N'ont-ils pas assez de courage pour se protéger eux-mêmes?

TELL.

Chez eux, le voisin se défie sans cesse de son voisin.

WALTHER.

Ah! mon père, on doit vivre gêné dans ce vaste pays; j'aime mieux habiter sous les avalanches.

TELL.

Oui, mon enfant, il vaut mieux être menacé par les glaciers, que par la méchanceté des hommes.

(Ils veulent continuer leur chemin.)

WALTHER.

Mon père, voyez donc ce chapeau attaché sur un mât.

TELL.

Que nous fait cela? Viens. Suis-moi.

(Pendant qu'il se retire, Friesshardt va à sa rencontre, et le menace de sa hallebarde.)

FRIESSHARDT.

Au nom de l'empereur, arrêtez! n'allez pas plus loin.

TELL saisit la hallebarde.

Que voulez-vous? Pourquoi m'arrêtez-vous?

FRIESSHARDT.

Vous avez désobéi à la consigne; allons, suivez-moi.

LEUTHOLD.

Vous n'avez point salué ce chapeau.

TELL.

Mon ami, laissez-moi aller.

FRIESSHARDT.

Allons, allons, en prison !

WALTHER.

Mon père en prison! Au secours! au secours! (*Il court çà et là sur la scène.*) Ici, mes amis! mes braves amis, secourez-nous, prêtez-nous assistance! ils l'emmènent prisonnier!

(Le curé, le sacristain, et trois autres habitans arrivent.)

LE SACRISTAIN.

Qu'est-ce?

LE CURÉ.

Pourquoi portez-vous la main sur cet homme?

FRIESSHARDT.

C'est un ennemi de l'empereur, c'est un traître.

TELL.

Moi, un traître!

LE CURÉ.

Vous vous trompez, mon ami. C'est Tell, un homme d'honneur, un bon citoyen.

WALTHER aperçoit Walther Furst, et court à sa rencontre.

Au secours, on fait violence à mon père.

FRIESSHARDT.

Allons, en prison!

WALTHER FURST, accourant.

Arrêtez, je donne caution pour lui; au nom de Dieu, Tell, qu'est-il arrivé?

(Melchtal et Stauffacher arrivent.)

FRIESSHARDT.

Il méprise la suprême autorité du gouverneur, et ne veut pas la reconnaître.

STAUFFACHER.

Quoi! Tell se serait conduit de la sorte?

MELCHTAL.

C'est un mensonge de cet homme!

LEUTHOLD.

Il n'a pas salué ce chapeau.

WALTHER FURST.

Et pour cela il faudrait qu'il allât en prison? Mes amis, recevez ma caution, et laissez-le libre.

FRIESSHARDT.

Garde ta caution pour ton propre compte, et laisse-nous faire notre charge. Allons, éloigne-toi de lui.

MELCHTAL, aux habitans.

Non, c'est une indigne violence. Souffrirons-nous que, sous nos yeux, il soit impunément enlevé?

LE CURÉ.

Nous sommes les plus forts, mes amis, n'endurons pas ceci. Nous devons nous servir mutuellement d'appui.

FRIESSHARDT.

Qui osera résister à l'ordre de l'empereur?

TROIS PAYSANS accourent.

Nous venons vous secourir, qu'y a-t-il? Attaquons-les.

(Hildegarde, Mathilde et Élisabeth reviennent.)

TELL.

Je saurai me secourir moi-même. Allez, mes braves amis, croyez-moi, si j'avais voulu employer la force, leurs hallebardes ne m'auraient pas épouvanté.

MELCHTAL, à Friesshardt.

Oserez-vous l'enlever au milieu de nous?

WALTHER FURST et STAUFFACHER.

De la patience, du calme.

FRIESSHARDT criant.

A la révolte! à la sédition!

(On entend le bruit des cors de chasse.)

LES FEMMES.

C'est le gouverneur qui arrive.

FRIESSHARDT élevant encore la voix.

A la révolte! à la sédition!

STAUFFACHER.

Allons, crie, misérable, jusqu'à t'étouffer.

LE CURÉ ET MELCHTAL.

Veux-tu bien te taire!

FRIESSHARDT, toujours à haute voix.

Au secours! au secours! défendez les exécuteurs des lois!

TELL.

Monseigneur, quel commandement horrible vous me donnez! Quoi! je devrais sur la tête de mon enfant.... Non, non, mon bon seigneur, cette pensée n'a pu vous venir dans l'esprit. Au nom du Dieu de miséricorde, ce n'est pas sérieusement que vous avez pu prescrire une telle chose à un père.

GESSLER.

Tu viseras une pomme placée sur la tête; je le veux, je l'ordonne.

TELL.

Je dois prendre la tête chérie de mon propre enfant pour but de mes flèches? Plutôt mourir.

GESSLER.

Tu le feras ainsi, ou tu vas périr avec ton fils.

TELL.

Devenir le meurtrier de mon enfant! ah! monseigneur, vous n'avez point d'enfans; vous ignorez les émotions d'un cœur paternel.

GESSLER.

Eh quoi, Tell, te voilà tout à coup devenu bien circonspect. On dit que tu es un homme rêveur, que tu ne te conformes point aux habitudes communes, que tu aimes l'extraordinaire. C'est pour cela que je te destine aujourd'hui à quelque chose de hasardeux. Un autre balancerait; mais toi, tu vas les yeux fermés prendre sur-le-champ ton parti.

BERTHE.

Seigneur, cessez de railler ces pauvres gens. Vous les voyez pâles et tremblans devant vous; ils ne

sont pas accoutumés à prendre vos paroles pour des plaisanteries.

GESSLER.

Qui vous dit que je ne parle pas sérieusement. (*Il s'approche d'un arbre et cueille une pomme au-dessus de sa tête.*) Voici la pomme, allons, faites place; qu'il dispose tout suivant l'usage : je lui donne quatre-vingts pas, ni plus ni moins. Il se vante de ne point manquer un homme à cent pas. Maintenant, tire, et ne manque pas le but.

RODOLPHE DE HARRAS.

Grand Dieu! cela est sérieux. Enfant jette-toi à genoux devant le gouverneur pour le fléchir, il y va de ta vie.

WALTHER FURST, à Melchtal, qui peut à peine contenir son impatience.

Contenez-vous, je vous en conjure; soyez calme.

BERTHE, au gouverneur.

Seigneur, c'en est assez : il est inhumain de se jouer ainsi des angoisses d'un père. Quand ce malheureux homme aurait, par sa faute légère, mérité la mort, ne vient-il pas de ressentir une douleur dix fois plus forte? Qu'il retourne à sa cabane tranquillement. Allez, il se souviendra de vous, et cet instant fera l'entretien des enfans de ses enfans jusqu'à la dernière postérité.

GESSLER.

Allons, faites place promptement; que tardes-tu? Tu avais mérité la mort, je pouvais te priver de la vie; regarde, dans ma bonté, je mets ton sort dans ta propre main, dans ta main habile. Le cou-

pable peut-il trouver sévère une sentence qui le laisse décider de son destin? Tu t'enorgueillis de la sûreté de ton coup d'œil; eh bien, célèbre archer, voici le moment de montrer ton adresse. Le but est digne de toi; le prix est considérable. Toucher le centre d'une cible, tout autre peut le faire; mais le plus habile, c'est celui qui est assez certain de son art, pour que son cœur ne trouble en rien sa main et son œil.

WALTHER FURST se prosterne devant lui.

Monseigneur le gouverneur, nous connaissons toute votre puissance, mais faites grâce, au lieu de justice rigoureuse; prenez la moitié de mes biens, prenez tout, seulement épargnez une telle horreur à un père.

WALTHER TELL.

Mon grand-père, ne vous mettez pas à genoux devant ce méchant homme, dites-moi seulement où je dois me poser : je n'ai pas peur pour moi; mon père atteint les oiseaux au vol, il saura bien ne pas frapper au cœur de son enfant.

STAUFFACHER.

Monseigneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas?

LE CURÉ.

Pensez donc qu'il y a un Dieu au ciel, et que vous aurez à lui rendre compte de votre vie.

GESSLER, montrant l'enfant.

Qu'on l'attache là-bas à ce tilleul.

WALTHER TELL.

M'attacher! Non, je ne veux pas qu'on m'attache.

je serai tranquille comme un agneau, je ne respirerai seulement pas; mais si vous me liez je ne pourrai pas demeurer en repos, et je me débattrai dans mes liens.

RODOLPHE DE HARRAS.

On va seulement te bander les yeux, mon enfant.

WALTHER TELL.

Et pourquoi pensez-vous que je craigne une flèche lancée par la main de mon père? Je l'attendrai tranquillement, sans seulement fermer la paupière. Allons, mon père, montrez-lui comme vous êtes habile; il ne le croit pas, il pense que nous sommes perdus. En dépit de cet homme cruel, tirez sur la pomme et touchez-la.

(Il va sous le tilleul; on place la pomme sur sa tête.)

MELCHTAL, à ses compagnons.

Eh quoi, ce crime s'accomplira sous nos yeux! Ah! pourquoi avons-nous prêté ce serment?

STAUFFACHER.

Tout serait inutile; nous sommes sans armes, et voyez de quelle forêt de lances nous sommes entourés.

MELCHTAL.

Ah! si nous avions agi sur-le-champ. Dieu pardonne à ceux qui ont proposé des délais!

GESSLER, à Tell.

Allons, hâte-toi. On apprendra par-là que ce n'est pas impunément qu'on porte des armes; il est dangereux de marcher avec des instrumens de mort. Vous voyez que la flèche peut revenir frapper celui

qui la lance. Ce droit que les paysans s'arrogent insolemment offense le seigneur suzerain de cette contrée. Nul ne doit y avoir d'armes que celui qui commande; ainsi contentez votre envie, portez des arcs et des flèches, et moi je saurai vous choisir le but.

TELL saisit l'arbalète, et y place la flèche.

Écartez-vous, faites-moi place.

STAUFFACHER.

Comment, Tell, vous voulez... Non, jamais... vous frémissez, votre main tremble, vos genoux fléchissent.

TELL, laissant retomber l'arbalète.

Les objets semblent s'agiter devant moi.

LES FEMMES.

Dieu du ciel!

TELL, au gouverneur.

Épargnez-moi ce supplice. Voilà mon cœur, ordonnez à vos soldats de me donner la mort.

(Il présente sa poitrine.)

GESSLER.

Ce n'est pas ta mort que je veux, je veux que tu lances ta flèche; tu es capable de tout. Tell, rien ne saurait t'épouvanter; tu manies la rame aussi habilement que l'arc. Il n'est point de tempête qui t'effraie, quand tu as quelqu'un à sauver : maintenant, libérateur, délivre-toi à ton tour, toi qui secoure tout le monde.

(Tell demeure livré à une affreuse agitation; ses mains tremblent. Tantôt ses yeux se tournent vers le gouverneur, tantôt ils s'élèvent vers le ciel. Tout à coup il prend dans son carquois une seconde flèche, et la cache dans son sein. Le gouverneur remarque tous ses mouvemens.)

WALTHER TELL, *sous le tillieul.*

Allons, mon père, tirez, je ne crains rien.

TELL.

Il le faut.

(*Il rassemble ses forces, et s'apprête à tirer.*)

RUDENZ, *qui pendant ce temps-là a paru se contraindre et se faire violence, s'avance.*)

Seigneur gouverneur, vous ne pousserez pas ceci plus avant, c'en est assez; c'était seulement une épreuve, et vous avez atteint votre but. Une trop grande rigueur ne serait pas conforme à la prudence, et l'arc trop tendu finit par se briser.

GESSLER.

Taisez-vous, vous répondrez lorsqu'on vous interrogera.

RUDENZ.

Non, je parlerai, j'en aurai le courage; l'honneur de l'empereur m'est sacré. Une pareille conduite attirerait la haine universelle, et telle n'est pas la volonté de l'empereur. Oui, j'ose le soutenir; mes concitoyens ne méritent pas une telle cruauté, et vous excédez votre pouvoir.

GESSLER.

Comment, vous osez...

RUDENZ.

J'ai long-temps gardé le silence sur les vexations dont j'étais témoin, je fermais les yeux à ce que je voyais. J'ai contenu dans mon sein l'indignation dont mon cœur était soulevé; mais me taire plus long-temps, ce serait trahir à la fois et ma patrie et l'empereur.

BERTHE, se jetant entre le gouverneur et lui,

O dieux! vous irritez ce furieux davantage encore.

RUDENZ.

J'ai abandonné mes concitoyens, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais, en assurant à mon pays la protection de l'empereur, suivre le meilleur parti : le bandeau qui couvrait mes yeux est tombé. Je vois dans quel précipice j'étais entraîné. Vous aviez égaré mon âme confiante et abusé de la sincérité de mon cœur; c'était donc la ruine de mes compatriotes que j'approuvais!

GESSLER.

Téméraire, de parler ainsi à ton seigneur!

RUDENZ.

L'empereur est mon seigneur, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, je suis votre égal en tout; et si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur, que j'honore, même quand vous abusez de son pouvoir, je jetterais ici le gant devant vous; et vous seriez tenu d'après la loi des chevaliers de me faire raison. Faites seulement un signe à vos gens! Je ne suis pas sans armes comme ce malheureux peuple; je porte une épée, et le premier qui m'approchera...

STAUFFACHER s'écrie.

La pomme est tombée!

(Pendant que cette scène se passait sur un des côtés du théâtre, et que Berthe se plaçait entre Rudenz et le gouverneur, Tell a lancé sa flèche.)

LE CURÉ.

L'enfant est sauvé!

PLUSIEURS VOIX.

La pomme est abattue!

(Walther Furst chancelle et paraît prêt à s'évanouir. Berthe le soutient.)

GESSLER surpris.

Il l'a abattue! Comment, ce démon l'a abattue?

BERTHE.

L'enfant est sauvé! revenez à vous, bon père.

WALTHER TELL revient portant la pomme.

Mon père, voici la pomme; je savais bien que tu ne ferais pas de mal à ton enfant.

(Tell, lorsque la flèche est partie, est resté le corps penché en avant comme s'il voulait la suivre. Il a laissé tomber l'arbalète. Quand il voit l'enfant revenir, il va à lui les bras ouverts, et le presse sur son cœur avec une vive tendresse. Alors la force semble l'abandonner, et il est prêt à s'évanouir. L'émotion est générale.)

BERTHE.

Bonté du ciel!

WALTHER FURST, à Tell et à son fils.

Mes enfans, mes chers enfans!

STAUFFACHER.

Dieu soit loué!

LEUTHOLD.

C'est un coup bien adroit, et il en sera parlé dans les temps les plus reculés.

RODOLPHE DE HARRAS.

On célèbrera la flèche de Tell aussi long-temps que les montagnes resteront sur leur base.

(Il présente la pomme au gouverneur.)

GESSLER.

Oui, la pomme a été frappée au milieu; c'est un coup adroit, je dois l'avouer.

LE CURÉ.

Son adresse est grande : cependant malheur à celui qui l'a forcé à tenter la Providence.

STAUFFACHER.

Revenez à vous, Tell, reprenez vos sens; vous vous en êtes courageusement tiré, et vous pouvez maintenant retourner chez vous en liberté.

LE CURÉ.

Allez, allez, et rendez votre fils à sa mère.

(Il veulent le conduire.)

GESSLER.

Tell, écoute.

TELL revient.

Qu'ordonnez-vous, monseigneur?

GESSLER.

Tu as caché une seconde flèche dans ton sein. Oui, je l'ai bien vue. Qu'en voulais-tu faire?

TELL, interdit.

Monseigneur, cela est l'usage ordinaire des archers.

GESSLER.

Non, Tell, ta réponse n'est pas sincère; tu avais quelqu'autre intention; dis-moi la vérité librement et franchement. Quelle quelle soit, je te promets que ta vie est en sûreté. A quoi destinais-tu ta seconde flèche?

TELL.

Eh bien, monseigneur, puisque vous m'assurez de la vie, je vous dirai l'entière vérité. (*Il tire la flèche de son sein et la montre au gouverneur en lui lançant un regard terrible.*) Avec cette seconde flèche, j'aurais frappé... vous... si j'avais blessé mon cher enfant; et ce coup-là je ne l'eusse pas manqué, certes.

GESSLER.

Bien, Tell; je t'ai assuré de la vie, je t'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai : cependant puisque je connais tes mauvais desseins, je vais te faire conduire en un lieu où tu ne verras jamais la lumière du soleil. Par-là je serai en sûreté contre tes flèches. Qu'on le saisisse et qu'on l'enchaîne.

(On attache Tell.)

STAUFFACHER.

Comment, monseigneur, vous attenterez à un homme qui jouit si visiblement de la protection de Dieu?

GESSLER.

Nous verrons s'il saura une seconde fois se délivrer. Qu'on le conduise sur ma barque, où je vais aller sur-le-champ; je le mènerai moi-même à Kussnacht.

LE CURÉ.

Vous ne l'oserez pas faire, l'empereur lui-même ne l'oserait; cela est contraire à notre lettre de franchise.

GESSLER.

Où est-elle? l'empereur l'a-t-il confirmée? Non, il

ne l'a pas confirmée. C'est par votre obéissance que vous pourrez mériter cette faveur. Montrez-vous rebelles à l'autorité impériale, entretenez un esprit téméraire de révolte, je vous connaîtrai tous, et je saurai tout pénétrer. Aujourd'hui j'enlève cet homme du milieu de vous ; tous vous êtes coupables comme lui. Ainsi que celui qui est sage apprenne à se taire et à obéir.

(Il s'éloigne ; Berthe, Rudenz, Rodolphe de Harras le suivent ; Friesshardt et Leuthold demeurent.)

WALTHER FURST, dans un profond désespoir.

Il part ; il a résolu de détruire et moi et toute ma famille.

STAUFFACHER, à Tell.

Et pourquoi avez-vous rallumé la rage de ce furieux ?

TELL.

Peut-on se contenir quand on a éprouvé un telle douleur ?

STAUFFACHER.

Ah ! c'en est fait, c'en est fait; avec vous nous sommes enchaînés, nous sommes asservis.

TOUS LES HABITANS environnent Tell.

Avec vous s'en va notre dernier espoir.

LEUTHOLD s'approche.

Tell, ton sort m'attendrit ; pourtant je dois obéir.

TELL.

Adieu.

WALTHER TELL, avec désespoir et s'attachant à lui.

Mon père, mon père, mon père chéri !

TELL, levant les bras au ciel.

Il est là-haut ton père, c'est lui qu'il faut appeler.

STAUFFACHER.

Tell, ne dirai-je rien à ta femme de ta part?

TELL prend son fils avec tendresse dans ses bras.

Mon enfant a été sauvé; Dieu me secourra.

(Il s'éloigne rapidement, et suit les gens du gouverneur.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le rivage oriental du lac des quatre cantons. Des rochers escarpés et d'une forme bizarre terminent la scène. Le lac est agité, et le bruit des vagues se mêle au tonnerre et aux éclairs.

KUNZ de Gersan, UN PÊCHEUR et son fils.

KUNZ.

Vous ne pouvez me croire, mais je l'ai vu de mes yeux, cela s'est passé comme je vous le dis.

LE PÊCHEUR.

Tell est prisonnier! on le conduit à Kussnacht! Tell, le meilleur homme de la contrée, et dont le bras serait le plus puissant si on avait à combattre pour la liberté!

KUNZ.

Le gouverneur le conduit lui-même par le lac : ils étaient prêts à s'embarquer quand je suis parti de Fluelen; mais la tempête qui commençait déjà, et qui m'a forcé à aborder ici, peut bien avoir retardé leur départ.

LE PÊCHEUR.

Tell dans les fers, Tell au pouvoir du gouverneur! Ah! croyez qu'ils vont l'ensevelir dans quelque profonde prison où il ne reverra plus la clarté du jour; car ils doivent redouter la juste vengeance d'un homme courageux si cruellement excité.

KUNZ.

Notre ancien landamman, le noble seigneur d'Attinghausen touche, dit-on aussi, à sa fin.

LE PÊCHEUR.

Ainsi se brise la dernière ancre où s'attachait notre espérance : il était le seul qui osât élever la voix pour défendre les intérêts du peuple.

KUNZ.

La tempête devient de plus en plus furieuse. Adieu, je vais chercher un gîte dans le village, car on ne peut pas songer à se rembarquer aujourd'hui.

(Il s'en va.)

LE PÊCHEUR.

Tell est prisonnier et le baron est mort! Que la tyrannie marche maintenant à front découvert et abjure toute honte! La bouche de la vérité est muette, les yeux clairvoyans sont fermés, le bras qui pouvait nous délivrer est enchaîné.

LE FILS DU PÊCHEUR.

Mon père, la grêle tombe en abondance; ne restons pas ici, entrons dans la cabane.

LE PÊCHEUR.

Que les vents se déchaînent, que les éclairs fassent briller leur flammes, que les nuages s'entr'ouvrent,

et que l'orage tombe du ciel à grands flots pour inonder la terre! Périssent dans leur germe les générations futures; que les élémens indomptés redeviennent les maîtres de cette terre; que les ours et les loups y règnent de nouveau dans le désert! Qui voudra désormais vivre ici sans liberté?

LE FILS DU PÊCHEUR.

Écoutez comme les vagues mugissent; le bruit des tourbillons est terrible; jamais le lac n'a été en proie à une telle tempête.

LE PÊCHEUR.

Abattre une pomme sur la tête de son enfant! Rien de pareil a-t-il jamais été ordonné à un père, et la nature ne doit-elle pas montrer par sa fureur combien elle est révoltée? Non, je ne m'étonnerais pas de voir ces rochers précipités dans le lac, de voir les aiguilles et les sommets de glace qui depuis la création sont demeurés solides, se fondre tout à coup; de voir les montagnes s'écrouler, les antiques cavernes s'abîmer, et un second déluge inonder les demeures des vivans.

LE FILS DU PÊCHEUR.

Entendez-vous là-haut le son des cloches sur les montagnes? Assurément l'on a vu quelque barque en péril, et l'on sonne pour avertir de se mettre en prières.

(Il grimpe sur une hauteur.)

LE PÊCHEUR.

Malheur à la barque qui navigue en ce moment et qui est en proie à cette terrible tourmente! Elle ne doit attendre aucun secours du pilote, ni du

gouvernail; la tempête est la plus forte; les vents et les vagues se jouent de la force humaine. Le rivage ne leur offre nulle part un abri favorable; les rochers s'élèvent raides et escarpés, et ne donnent aucun asile; partout ils présentent leurs flancs inaccessibles.

LE FILS DU PÊCHEUR, en montrant la gauche du théâtre.

Mon père, c'est une barque qui vient de Fluelen ici.

LE PÊCHEUR.

Dieu secours les pauvres gens! Quand une fois la tempête a pénétré dans cette enceinte, alors elle s'y débat comme la bête féroce qui, renfermée dans une cage de fer, cherche vainement la porte et s'élance en rugissant contre les barreaux. De même, resserrées dans ces murs de rochers qui s'élèvent jusqu'aux nues, les vagues ne trouvent aucune issue.

(Il monte aussi sur la hauteur.)

LE FILS DU PÊCHEUR.

Mon père, c'est la barque du gouverneur d'Uri; je la reconnais à son pavillon.

LE PÊCHEUR.

Juste Dieu! oui, c'est lui-même; il est sur cette barque; elle est poussée ici, et elle porte Gessler et son crime. La main de la vengeance céleste n'a pas tardé beaucoup à le frapper. Maintenant il reconnaît qu'il y a un pouvoir au-dessus du sien. Les vagues n'obéissent pas à sa voix; les rochers ne courbent pas leur tête devant son chapeau. Enfant, ne prie pas pour lui, laisse prononcer la justice divine.

LE FILS DU PÊCHEUR.

Je ne prie pas pour le gouverneur; je prie pour Tell, qui est aussi sur cette barque.

LE PÊCHEUR.

O fureur aveugle de la tempête! faut-il que, pour atteindre un coupable, tu fasses périr tous ceux qui sont avec lui sur la barque!

LE FILS DU PÊCHEUR.

Voyez! voyez! ils ont déjà passé heureusement le rocher de Buggisgrat; mais l'effort d'une vague, renvoyée par le Teufelmunster, vient de les rejeter vers le grand rocher d'Axenberg : je ne vois plus rien.

LE PÊCHEUR.

Le Hakmesser, où plus d'un bateau s'est déjà brisé, est là tout auprès; s'ils ne s'en détournent pas prudemment, la barque va heurter contre le rocher escarpé qui s'élève à pic au-dessus du lac. Ils ont avec eux un bon pilote, et si quelqu'un peut les sauver, c'est Tell assurément; mais ses bras sont enchaînés.

TELL, son arbalète à la main.

(Il arrive d'un pas rapide, regarde autour de lui avec surprise, et paraît vivement agité. Quand il est parvenu au milieu du théâtre, il se prosterne à terre en posant ses mains sur le sol, puis il les lève vers le ciel.)

LE FILS DU PÊCHEUR l'a aperçu.

Voyez, mon père, voyez cet homme qui est là à genoux.

LE PÊCHEUR.

Il saisit la terre de ses mains, et paraît hors de lui.

LE FILS DU PÊCHEUR revenant sur la scène.

Ah! que vois-je? Mon père, venez! venez!

LE PÊCHEUR s'approche.

Qui est-il? Quoi! Dieu du ciel, c'est Tell! Comment êtes-vous ici? Parlez.

LE FILS DU PÊCHEUR.

N'étiez-vous pas sur cette barque prisonnier et enchaîné?

LE PÊCHEUR.

Ne devait-on pas vous conduire à Kussnacht?

TELL se relève.

Je suis libre.

LE PÊCHEUR ET SON FILS.

Libre! miracle de Dieu!

LE FILS DU PÊCHEUR.

D'où venez-vous en ce moment?

TELL.

De la barque.

LE PÊCHEUR.

Comment?

LE FILS DU PÊCHEUR.

Et le gouverneur, où est-il?

TELL.

A la merci des vagues.

LE PÊCHEUR.

Est-il possible? Mais vous, comment êtes-vous ici? comment êtes-vous échappé à vos liens et à la tempête?

TELL.

Par la providence bienfaisante de Dieu. Écoutez.

LE PÊCHEUR ET SON FILS.

Parlez, parlez.

TELL.

Vous savez ce qui s'est passé à Altdorf....

LE PÊCHEUR.

Je sais tout, parlez.

TELL.

Vous savez que le gouverneur m'avait fait prendre et attacher pour me conduire à Kussnacht, dans son château.

LE PÊCHEUR.

Et qu'il vous a embarqué avec lui à Fluelen : nous savons tout; racontez-nous comment vous vous êtes échappé.

TELL.

J'étais gissant dans la barque, attaché par des liens resserrés, sans défense et tristement résigné. Je n'espérais plus revoir la douce lumière du soleil, ni le visage chéri de ma femme et de mes enfans; et, dans ma douleur, mes yeux étaient fixés sur la vaste étendue des flots.

LE PÊCHEUR.

Malheureux !

TELL.

Nous avancions de la sorte, le gouverneur, Rodolphe de Harras, les serviteurs de Gessler et moi. Mon carquois et mon arbalète étaient placés à la poupe près du gouvernail. Quand nous avons été non loin d'ici, près du petit rocher d'Axenberg, alors, par un coup de la Providence, une tempête terrible et furieuse s'est tout à coup déchaînée, sortant des défilés du Saint-Gothard. Les rameurs ont perdu courage, et tous se sont persuadé qu'ils al-

laient périr. En ce moment, un des gens du gouverneur est allé à lui, et lui a dit ces paroles que j'entendais : « Vous voyez votre danger et le nôtre, monseigneur ; la mort est là devant nous ; la frayeur a troublé les esprits de nos rameurs, et ils ne sont point habiles dans leur métier ; mais vous avez ici Tell, qui est un homme vigoureux et accoutumé à conduire une barque : si dans notre péril nous avions recours à lui ? » Alors le gouverneur m'a dit : « Tell, si tu crois pouvoir nous sauver de la tempête, je te ferai ôter tes liens. » J'ai répondu : « Oui, monseigneur, j'espère, avec l'aide de Dieu, que je tirerai la barque de ce péril. » Aussitôt on me délivre, je me place au gouvernail, et je manœuvre de mon mieux. Cependant je jetais un regard détourné sur l'endroit où était posée mon arbalète, et j'observais avec soin le rivage, y cherchant quelque pointe où je pusse m'élancer. J'ai remarqué un rocher aplati qui s'avance dans le lac....

LE PÊCHEUR.

Je le connais, au pied du grand Axenberg ; mais je n'aurais pas cru possible.... Le roc est escarpé, comment y atteindre en s'élançant de la barque ?

TELL.

J'ai crié aux rameurs de manœuvrer rapidement jusqu'à ce rocher : après cela, leur ai-je dit, le plus grand danger sera passé. Et quand par un prompt effort nous y avons touché, j'ai invoqué la miséricorde de Dieu, et, appuyant de toutes mes forces la poupe vers le rocher, j'ai saisi mon arbalète, et me suis élancé avec effort sur la cime aplatie, rejetant

d'un pied vigoureux la barque loin du rivage, sur les abîmes du lac où, si Dieu le veut ainsi, elle sera engloutie par les vagues. C'est ainsi que me voilà délivré de la fureur des tempêtes et de la méchanceté du plus cruel des hommes.

LE PÊCHEUR.

Tell, Tell, le Seigneur a fait pour vous sauver un miracle évident. C'est à peine si je puis en croire mes sens. Mais, dites-moi, où allez-vous vous cacher? car vous n'êtes pas en sûreté si le gouverneur échappe à la tempête.

TELL.

Je lui ai entendu dire, pendant que j'étais enchaîné sur sa barque, qu'il voulait débarquer à Brunnen, et de là me conduire à son château en passant par Schwitz.

LE PÊCHEUR.

Voulait-il donc faire la route par terre?

TELL.

Il le disait ainsi.

LE PÊCHEUR.

Ah! songez sans retard à vous cacher. Dieu ne vous tirera pas deux fois des mains du gouverneur.

TELL.

Dites-moi quel est le chemin le plus court pour aller à Arth et à Kussnacht.

LE PÊCHEUR.

La route passe par Steinen. Mais mon fils pourra, en prenant un sentier, vous conduire plus promptement par Lowerz.

TELL lui prend la main.

Que Dieu vous récompense du service que vous me rendez. Adieu. (*Il part, puis revient.*) N'avez-vous pas aussi prêté serment au Rutli ; il me semble que l'on m'a dit votre nom ?

LE PÊCHEUR.

Oui, j'y étais, et j'ai prêté le serment d'alliance.

TELL.

Hé bien, faites-moi l'amitié d'aller à Burglen trouver ma femme, que mon sort doit désespérer ; dites-lui que je suis délivré et en sûreté.

LE PÊCHEUR.

Où lui dirai-je que vous avez dirigé votre fuite ?

TELL.

Vous trouverez chez elle son père et quelques autres qui ont juré avec vous au Rutli. Qu'ils soient contens et ranimés ; Tell est délivré, et son bras n'est plus enchaîné. Bientôt ils apprendront quelque chose de moi.

LE PÊCHEUR.

Quel dessein médite votre courage ? Dites-le-moi avec confiance.

TELL.

Quand cela sera fait, il en sera parlé.

(Il part.)

LE PÊCHEUR.

Va, Jenny, tu lui indiqueras le chemin ; que Dieu l'assiste, et qu'il puisse accomplir ce qu'il a résolu.

(Il s'en va.)

SCÈNE II.

Une salle du château d'Attinghausen; le baron est placé dans un fauteuil; il est mourant. Walther Furst, Stauffacher, Melchtal et Baumgarten s'empressent autour de lui. Walther Tell est à genoux devant lui.

WALTHER FURST.

C'en est fait de lui, il n'est plus.

STAUFFACHER.

Cependant il semble encore vivant. Voyez, ses lèvres ont encore un mouvement, son sommeil est tranquille, ses traits sont encore paisibles et rians.

(Baumgarten va à la porte, et parle à quelqu'un.)

WALTER FURST, à Baumgarten.

Qui est-ce?

BAUMGARTEN.

C'est votre fille; elle veut vous parler et voir son enfant.

(Walther Tell se relève.)

WALTHER FURST.

Puis-je la consoler? moi-même ai-je des consolations? Toutes les douleurs s'accumulent sur ma tête.

HEDWIGE entre.

Où est mon enfant? laissez-moi, il faut que je le voie.

STAUFFACHER.

Contenez-vous; songez que la mort est dans cette maison.

HEDWIGE, se précipitant vers son fils.

Mon Walther, tu vis pour moi!

WALTHER TELL, dans les bras de sa mère.

Ma pauvre mère!

HEDWIGE.

Oui, cela est bien certain. Oui, tu m'es conservé! (*Elle regarde avec une sorte d'inquiet empressement.*) Cela est-il possible? Il a pu lancer la flèche au-dessus de ta tête? il a pu le faire! Ah! c'est ne pas avoir un cœur; il a pu placer son propre enfant au but?

WALTHER FURST.

Oui, il l'a fait avec mille angoisses, l'âme déchirée de douleur. Il l'a fait, parce qu'il y a été contraint; il y allait de la vie.

HEDWIGE.

Ah! s'il avait eu un cœur de père, avant de s'y résoudre, il serait mort mille fois!

STAUFFACHER.

Vous devez louer Dieu dont la Providence bienfaisante s'est manifestée en cette occasion.

HEDWIGE.

Eh! puis-je oublier ce qui aurait pu arriver? Dieu du ciel, oui, je vivrais un siècle, qu'il me semblerait toujours voir mon enfant là enchaîné, et son père visant au-dessus de sa tête! Je vois sans cesse cette flèche qui vient me percer le cœur.

MELCHTAL.

Si vous saviez ce qu'il a eu à souffrir de la part du gouverneur!

HEDWIGE.

O cœur insensible des hommes! quand une fois leur orgueil est offensé, ils ne connaissent plus rien, et leur courage aveugle risque, en se jouant, la vie d'un enfant et le cœur d'une mère.

BAUMGARTEN.

Les malheurs de votre mari sont déjà assez cruels. Pourquoi les aigrir par vos reproches injustes? N'avez-vous donc aucune pitié pour ses souffrances?

HEDWIGE. Elle se retourne vers lui, et le regarde d'un coup d'œil dédaigneux.

Et vous, vous n'avez donc que des larmes à donner au malheur de vos amis? Qu'attendiez-vous lorsqu'on a chargé de liens le meilleur d'entre vous? quel secours lui avez-vous donné? Vous avez vu ce crime et vous l'avez laissé s'accomplir! vous avez patiemment souffert que votre ami fût enlevé au milieu de vous! Est-ce ainsi que Tell vous avait secouru? s'est-il contenté de vous plaindre lorsque, pressé par les cavaliers du gouverneur, vous aviez devant vous le lac en fureur? est-ce par de vaines larmes qu'il vous a témoigné sa compassion, quand, oubliant sa femme et ses enfans, il s'est élancé dans la barque pour vous sauver?

WALTHER FURST.

Nous ne pouvions essayer de le délivrer, nous étions en petit nombre et sans armes.

HEDWIGE embrasse son père.

O mon père! et vous aussi vous l'avez perdu. Il est perdu pour son pays, pour nous tous, il nous manque à tous. Hélas! tous nous sentons sa perte;

Dieu préserve son âme du désespoir. Dans la solitude de sa prison il n'aura pas une seule consolation de l'amitié; s'il était malade... hélas! l'humide obscurité de son cachot le rendra malade. La fleur des Alpes pâlit et meurt transplantée dans le vallon marécageux. De même, lui ne peut vivre qu'avec la lumière du soleil, et le souffle bienfaisant de l'air. Lui, prisonnier! lui, qui ne respirait que liberté! il périra dans les tristes vapeurs du souterrain.

STAUFFACHER.

Calmez-vous, nous agirons tous pour le délivrer de sa prison.

HEDWIGE.

Et pourrez-vous tenter quelque chose sans lui? Tant que Tell était libre, il y avait encore quelque espérance; l'innocence avait encore un ami, les opprimés avaient encore un défenseur. Tell vous eut tous délivrés; vous tous réunis ne pouvez réussir à briser ses fers.

BAUMGARTEN.

Il se réveille; silence.

ATTINGHAUSEN, se relevant.

Où est-il?

STAUFFACHER.

Qui?

ATTINGHAUSEN.

Il me laisse, il m'a abandonné à mon dernier moment.

STAUFFACHER.

C'est de son neveu qu'il parle; il faut l'envoyer chercher.

WALTHER FURST.

On y est allé. Consolez-vous, il a écouté la voix de son cœur, il est revenu à nous.

ATTINGHAUSEN.

A-t-il élevé la voix pour sa patrie?

STAUFFACHER.

Oui, avec un courage téméraire.

ATTINGHAUSEN.

Pourquoi n'arrive-t-il pas pour recevoir ma bénédiction ? Je sens que ma fin approche rapidement.

STAUFFACHER.

Non, mon noble seigneur, le sommeil vous a rendu des forces, et votre œil est vif et animé.

ATTINGHAUSEN.

Vivre c'est souffrir, et je vais sortir à la fois de la vie et de la douleur. Il n'y a plus d'espérance, mais il n'y a plus de malheur. (*Il remarque l'enfant.*) Quel est cet enfant?

WALTHER FURST.

Monseigneur, bénissez-le; c'est mon petit-fils, il est privé de son père.

(Hedwige place l'enfant à genoux devant le baron.)

ATTINGHAUSEN.

Ah ! je vous laisse tous orphelins. Malheureux que je suis, mes derniers regards ont vu la ruine de la patrie; était-ce donc pour mourir en voyant toutes mes espérances détruites, que ma vie s'est prolongée au-delà de la mesure commune?

STAUFFACHER, à Walther Furst.

Finira-t-il ainsi plongé dans un sombre chagrin? ne pourrons-nous pas rendre ses derniers momens plus sereins par quelque rayon d'espoir? Noble seigneur, revenez de votre abattement, nous ne sommes pas entièrement perdus, notre malheur n'est pas sans ressource.

ATTINGHAUSEN.

Et qui pourra vous sauver?

WALTHER FURST.

Nous-mêmes; écoutez-nous. Les trois cantons se sont donné parole de chasser les tyrans; l'alliance est conclue et un serment sacré nous a liés. Avant qu'une nouvelle année ait commencé son cours, nos desseins seront accomplis et votre cendre reposera tranquillement dans une terre de liberté.

ATTINGHAUSEN.

Ah! répétez-le-moi, l'alliance est conclue!

MELCHTAL.

A un même jour les trois cantons vont se soulever; tout est prêt, et jusqu'à cette heure le plus profond secret a été gardé, bien que plusieurs centaines de personnes le connaissent. La tyrannie marche sur un sol qui s'abîmera sous ses pas; les jours qui lui restent sont comptés, et bientôt on ne découvrira plus même ses vestiges.

ATTINGHAUSEN.

Mais les châteaux-forts qui dominent la contrée?

MELCHTAL.

Ils succomberont tous au même moment.

ATTINGHAUSEN.

Et les nobles font-ils partie de cette association?

STAUFFACHER.

Nous espérons leur secours s'il nous est nécessaire; mais il n'y a encore que des paysans qui aient prêté le serment.

ATTINGHAUSEN. Il se lève lentement, et laisse voir une grande surprise.

Les paysans ont entrepris une telle chose entre eux sans le secours des gentilshommes! ils se sont à ce point confiés dans leurs propres forces! Ah! puisqu'on n'a plus besoin de nous, nous pouvons sans regrets descendre au tombeau. Notre temps est fini. La dignité de l'espèce humaine est soutenue par une nouvelle puissance. (*Il pose la main sur la tête de l'enfant qui est à genoux devant lui.*) Du jour où la pomme fut placée sur la tête de cet enfant, datera une liberté nouvelle et meilleure L'ancien ordre est renversé, les temps sont changés, et une existence nouvelle va fleurir sur ses ruines.

STAUFFACHER, à Walther Furst.

Voyez de quel éclat brillent ses yeux. Ce ne sont pas les dernières lueurs d'une vie qui s'éteint, ce sont les rayons éclatans d'une vie nouvelle.

ATTINGHAUSEN.

La noblesse descend de ses antiques châteaux pour venir dans les villes prêter son serment de bourgeoisie; déjà l'Uechtland, déjà la Turgovie se mêlent à ce mouvement; la noble ville de Berne élève sa tête souveraine; Fribourg devient un rempart assuré de la liberté; Zurich se soulève; elle arme ses artisans

qui forment une troupe guerrière, et la puissance des rois vient se briser devant ses murailles éternelles. (*Il prononce ce qui suit d'un ton prophétique, et ses discours semblent inspirés.*) Je vois les princes et les seigneurs, revêtus de leurs armures, accourir pour combattre un peuple de bergers paisibles; une guerre à mort est déclarée; les défilés des montagnes sont illustrés par de sanglans combats; le paysan se précipite la poitrine désarmée comme une victime dévouée au milieu d'une forêt de lances; il y pénètre; la fleur des gentilshommes est abattue, et la liberté élève son étendard triomphant. (*A Stauffacher et Walther Furst en leur prenant les mains.*) Soyez fermement unis, fermement et pour toujours; qu'aucune contrée ne soit étrangère à la liberté d'une autre contrée. Du haut de vos montagnes veillez à ce que chaque confédéré soit toujours secouru par toute la confédération; soyez unis, à jamais unis.

(Il retombe dans son fauteuil et meurt. Ses mains tiennent encore les mains de Furst et de Stauffacher : ils le regardent long-temps en silence, puis ils se retirent, et chacun se livre à sa douleur. Pendant ce temps, les serviteurs du baron sont entrés et s'approchent. Tous expriment leur chagrin; les uns avec vivacité, les autres avec calme. Quelques-uns se jettent à genoux devant lui, baisent sa main et l'inondent de larmes. Pendant cette scène muette, on entend sonner la cloche du château.)

RUDENZ entre précipitamment.

Vit-il encore? Ah! dites-moi, pourra-t-il m'entendre?

WALTHER FURST lui montre Attinghausen en détournant la vue.

Vous êtes maintenant notre seigneur et notre protecteur; ce château a changé de maître.

RUDENZ. *Il regarde le corps expiré d'Attinghausen, et paraît saisi d'un violent désespoir.*

O mon Dieu! mon repentir a été trop tardif; que n'a-t-il pu vivre encore un seul instant de plus pour voir le changement de mon cœur? Pendant qu'il jouissait encore de la lumière j'ai méprisé ses discours sincères : maintenant il n'y est plus, il nous a quittés pour toujours, et il me laisse le poids d'une faute non expiée. Ah! dites-moi, a-t-il emporté quelque ressentiment contre moi?

STAUFFACHER.

Il a appris en mourant ce que vous avez fait, et a béni le courage avec lequel vous avez osé parler.

RUDENZ *se met à genoux.*

Oui, restes sacrés de celui que je chérissais, dépouille inanimée, je le jure sur ces mains que la mort a glacées, j'ai rompu pour toujours tous les liens qui m'attachaient aux étrangers; je suis revenu à mes concitoyens, je suis et veux être de toute mon âme un citoyen de la Suisse. (*Il se relève.*) Pleurez sur votre ami, sur votre père, mais ne tombez pas dans le découragement. Ce n'est pas de ces seules richesses que je suis héritier, il m'a aussi légué son cœur et son âme, et ma jeunesse acquittera tout ce que vous avait promis sa respectable vieillesse. Mon père, donnez-moi votre main, et vous aussi la vôtre, Stauffacher et Melchtal. Oh! n'hésitez pas, ne vous détournez pas, recevez mon serment et mes vœux.

WALTHER FURST.

Donnez-lui votre main, son cœur revient à nous et mérite notre confiance.

MELCHTAL.

Vous avez montré du mépris aux paysans; parlez, que devons-nous attendre de vous?

RUDENZ.

Oubliez l'erreur de ma jeunesse.

WALTHER FURST.

Soyez unis, telle a été la dernière parole de celui qui était notre père; vous vous en souvenez.

MELCHTAL.

Voici ma main, noble seigneur; la promesse d'un paysan est aussi une parole sacrée. Que seraient les chevaliers sans nous? Notre emploi est plus ancien que le leur.

RUDENZ.

Aussi je l'honore et mon épée le protégera.

MELCHTAL.

Seigneur, le bras qui dompte un sol ingrat et qui le féconde, peut aussi servir à se défendre contre la violence.

RUDENZ.

Hé bien, vous me défendrez et je vous défendrai; étant unis notre force deviendra plus grande. Mais à quoi bon ces paroles, tant que notre patrie est la proie d'une tyrannie étrangère? quand notre sol sera délivré de ses ennemis, alors il sera temps de régler paisiblement nos droits. (*Il se tait un moment.*) Vous vous taisez, vous n'avez rien à me dire? Eh quoi! n'ai-je pas mérité que vous ayez confiance en moi? est-ce donc contre votre gré que je dois entrer dans le secret de votre alliance? avez-vous

délibéré? Vous avez prêté serment au Rutli, je le sais; je n'ignore rien de ce que vous avez résolu, et, bien que je ne l'aie pas appris de vous, je le garde comme un dépôt sacré. Jamais, croyez-moi, je n'ai été l'ennemi de mon pays, jamais je n'ai rien projeté contre vous; cependant vous avez tort de différer, le temps presse, les circonstances sont impérieuses; Tell a déjà été la victime de vos délais.

STAUFFACHER.

Nous avons juré d'attendre jusqu'aux fêtes de Noël.

RUDENZ.

Je n'étais pas avec vous, je n'ai rien juré, différez; mais moi je vais agir.

MELCHTAL.

Quoi, vous voudriez?...

RUDENZ.

Je me compte maintenant parmi les chefs du pays et mon premier devoir est de vous délivrer.

WALTHER FURST.

Confier à la terre cette dépouille chérie, c'est le plus pressant et le plus sacré de vos devoirs.

RUDENZ.

Quand nous aurons affranchi cette contrée, alors nous placerons sur le cercueil la couronne de la victoire. O mes amis, je n'ai pas seulement à combattre les tyrans pour votre cause, j'ai aussi la mienne à défendre : écoutez-moi; ma chère Berthe a disparu, elle a été secrètement enlevée du milieu de nous avec une audace criminelle.

STAUFFACHER.

Comment ! le tyran aurait osé faire une pareille violence à une personne libre et noble ?

RUDENZ.

Mes amis, je vous ai promis du secours et je vais commencer par demander le vôtre. On a enlevé, on a saisi ma bien-aimée ; qui sait où ces misérables l'auront cachée ? à quelle violence ils auront osé se porter pour enchaîner son cœur par des liens détestés ? Ne m'abandonnez pas, aidez-moi à la délivrer, elle vous chérit, et elle mérite par son amour pour la patrie que tous les bras s'arment pour elle.

WALTHER FURST.

Que voulez-vous entreprendre ?

RUDENZ.

Le sais-je ? Hélas ! dans cette obscurité qui enveloppe son sort, dans les affreuses angoisses de mon incertitude, je ne sais m'attacher à aucune idée fixe ; une seule chose est claire dans mon âme, c'est que je ne pourrai la retrouver que sous les débris de la tyrannie renversée, et que nous devons attaquer les forteresses pour pénétrer dans la prison où elle est peut-être ensevelie.

MELCHTAL.

Venez, conduisez-nous. Nous vous suivrons. Pourquoi différer jusqu'à demain ce qui peut être tenté dès aujourd'hui. Quand nous avons fait le serment du Rutli, Tell était encore libre, et la tyrannie n'était pas encore parvenue au comble de l'horreur. Le

temps nous a imposé de nouveaux devoirs et parler de délais serait une lâcheté maintenant.

RUDENZ, à Walther Furst et à Stauffacher.

Pendant ce temps-là, armez-vous et tenez-vous prêts à agir. Attendez que des feux soient allumés comme signal sur la montagne : la nouvelle de notre victoire vous parviendra ainsi plus vite que par un message, et, quand vous verrez briller ces heureuses flammes, précipitez-vous sur l'ennemi avec la rapidité de la foudre, et renversez l'édifice de la tyrannie.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE III.

(Un chemin creux près de Kussnacht. On y descend du milieu des rochers. Sur le devant on en distingue un, qui forme une espèce d'avancement masqué par des arbrisseaux).

TELL arrive; il tient son arbalète.

Il doit passer par ce chemin creux, aucune autre route ne peut le conduire à Kussnacht. C'est ici que je vais accomplir mon dessein; l'occasion est favorable. Ici, caché derrière ces arbrisseaux, je pourrai l'atteindre de ma flèche; le chemin est étroit, il ne sera point entouré de sa suite. Mets ordre à ta conscience, gouverneur; c'en est fait de toi, ton heure est arrivée.

Je vivais dans la paix et dans l'innocence; je n'avais jamais dirigé mes traits que sur les animaux des forêts; jamais le meurtre n'avait souillé ma

pensée. Tu m'as arraché à mon repos, tu as rempli d'un noir venin un cœur qui s'était nourri de pensées pieuses et douces; tu m'as accoutumé aux actions monstrueuses. Celui qui a pris pour but la tête de son enfant, peut bien aussi percer le cœur de son ennemi.

Gouverneur, il faut que je préserve de ta fureur les tendres épouses, les innocens et malheureux enfans. Lorsque, d'une main tremblante, j'ai tendu mon arc, lorsque par un amusement cruel et infernal, tu m'as contraint à tirer ma flèche sur mon enfant, lorsque tu me voyais sans défense, au désespoir et suppliant devant toi, alors, je me suis intérieurement promis, j'ai juré par un serment terrible, entendu de Dieu seul, que ton cœur serait le premier but où j'enverrais une flèche. Ce que j'ai juré dans ce moment d'horrible souffrance est un devoir sacré, et je veux m'en acquitter.

Tu es mon seigneur, le lieutenant de mon empereur, mais l'empereur ne t'aurait pas permis ce que.... il t'avait envoyé pour rendre la justice, sévèrement peut-être, puisqu'il est irrité, mais il n'a pas voulu que tu puisses impunément te faire un jeu cruel du meurtre et du carnage; car il y a un Dieu pour venger et pour punir.

Et toi, qui as été l'instrument d'une douleur si amère, et qui maintenant est tout mon bien, mon précieux trésor, je vais te diriger sur un but qui a été inaccessible aux plus touchantes prières, mais qui ne te résistera pas. O arc fidèle, qui si souvent m'as bien servi dans de joyeux amusemens, ne m'abandonnes pas dans ce moment important et

terrible; encore cette fois seulement, que ta corde lance comme de coutume une flèche rapide! Ah! si elle allait s'échapper sans force de ma main, je n'en ai pas une seconde à lancer.

(Des voyageurs passent sur la scène.)

Je vais m'asseoir sur ce banc de pierre qui s'offre au voyageur pour le reposer un moment, car il n'y a aucune habitation en ce lieu. — Chaque passant succède à l'autre sans délai; ceux qui se rencontrent continuent leur route, étrangers l'un à l'autre, sans s'enquérir mutuellement de leurs peines. — Ici passe le marchand que ses intérêts rendent soucieux, le pèlerin légèrement chargé, le moine pieux, le brigand aux sombres regards, le joyeux ménétrier, le colporteur conduisant son cheval qui porte un lourd fardeau et qui vient des contrées lointaines, car en suivant toujours ce chemin on parcourrait le monde; tous continuent leur route pour aller à leurs affaires.... et la mienne c'est le meurtre!

(Il s'assied.)

Autrefois, mes chers enfans, lorsque votre père revenait au logis, c'était pour vous un moment joyeux; jamais il ne rentrait sans vous apporter quelque chose; tantôt c'était une belle fleur des Alpes, tantôt un oiseau au brillant plumage, tantôt quelque coquillage pétrifié qu'il avait trouvé en parcourant les montagnes. Aujourd'hui il est sorti pour chercher une autre proie; il est assis dans un lieu sauvage, roulant la pensée du meurtre; c'est la vie de son ennemi qu'il est venu surprendre. — Et cependant, mes chers enfans, c'est encore à vous, à

vous seulement qu'il pense aujourd'hui; c'est pour vous défendre, c'est pour protéger votre enfance innocente contre la rage des tyrans, qu'il apprête son arc pour le meurtre.

(Il se lève.)

J'attends ici une digne proie. Le chasseur passe souvent sans impatience des jours entiers à errer pendant la rigueur de l'hiver, à risquer sa vie en franchissant les rochers, à gravir des murs de glace que parfois il teint de son sang, et tout cela pour atteindre quelque misérable gibier. Ici, j'obtiendrai une plus précieuse récompense, la vie de mon mortel ennemi, de celui qui voulait me faire périr.

(On entend dans le lointain une musique joyeuse qui s'approche par degrés.)

J'ai passé ma vie à manier l'arc, à m'exercer à tirer des flèches. Souvent dans les jeux de village, j'ai atteint le but et obtenu le prix. Aujourd'hui je ferai un plus beau coup, le plus beau qui puisse être fait dans toute l'enceinte des montagnes.

(On aperçoit une noce sur la hauteur, et elle descend dans le chemin creux. Tell la regarde passer appuyé sur son arbalète. Stussi le messier l'aborde.)

STUSSI.

C'est la noce du métayer du couvent de Morlischachen : c'est un homme riche qui possède dix grands troupeaux sur les Alpes; il épouse une fille d'Imisée, et ce soir il y aura de grandes réjouissances à Kussnacht. Venez avec nous, tous les honnêtes gens sont conviés.

TELL.

Je suis un convive trop triste pour une noce.

STUSSI.

Si vous avez quelque chagrin, chassez-le de votre

cœur; prenez le temps comme il vient. Il est assez triste à présent; c'est une raison pour saisir l'occasion de se réjouir. Ici l'on se marie; ailleurs il y a peut-être des gens qui se font porter en terre.

TELL.

Et souvent l'on passe ainsi du plaisir au tombeau.

STUSSI.

Ainsi va le monde. Il y a assez de malheurs partout; une partie du mont Ruiff s'est éboulée, et a enseveli la terre de Glaris.

TELL.

Eh quoi! les montagnes elles-mêmes? Tout s'écroule donc sur la terre!

STUSSI.

Ailleurs il se passe aussi des choses surprenantes. Je viens de voir un homme qui arrive de Bade : il m'a conté qu'un chevalier s'est mis en route pour aller voir le roi. En chemin un essaim d'abeilles s'est attaché à son cheval, et l'a tellement fait souffrir que l'animal est tombé mort; et le chevalier est arrivé à pied chez le roi.

TELL.

Au plus faible même, il a été donné un aiguillon.

(Hermengarde arrive avec plusieurs enfans et se place au milieu du chemin creux.)

STUSSI.

On craint que cela n'annonce quelque grand malheur pour le pays, quelque événement triste et extraordinaire.

TELL.

Tous les jours il se passe des choses contre l'ordre de la nature, et aucun prodige ne les avait annoncées.

STUSSI.

Heureux l'homme qui cultive paisiblement son champ, et qui vit sans nuls soucis au milieu des siens!

TELL.

L'homme le plus paisible ne peut pas vivre en repos, s'il plaît à un voisin pervers de le troubler.

(Tell regarde souvent avec une inquiète impatience du côté de la hauteur.)

STUSSI.

Adieu. Vous attendez ici quelqu'un?

TELL.

Oui.

STUSSI.

Je vous souhaite un heureux retour dans votre famille. Vous êtes d'Uri. Notre gracieux seigneur, le gouverneur, doit en revenir aujourd'hui.

UN VOYAGEUR qui arrive.

N'attendez pas le gouverneur pour aujourd'hui. L'orage a fait déborder les rivières, et tous les ponts ont été emportés par l'inondation.

(Tell se lève.)

HERMENGARDE s'avance.

Le gouverneur ne viendra pas?

STUSSI.

L'attendez-vous?

HERMENGARDE.

Hélas! oui.

STUSSI.

Pourquoi vous placez-vous dans ce chemin creux, devant son passage?

HERMENGARDE.

Il ne pourra pas se détourner; il sera forcé de m'entendre.

FRIESSHARDT. Il s'avance promptement dans le chemin, et dit à haute voix, du fond du théâtre :

Laissez le chemin libre. Voici monseigneur le gouverneur qui s'avance sur mes pas.

(Tell se retire.)

HERMENGARDE, vivement.

Le gouverneur vient?

(Elle se place sur le devant de la scène avec ses enfans. Gessler et Rodolphe de Harras paraissent sur la hauteur. Ils sont à cheval.)

STUSSI, à Friesshardt.

Comment avez-vous fait pour traverser les torrens, puisque les ponts sont emportés?

FRIESSHARDT.

Nous avons eu à nous débattre sur le lac; ainsi les rivières ne pouvaient nous effrayer.

STUSSI.

Vous étiez sur le lac pendant cette terrible tempête?

FRIESSHARDT.

Oui, nous y étions, et j'ai bien cru que c'était mon dernier jour.

STUSSI.

Ne vous en allez pas; contez-moi comment.....

FRIESSHARDT.

Laissez-moi; il faut que je m'en aille devant le gouverneur annoncer son arrivée au château.

STUSSI.

Si ce bateau eût porté d'honnêtes gens, il se se-

rait abîmé cent fois; mais il y a des hommes sur qui le feu ni l'eau ne peuvent rien. (*Il regarde autour de lui.*) Où donc a passé ce chasseur avec qui je parlais?

(Gessler et Rodolphe de Harras, à cheval.)

GESSLER.

Dites-en ce que vous voudrez, l'empereur est mon maître, et je dois chercher à lui plaire. Il ne m'a pas envoyé dans ce pays pour flatter le peuple et le traiter doucement; il veut qu'on lui obéisse, et la question est de savoir si les paysans doivent être seigneurs de cette terre, ou si c'est l'empereur.

HERMENGARDE.

Voici le moment favorable, je vais me présenter à lui.

(Hermengarde s'approche avec crainte.)

GESSLER.

Je n'ai pas fait placer ce chapeau à Uri par une vaine raillerie, ni pour éprouver le cœur de ce peuple qui m'est connu depuis long-temps; je l'ai fait placer pour qu'ils apprennent à courber devant moi leur tête et à ne plus la lever orgueilleusement. J'ai voulu, en élevant ce chapeau au milieu du chemin où ils sont forcés de passer chaque jour, et où leurs yeux en sont nécessairement frappés, leur rappeler leur seigneur dont ils perdaient le souvenir.

RODOLPHE.

Le peuple a cependant de certains droits.

GESSLER.

Qu'il n'est pas temps de discuter. De vastes résultats

s'apprêtent, et l'on doit y travailler. La maison impériale doit s'accroître, et ce que le père a glorieusement commencé, il faut que le fils l'achève. Ce petit peuple est un obstacle dans sa route; et, de manière ou d'autre, il faut qu'il se soumette.

(Ils veulent avancer, Hermengarde se jette à genoux devant le gouverneur.)

HERMENGARDE.

Miséricorde, monseigneur, grâce! grâce!

GESSLER.

Pourquoi vous placez-vous sur mon chemin, au-devant de mes pas? Retirez-vous.

HERMENGARDE.

Mon mari languit en prison, mes enfans manquent de pain. Mon puissant seigneur, ayez compassion de notre affreuse douleur.

RODOLPHE.

Qui êtes-vous? qui est votre mari?

HERMENGARDE.

Mon bon seigneur, c'est un pauvre journalier du mont Riggi, qui s'en allait, au bord des précipices, faucher l'herbe au-dessus des rochers escarpés dans des lieux où le bétail n'oserait pas gravir.

RODOLPHE, au gouverneur.

Mon Dieu, quelle misérable vie! Je vous en prie, rendez-lui son pauvre mari; quelle que soit la faute dont il a pu se rendre coupable, n'est-elle pas expiée par l'épouvantable métier qui le nourrit? (*A Hermengarde.*) On vous fera justice; venez au château présenter votre demande, ce n'est pas ici le lieu.

HERMENGARDE.

Non, non, je ne quitterai point cette place que monseigneur ne m'ait rendu mon mari; déjà depuis six mois il languit dans une tour, où il attend vainement la sentence du juge.

GESSLER.

Femme, pensez-vous donc me contraindre à vous écouter? Retirez-vous.

HERMENGARDE.

Gouverneur, faites-moi justice. Vous êtes juge dans ce pays au nom de Dieu et de l'empereur; remplissez votre devoir. Songez qu'on vous fera justice au ciel, comme vous nous ferez justice.

GESSLER.

Allons, qu'on chasse de mes yeux ce peuple insolent.

HERMENGARDE prend la bride de son cheval.

Non, non, je n'ai plus rien à perdre, tu ne sortiras pas de ce lieu avant de m'avoir rendu justice: fronce le sourcil, lance-moi des regards menaçans, que m'importe? Notre malheur est sans bornes; nous n'avons plus rien à craindre de ta colère.

GESSLER.

Femme, retire-toi, ou mon cheval va te fouler aux pieds.

HERMENGARDE.

Hé bien, pousse-le sur mon corps. (*Elle pousse ses enfans par terre et se précipite avec eux au milieu du chemin.*) Me voici avec mes enfans. Écrase ces malheureux orphelins sous les pieds de ton cheval; ce ne sera pas là pire de tes cruautés.

RODOLPHE.

Femme, vous êtes donc insensée?

HERMENGARDE poursuit avec vivacité.

Aussi-bien ne foules-tu pas depuis long-temps sous tes pieds le peuple que t'a confié l'empereur? Ah! je ne suis qu'une femme; si j'étais homme, je sais bien qu'il y aurait autre chose à faire qu'à me prosterner dans la poussière.

(On entend de nouveau sur la hauteur la musique de la noce, mais dans le lointain.)

GESSLER.

Où sont mes serviteurs? Qu'on arrache cette femme d'ici, ou je cesserai de me contenir, et je ferai... ce que je ne veux pas faire.

RODOLPHE.

Vos serviteurs n'ont pu encore parvenir ici. Ce chemin creux est embarrassé par une noce.

GESSLER.

Oui, je suis encore un maître trop indulgent pour ce peuple. Les discours ont encore trop de licence, et ne sont pas enchaînés comme ils devraient l'être; mais tout ceci va changer, je le jure ici. Je briserai cette inébranlable obstination; je ferai plier cet audacieux esprit de liberté : je veux faire régner sur cette contrée une loi nouvelle. Je veux.... (*Une flèche l'atteint. Il porte la main sur son cœur et chancelle, et d'une voix étouffée il ajoute :*) Mon Dieu! faites-moi grâce.

RODOLPHE.

Mon seigneur... Grand Dieu! qu'est-ce donc? D'où cela vient-il?

HERMENGARDE se relève.

Au meutre!... au meurtre!... il chancelle et s'évanouit; il a été blessé....

RODOLPHE saute de cheval.

Quel funeste événement! Dieu! seigneur chevalier, invoquez la miséricorde de Dieu. Vous êtes un homme mort.

GESSLER.

C'est la flèche de Tell.

(Il tombe de cheval dans les bras de Rodolphe de Harras, qui le dépose sur le banc de pierre.)

TELL se montre sur le haut du rocher.

Tu as reconnu d'où partait le coup; n'en soupçonne pas un autre que moi. Les chaumières sont délivrées, l'innocence n'a plus rien à craindre de toi, tu ne désoleras plus cette contrée.

(Il disparaît de dessus le rocher. Le peuple se précipite sur la scène.)

STUSSI.

Que se passe-t-il? Qu'est-il arrivé?

HERMENGARDE.

Le gouverneur a été percé d'une flèche.

LE PEUPLE se presse en foule.

Qui est-ce qui a été frappé?

(Pendant qu'une portion de la noce est sur l'avant-scène, le reste est encore derrière sur la hauteur, et la musique continue.)

RODOLPHE DE HARRAS.

Il perd tout son sang. Tâchez de le secourir, poursuivez le meurtrier. Malheureux, il faut donc que tu périsses ainsi! pourquoi n'a-t-il pas voulu écouter mes avis?

STUSSI.

Oui, ma foi, il est là pâle et inanimé.

PLUSIEURS VOIX.

Qui a fait le coup?

RODOLPHE DE HARRAS.

Ce peuple est donc insensé de continuer à se réjouir au son de la musique auprès d'un mourant? Qu'on les fasse taire. (*La musique cesse, et la foule du peuple s'accroît.*) Seigneur gouverneur, parlez si vous avez encore l'usage de vos sens; n'avez-vous rien à me confier? (*Gessler fait un signe de la main; mais après l'avoir levée avec vivacité, il la laisse retomber.*) Que dois-je faire? Voulez-vous être porté à Kussnacht! Je ne vous comprends pas. Ah! soyez résigné, quittez toutes les pensées terrestres; songez seulement à vous réconcilier avec le ciel.

(Toute la noce entoure le mourant avec un empressement cruel et sans émotion.)

STUSSI.

Voyez comme il pâlit. La mort arrive jusqu'à son cœur, ses yeux sont éteints.

HERMENGARDE élève un de ses enfans dans ses bras.

Regarde, mon enfant, regarde mourir ce monstre.

RODOLPHE DE HARRAS.

Femme insensée, avez-vous donc perdu tout sentiment, de fixer ainsi les regards de votre enfant sur cet affreux spectacle? Secourez-le; aidez-moi; n'est-il personne qui veuille m'aider à retirer de son sein cette flèche funeste?

LES FEMMES se retirent.

Nous, toucher celui que Dieu a frappé!

RODOLPHE DE HARRAS.

Puisse-t-il vous priver du bonheur éternel.

(Il tire son épée.)

STUSSI le prend dans ses bras.

Arrêtez! seigneur, votre pouvoir est fini, le tyran de cette contrée est tombé; nous ne supporterons plus aucune violence; nous sommes libres!

TOUS, avec tumulte.

Nous sommes libres!

RODOLPHE DE HARRAS.

En sommes-nous venus là? la terreur et l'obéissance se seraient-elles si rapidement évanouies? (*Il s'adresse aux serviteurs armés qui l'entourent.*) Vous avez vu le funeste et mortel événement qui vient de se passer ici; tous les secours seraient superflus; c'est en vain qu'on voudrait poursuivre le meurtrier; d'autres soins nous pressent. Allons à Kussnacht pour conserver à l'empereur sa forteresse: tous les liens du devoir, toutes les règles imposées viennent d'être rompues, et il n'est personne sur la fidélité de qui l'on puisse s'assurer.

(Il se retire avec sa suite, et l'on voit arriver six religieux.)

HERMENGARDE.

Place! place! voici les bons religieux.

STUSSI.

Son corps est là gissant, et les corbeaux arrivent.

LES RELIGIEUX se rangent en cercle autour du corps, et chantent d'un ton lugubre.

La mort s'empare de l'homme en un moment,
Elle ne lui donne aucun délai ;
Il est précipité au milieu de sa carrière;
Il est atteint dans la plénitude de la vie.
Qu'il soit prêt ou non à partir,
Il faut qu'il comparaisse devant le juge.

(Pendant qu'on chante les derniers vers, la toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La place publique d'Altdorf. Dans le fond, à droite, on voit le château fort d'Uri, avec des échafaudages qui l'entourent, comme à la troisième scène du premier acte. A droite, on aperçoit, sur plusieurs montagnes, de grands feux qui ont été allumés comme signal. On entend dans le lointain les cloches sonner de plusieurs côtés. Le jour ne fait que commencer.

RUODI, KUONI, LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES et beaucoup d'autres habitans, des femmes et des enfans.

RUODI.

Voyez-vous sur les montagnes ces signaux enflammés?

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Entendez-vous les cloches du coté d'Unterwald?

RUODI.

Les ennemis sont chassés.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Les châteaux sont pris.

RUODI.

Et nous souffrons encore à Uri que ce château des

tyrans subsiste sur notre sol? Serons-nous les derniers à nous déclarer libres?

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Voulez-vous donc laisser en place cet instrument d'oppression? Allons, il faut le renverser.

TOUS.

Oui, renversons, renversons ce château.

RUODI.

Où est la trompe d'Uri?

LA TROMPE D'URI.

Me voici; que faut-il faire?

RUODI.

Montez au clocher et sonnez de votre trompe; que le bruit soit entendu au loin dans les montagnes, qu'il soit répété par tous les échos des rochers, que tous les hommes des montagnes se rassemblent rapidement.

(Le crieur s'en va. Walther Furst arrive.)

WALTHER FURST.

Arrêtez, amis, arrêtez. Nous ne savons pas encore ce qui s'est passé à Unterwald et à Schwitz; attendons qu'il nous arrive un message.

RUODI.

Et pourquoi attendre? le tyran est mort, le jour de la liberté est arrivé.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Et ces feux allumés qui brillent sur toutes les montagnes, ne sont-ils pas un signal suffisant?

RUODI.

Allons, allons, prêtez-moi votre aide, les femmes comme les hommes; renversons les échafauds, détruisons les voûtes, abattons les murailles; qu'il ne reste pas pierre sur pierre.

LE PÊCHEUR.

Allons, compagnons, c'est nous qui avons construit ce château; nous saurons bien le détruire.

TOUS.

Allons, à l'ouvrage.

(Ils se précipitent tous vers le château.)

WALTHER FURST.

Le sort en est jeté, je n'ai pu les retenir.

(Melchtal et Baumgarten arrivent.)

MELCHTAL.

Eh quoi, ce château est encore debout, tandis que Sarnen est en cendres et que Rossberg est renversé de fond en comble!

WALTHER FURST.

Vous voici, Melchtal! Nous apportez-vous la liberté? Dites, le pays est-il délivré de ses ennemis?

MELCHTAL l'embrasse.

Notre sol est affranchi. Réjouissez-vous, mon respectable ami: au moment où nous parlons, il n'y a plus aucun tyran sur la terre de Suisse.

WALTHER FURST.

Ah! parlez: comment vous êtes-vous rendus maîtres de ces forteresses!

MELCHTAL.

C'est Rudenz qui, avec une audace hasardeuse, s'est courageusement emparé de Sarnen; et moi, j'ai la nuit dernière escaladé Rossberg. Mais apprenez ce qui est arrivé : nous avions déjà chassé les ennemis du château, et nous venions d'allumer avec transport un incendie dont les flammes s'élevaient au ciel, quand Diethelm, le page de Gessler s'est élancé en criant que la dame de Bruneck était en proie à la fureur du feu.

WALTHER FURST.

Juste Dieu!

(On entend les échafauds s'écrouler.)

MELCHTAL.

C'était dans ce lieu même qu'elle avait été secrètement renfermée par ordre du gouverneur. Rudenz s'élance désespéré; déjà nous entendions le bruit des poutres qui s'écroulaient, et les cris de détresse de l'infortunée perçaient à travers la fumée.

WALTHER FURST.

A-t-elle été sauvée?

MELCHTAL.

Il fallait de la résolution et de la promptitude; si Rudenz n'eût été que notre seigneur, nous n'eussions pas exposé notre vie pour lui; mais il est notre confédéré, et Berthe a toujours honoré le peuple. Ainsi nous nous sommes courageusement, au risque de nos jours, précipités dans le feu.

WALTHER FURST.

A-t-elle été sauvée?

MELCHTAL.

Oui, elle l'a été. Rudens et moi nous l'avons emportée à travers les flammes, marchant sur des poutres qui s'abîmaient sous nos pas. Quand elle a été sauvée, et que, revenant à elle, ses yeux se sont levés au ciel, le baron s'est précipité dans mes bras, j'ai reçu ainsi son serment muet d'une alliance éternelle, à l'épreuve de tous les coups du sort, comme elle l'avait été de l'ardeur des flammes.

WALTHER FURST.

Où est Landenberg?

MELCHTAL.

Dans les montagnes de Brunig. Si celui qui a rendu mon père aveugle, n'a pas été privé de la lumière, cela n'a pas dépendu de moi. Je l'ai poursuivi, je l'ai atteint dans sa fuite, et l'ai traîné aux pieds de mon père : mon épée était déjà levée sur sa tête, quand, implorant la miséricorde du pauvre vieillard aveugle, il a obtenu de lui le don de la vie : il a prêté un serment de bannissement; il le tiendra et ne cherchera plus à revenir, car il a éprouvé la force de notre bras.

WALTHER FURST.

Il est beau à vous de ne pas avoir souillé de sang la pureté de cette victoire.

LES ENFANS traînent sur le théâtre les débris des échafauds.

Liberté, liberté!

(La trompe d'Uri se fait entendre avec force.)

WALTHER FURST.

Voyez quelle fête; elle sera gravée dans le souvenir des enfans, jusque dans leur dernière vieillesse.

(De jeunes filles portent le chapeau sur une perche. Le théâtre se remplit de peuple.)

RUODI.

Voilà ce chapeau devant lequel il fallait nous courber.

BAUMGARTEN.

Hé bien! qu'en devons-nous faire; décidez-en?

WALTHER FURST.

Dieu!... C'est sous ce chapeau qu'était placé mon petit-fils.

PLUSIEURS VOIX.

Il faut le brûler; il faut détruire ce monument de la tyrannie.

WALTHER FURST.

Non, laissez-le subsister. Il devait être un instrument de la tyrannie; qu'il devienne un signe éternel de notre liberté.

(Les habitans, hommes, femmes et enfans, se tiennent les uns debout, d'autres assis sur les débris des échafauds, et sont pittoresquement groupés en demi-cercle.)

MELCHTAL.

Nous voici joyeusement placés sur les débris de la tyrannie. Confédérés, ce que nous avons juré au Rutli est maintenant accompli.

WALTHER FURST.

L'entreprise est commencée, mais elle n'est point achevée; il nous faut encore du courage et une concorde inaltérable. Soyez certains que l'empereur ne tardera pas à vouloir venger la mort de son bailli, et à rétablir ici, par la force, ceux que nous avons chassés.

MELCHTAL.

Eh bien! s'il conduit ici son armée, nous qui

avons chassé les ennemis intérieurs, nous saurons bien repousser les ennemis du dehors.

RUODI.

On ne peut pénétrer dans cette contrée que par un petit nombre de passages; nous y ferons une barrière de nos corps.

BAUMGAREEN.

Nous sommes unis par les liens d'une alliance éternelle, et ses armées ne peuvent nous épouvanter.

(Le curé et Stauffacher arrivent.)

LE CURÉ.

Quelle terrible justice du ciel!

QUELQUES HABITANS.

Qu'est-ce?

LE CURÉ.

Dans quel temps nous vivons!

WALTHER FURST.

Parlez, qu'y a-t-il? Ah! vous voici, seigneur Werner! Que venez-vous nous annoncer?

LES HABITANS.

Qu'est-ce donc?

LE CURÉ.

Vous allez m'entendre avec surprise.

STAUFFACHER.

Nous sommes délivrés d'une grande crainte.

LE CURÉ.

L'empereur vient d'être assassiné.

WALTHER FURST.

Juste Dieu!

(Les habitans se pressent en tumulte autour de Stauffacher.)

TOUS.

Assassiné! Comment! l'empereur? Écoutons. L'empereur?...

MELCHTAL.

Cela n'est pas possible. D'où vous vient cette nouvelle?

STAUFFACHER.

Elle est certaine. C'est à Brück que l'empereur Albert est tombé sous les coups d'un assassin. Un homme digne de foi, Jean Müller, de Schaffouse, vient de l'annoncer.

WALTHER FURST.

Qui a osé se porter à cette action criminelle?

STAUFFACHER.

Le nom de l'assassin la rend plus criminelle encore : il était son neveu, le fils de son frère; c'est le duc Jean de Souabe qui a commis ce meurtre.

MELCHTAL.

Et quel motif a pu le pousser à ce parricide?

STAUFFACHER.

L'empereur retenait son héritage paternel et le refusait à ses vives réclamations; on dit même qu'il avait le projet de mettre un terme aux demandes de son neveu, en le contraignant à couvrir son front de la mitre épiscopale. Quoi qu'il en soit, le jeune prince a prêté l'oreille aux conseils criminels de quelques-uns de ses compagnons d'armes; et avec les seigneurs d'Eschenbach, de Tegerfeld, de Wart et de Palm, il a résolu, puisqu'on lui refusait ses droits, de se venger de sa propre main.

WALTHER FURST.

Et dites-nous comment le crime s'est consommé.

STAUFFACHER.

L'empereur cheminait de Stein à Bade, pour retourner à Rheinfeld où est la cour; il avait avec lui les princes Jean et Léopold, et une suite nombreuse de grands seigneurs. Quand il fut arrivé à la Reuss, au lieu où il faut la traverser en bateau, les assassins s'empressèrent d'entrer les premiers dans la barque, de sorte que l'empereur se trouva séparé de sa suite; après avoir traversé la rivière, au moment où l'empereur passait dans un champ labouré, près des ruines d'une antique cité construite par les païens, en face du château d'Habsbourg, d'où est sortie sa noble race, le duc Jean l'a frappé d'un poignard dans la gorge, Rodolphe de Palm l'a percé de sa lance, et Eschenbach lui a fendu la tête; l'empereur est tombé dans son sang, assassiné par les siens et gissant sur son propre domaine. Ceux qui auraient pu le défendre voyaient de l'autre rive le crime se consommer; mais, séparés par le torrent, ils ne pouvaient que pousser des cris inutiles; une pauvre femme se trouvait seule dans le chemin, et c'est elle qui a reçu le dernier soupir de l'empereur.

MELCHTAL.

Ainsi celui dont l'ambition était insatiable a fini par descendre au tombeau avant le temps.

STAUFFACHER.

Une horrible terreur s'est répandue sur tout le pays, les passages des montagnes sont gardés, cha-

que canton veille sur ses frontières, l'antique Zurich a fermé ses portes pour la première fois depuis trente ans, tant les meurtriers et plus encore ceux qui veulent punir le crime inspirent de crainte, car la reine de Hongrie, la fière Agnès s'approche, armée de la proscription; elle a abjuré la douceur de son sexe, et veut venger le sang royal de son père sur toute la race des meurtriers, sur leurs serviteurs, sur leurs enfans et les enfans de leurs enfans, et même sur les pierres de leurs châteaux; elle a juré d'immoler des générations entières sur le tombeau de son père et de se baigner avec délices dans le sang.

MELCHTAL.

Sait-on où les assassins ont dirigé leur fuite?

STAUFFACHER.

Aussitôt après le crime ils ont fui par des chemins différens, et se sont séparés pour ne plus se revoir sans doute. Le duc Jean doit errer dans les montagnes.

WALTHER FURST.

Ainsi leur attentat leur sera inutile. La vengeance ne rapporte aucun fruit; elle se dévore elle-même avec effroi; elle n'a d'autre joie que le meurtre, et la cruauté est le seul de ses désirs qui soit assouvi.

STAUFFACHER.

Le crime ne sera d'aucun profit aux assassins, mais nous recueillerons d'une main pure les fruits heureux de ce sanglant attentat. Nous sommes maintenant délivrés d'une grande crainte; le plus puissant ennemi de notre liberté est tombé, et l'on

croit que le sceptre sera transporté de la maison de Habsbourg à une autre famille; l'Empire veut maintenir la liberté de son élection.

WALTHER FURST ET PLUSIEURS AUTRES.

En savez-vous quelque chose?

STAUFFACHER.

La plupart des suffrages se portent déjà sur le comte de Luxembourg.

WALTHER FURST.

Nous avons été sages de rester fidèles à l'Empire; maintenant nous pourrons en espérer justice.

STAUFFACHER.

Le nouvel empereur aura besoin de se faire des amis dévoués, et il nous protégera contre les vengeances de l'Autriche.

(Les habitans s'embrassent les uns les autres.)

(Le sacristain arrive avec un messager.)

LE SACRISTAIN.

Voici les respectables chefs de notre pays.

LE CURÉ ET PLUSIEURS AUTRES.

Qu'est-ce donc?

LE SACRISTAIN.

C'est un messager de l'Empire qui apporte une lettre.

TOUS, à Walther Furst.

Ouvrez-la et lisez.

WALTHER FURST.

Aux bons habitans d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, la reine Élisabeth souhaite salut et prospérité.

QUELQUES VOIX.

Que nous veut la reine? nous ne sommes pas sous sa loi.

WALTHER FURST lit.

« Au milieu de l'extrême douleur où la plonge » son veuvage et la mort sanglante de son époux et » seigneur, la reine s'est ressouvenue de l'antique » fidélité et de l'amour que la Suisse lui a toujours » montrés. »

MELCHTAL.

Du temps de son bonheur, elle n'y a jamais songé.

LE CURÉ.

Silence! écoutez.

WALTHER FURST.

« Elle se persuade que ce bon peuple ressentira » une juste horreur pour ce crime et ses misérables » auteurs; c'est pouquoi elle espère que les trois » cantons ne prêteront aucune assistance aux meur- » triers, et qu'au contraire ils feront preuve de fidé- » lité en aidant à leur punition et s'efforçant de les » saisir; se souvenant de l'amour et de la faveur » que la maison de Habsbourg a toujours accordés à » la Suisse. »

(Les habitans laissent voir des signes de malveillance.)

PLUSIEURS VOIX.

L'amour et la faveur!

STAUFFACHER.

Nous avons été favorisés par Rodolphe de Habsbourg, il est vrai; mais son fils, en quoi a-t-il mérité notre reconnaissance? A-t-il ratifié notre lettre de franchise comme avaient fait tous les empereurs

avant lui? a-t-il rendu la justice d'après d'équitables lois? a-t-il accordé protection à l'innocence opprimée? a-t-il seulement voulu entendre les députés que dans notre désespoir nous lui avions envoyés? Il n'a rien fait de tout cela; et aurions-nous été obligés de reconquérir nous-mêmes nos droits par notre courage si nos maux l'avaient touché? De la reconnaissance pour lui! Il n'a pas semé pour recueillir ce fruit dans nos vallées. Assis sur un trône élevé, il pouvait être le père du peuple; il a préféré de donner ses soins au seul accroissement de sa famille. Que ceux qu'il a enrichis donnent des larmes à sa mémoire.

WALTHER FURST.

Nous ne nous réjouissons pas de sa perte, et nous ne gardons plus maintenant le souvenir de nos maux passés; ils sont loin de nous. Mais venger la mort d'un souverain qui ne nous a jamais fait aucun bien, et poursuivre des hommes qui ne nous ont fait aucun tort, cela ne nous convient pas, et nous n'en ferons rien; ce ne pourrait être qu'un libre tribut d'amour, car sa mort nous a affranchis de tout devoir; nous n'en avons plus aucun à acquitter envers lui.

MELCHTAL.

Que la reine exhale son chagrin par des pleurs, que les sanglots de sa douleur accusent le Ciel; ici vous voyez tout un peuple à genoux, remercier ce même Ciel de son affranchissement: c'est par l'amour et les bienfaits seulement qu'on peut mériter des larmes.

(Le messager s'en va.)

STAUFFACHER, au peuple.

Où est donc Tell? devrait-il seul nous manquer, lui le fondateur de notre liberté? C'est lui dont la souffrance a été la plus vive, c'est lui dont l'action a été la plus grande. Allons, allons le trouver dans sa demeure, et saluer notre libérateur à tous.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE II.

Le vestibule de la maison de Tell. Le feu est allumé dans le foyer. La porte d'entrée est ouverte.

HEDWIGE, WALTHER et GUILLAUME.

HEDWIGE.

Votre père revient aujourd'hui; mes enfans, mes chers enfans, il vit; il est libre, et tous aussi nous sommes libres, et c'est votre père qui affranchi son pays.

WALTHER.

Et moi aussi, ma mère, j'ai eu part à tout ceci, et mon nom ne sera pas oublié. Quand j'étais exposé à la flèche de mon père, je n'ai pas eu peur.

HEDWIGE l'embrasse.

Oui, tu m'as été rendu; deux fois j'ai eu à remercier le Ciel de t'avoir donné la vie, deux fois il a récompensé par ton existence les douleurs maternelles; elles sont finies, tu m'es rendu, je tiens mes deux enfans, et ton père chéri revient aujourd'hui.

(Un moine se présente à la porte de la maison.)

GUILLAUME.

Voyez, ma mère, voyez, un bon religieux est là à la porte; assurément il vient demander pour la quête.

HEDWIGE.

Faites-le entrer, nous prendrons soin de lui; il verra qu'il est entré dans la maison d'un ami.

(Elle entre dans l'intérieur de la maison, et revient un moment après avec une écuelle.)

GUILLAUME, au moine.

Entrez, brave homme, ma mère va vous apporter de quoi vous rafraîchir.

WALTHER.

Venez vous reposer; reprenez des forces pour continuer votre route.

LE MOINE, avec un regard effrayé et une physionomie égarée.

Où suis-je? dites-moi dans quelle contrée je me trouve ici?

WALTHER.

Vous êtes donc égaré, puisque vous ne le savez pas? Vous êtes à Burglen dans le canton d'Uri, sur la route de la vallée de Schachen.

LE MOINE, à Hedwige qui revient.

Êtes-vous seule? votre mari est-il à la maison?

HEDWIGE.

Je l'attends à l'heure même. Mais qu'avez-vous? vos regards ne semblent pas d'un heureux augure. Qui que vous soyez, vous avez soif, désaltérez-vous.

(Elle lui présente l'écuelle.)

LE MOINE.

Bien qu'une soif ardente m'accable, je n'y veux pas toucher que vous ne m'ayez permis auparavant...

HEDWIGE.

Ne me touchez pas, n'approchez pas de moi, demeurez éloigné; j'entendrai vos discours.

LE MOINE.

Par ce feu qui brûle dans votre foyer hospitalier, par vos enfans chéris que je tiens embrassés...

(Il veut saisir un de ses enfans.)

HEDWIGE.

Homme inconnu, que voulez-vous dire? Laissez mes enfans. Vous n'êtes pas un saint religieux, non vous ne l'êtes point; cet habit est un symbole de paix, et la paix ne respire point sur votre visage.

LE MOINE.

Je suis le plus malheureux des hommes.

HEDWIGE.

Le langage des infortunés s'empare du cœur; mais vos regards ne sauraient m'attendrir.

WALTHER, s'élançant hors de la maison.

Ma mère, voici mon père.

(Il sort.)

HEDWIGE.

O mon Dieu!

(Elle voudrait marcher; mais elle s'arrête toute tremblante.)

GUILLAUME sort.

Mon père!

WALTHER, dehors.

Vous voici de retour?

GUILLAUME, dehors.

Mon père, mon père chéri !

TELL, dehors.

Oui, me voici. Où est votre mère?

(Ils entrent.)

WALTHER.

Elle est là sans pouvoir avancer, tremblante de crainte et de joie.

TELL.

O Hedwige, Hedwige ! mère de mes enfans, Dieu nous a secourus ! aucun tyran ne pourra désormais nous séparer.

HEDWIGE le pressant dans ses bras.

O Tell ! Tell ! que d'angoisses j'ai souffertes pour toi !

(Le moine regarde attentivement.)

TELL.

Oublie-les maintenant, et ne vivons plus que pour le bonheur. Je suis de retour, ici, dans ma demeure, et je me retrouve au milieu de ce que j'aime.

GUILLAUME.

Vous n'avez pas rapporté votre arbalète, mon père ; je ne la vois pas.

TELL.

Tu ne la verras plus, je l'ai suspendue dans un lieu consacré ; elle ne me servira plus pour porter à la chasse.

HEDWIGE.

Tell ! Tell !...

(Elle se retire et abandonne la main qu'elle tenait.)

TELL.

Qui peut t'effrayer encore, chère Hedwige?

HEDWIGE.

Eh quoi! te voici revenu près de moi? Cette main, je puis encore la presser. Cette main.... Ah! mon Dieu!...

TELL, d'un ton pénétré et ferme.

Cette main nous a sauvés et a délivré la patrie; je puis l'élever au ciel librement. (*Le moine paraît vivement ému. Tell l'aperçoit.*) Quel est ce religieux?

HEDWIGE.

Je l'oubliais; parlez-lui; sa présence me cause de l'effroi.

LE MOINE s'approche.

Vous êtes Tell, sous la main de qui est tombé le gouverneur?

TELL.

Oui, je le suis, et l'avouerais à toute la terre.

LE MOINE.

Vous êtes Tell? Ah! c'est la main de Dieu qui m'a conduit sous votre toit.

TELL fixe les yeux sur lui.

Vous n'êtes pas un religieux. Qui êtes-vous?

LE MOINE.

Vous avez frappé le gouverneur, cet auteur de tous vos maux; et moi aussi j'ai frappé un ennemi qui me ravissait mes droits. Il était votre ennemi comme le mien; j'ai délivré de lui cette contrée.

TELL, reculant.

Vous êtes.... Je suis saisi d'horreur! Enfans, en-

fans, rentrez; chère Hedwige, éloignez-vous. Ah! malheureux! vous seriez...

HEDWIGE.

Qui est-il?

TELL.

Ne me le demande pas. Va va; tes enfans ne doivent pas entendre; sors de la maison, éloigne-toi; tu ne peux rester sous le même toit que lui.

HEDWIGE.

Ah! quel malheur! Qu'y a-t-il donc? venez.

(Elle sort avec ses enfans.)

TELL, au moine.

Vous êtes le duc d'Autriche. Oui, c'est vous, c'est vous qui avez frappé l'empereur, votre oncle et votre souverain.

JEAN LE PARICIDE.

Il m'avait ravi mon héritage.

TELL.

Vous avez assassiné votre oncle, votre empereur, et la terre ne tremble pas sous vos pas, et le soleil ne vous refuse pas sa lumière!

JEAN LE PARRICIDE.

Tell, écoutez-moi, avant que de...

TELL.

Dégoûttant du sang d'un souverain, d'un père, comment oses-tu souiller ma demeure de ta présence? comment oses-tu porter tes yeux sur un honnête homme et réclamer de lui l'hospitalité?

JEAN LE PARRICIDE.

J'espérais trouver plus de commisération chez

vous, qui avez aussi exercé votre vengeance sur un ennemi.

TELL.

Malheureux! oses-tu bien comparer le crime sanglant de l'ambition avec la juste défense d'un père? Est-ce la tête chérie de ton enfant que tu as voulu sauver? est-ce la sainteté des asiles domestiques que tu as voulu protéger? as-tu cherché à prévenir la terreur et la ruine des tiens? J'élève au ciel des mains pures, et je maudis et toi et ton crime; j'ai vengé les droits sacrés de la nature, toi tu les as violés. Je n'ai rien de commun avec toi. J'ai défendu ceux qui devaient m'être chers, et toi, tu as assassiné celui que tu devais respecter.

JEAN LE PARRICIDE.

Je suis au désespoir, sans nulle consolation, et vous me repoussez?

TELL.

Mon cœur frémit alors que je te parle. Sors, poursuis ta malheureuse route, ne souille pas la cabane où habite l'innocence.

JEAN LE PARRICIDE *se retourne pour partir.*

Je ne puis plus, je ne veux plus supporter la vie.

TELL.

Et cependant je prends pitié de toi. Dieu du ciel! si jeune, issu d'une si noble race, le petit-fils de Rodolphe, de mon empereur et de mon maître, poursuivi comme meurtrier, est là sur le seuil de ma pauvre cabane, suppliant et désespéré!

(Il détourne la vue.)

JEAN LE PARRICIDE.

Ah ! si vous êtes capable de pleurer, laissez-vous attendrir sur mon sort. Il est affreux.... Je suis un prince.... je l'étais.... j'aurais pu vivre heureux si j'avais su réprimer l'impatience de mes désirs. Mais l'envie dévorait mon cœur, je voyais la jeunesse de Léopold, mon cousin, embellie par les honneurs, élevée pour la souveraineté, et moi, du même âge que lui, j'étais retenu dans une servile minorité.

TELL.

Malheureux, ton oncle n'avait-il pas raison de ne point te confier un état et des vassaux ; ta rage insensée et féroce n'a-t-elle pas pris le terrible soin de justifier la prudence de ses refus ? Où sont les complices sanglans de ton crime ?

JEAN LE PARRICIDE.

J'ignore où les aura conduits la céleste vengeance ; je ne les ai pas revus depuis ce malheureux moment.

TELL.

Sais-tu que la proscription te poursuit, qu'il est défendu d'être ton ami, qu'il est ordonné d'être ton ennemi.

JEAN LE PARRICIDE.

Aussi je m'éloigne de tous les chemins battus ; je n'ose heurter à la porte d'aucune cabane ; je tourne mes pas vers les déserts. Dans mon effroi, j'erre sans cesse dans ces montagnes, et quand je viens à apercevoir ma propre image dans le ruisseau, je recule épouvanté. Ah ! si vous pouvez sentir quelque pitié, si l'humanité vous touche....

(Il se prosterne devant lui.)

reux pour le traverser, une sombre entrée se présente dans les rochers; le jour n'y a jamais pénétré : vous la traverserez, et elle vous conduira dans une riante et paisible vallée; vous la parcourrez d'un pas rapide, car vous n'oseriez séjourner aux lieux où le repos habite.

JEAN LE PARRICIDE.

O Rodolphe! Rodolphe, mon royal aïeul! est-ce ainsi que ton petit-fils devait quitter le sol de ton empire?

TELL.

En gravissant toujours vous arriverez sur le sommet du Saint-Gothard, où deux lacs éternels sont alimentés par les eaux du ciel. Là vous prendrez congé de la terre allemande, et le cours rapide d'un autre torrent vous guidera jusqu'en Italie où vous trouverez votre salut. (*On entend le ranz des vaches et le son des cornets suisses.*) J'entends du bruit. Partez.

HÉDWIGE *revient.*

Tell, où êtes-vous? Mon père vient ici; la foule heureuse de tous les confédérés s'approche.

JEAN LE PARRICIDE.

Malheur à moi! je dois éviter le spectacle du bonheur.

TELL.

Chère épouse, donne quelque nourriture à cet homme et charge-le de provisions, car sa route est longue et il ne peut espérer aucun gîte. Fais promptement, on approche.

HEDWIGE.

Quel est-il?

TELL.

Ne le demande pas; quand il partira, détourne tes yeux et ne remarque pas la route qu'il prendra.

(Le parricide s'approche de Tell avec une vive émotion. Tell lui fait signe de la main et sort. Après que chacun s'est éloigné d'un côté différent, la scène change.)

SCÈNE III.

Le fond de la vallée où est située la maison de Tell; le coteau est couvert de paysans qui forment un groupe. D'autres arrivent en suivant un sentier qui descend des hauteurs vers le Schaken. Walther Furst et les deux enfans, Melchtal et Stauffacher s'avancent, et quelques-uns se pressent autour d'eux. Lorsque Tell paraît, ils l'accueillent avec des cris de joie.

TOUS.

Vive Tell! notre sauveur, notre libérateur!

(Pendant que les uns entourent Tell et l'embrassent, Rudenz et Berthe paraissent. Rudenz embrasse les paysans, et Berthe embrasse Hedwige. La musique accompagne cette scène muette. Un moment après Berthe s'avance au milieu du peuple.)

BERTHE.

Habitans confédérés, admettez-moi dans votre éternelle alliance. Moi, qui la première ai eu le bonheur de trouver assistance sur cette terre de liberté, je confie mes droits à vos puissantes mains : voudrez-vous me protéger comme votre concitoyenne?

LES HABITANS.

Oui, nous vous secourrons de nos biens et de notre sang.

BERTHE.

Eh bien, je donne ma main à ce jeune homme, et libre je vais devenir l'épouse d'un homme libre.

RUDENZ.

Et moi je déclare libres tous les vassaux de mon domaine.

(La musique se fait de nouveau entendre. — La toile tombe.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

L'HOMMAGE DES ARTS,

SCÈNE LYRIQUE

COMPOSÉE EN L'HONNEUR DE SON ALTESSE IMPÉRIALE
LA PRINCESSE HÉRÉDITAIRE DE WEIMAR,

MARIA PAULOWNA,

GRANDE-DUCHESSE DE RUSSIE,

et représentée à Weimar, sur le théâtre de la cour,
le 12 novembre 1804.

L'HOMMAGE DES ARTS.

PERSONNAGES.

LE PÈRE.
LA MÈRE.
LE JEUNE HOMME.
LA JEUNE FILLE.
CHOEUR DE PAYSANS.
LE GÉNIE.
LES ARTS.

L'HOMMAGE DES ARTS.

Un paysage champêtre; au milieu est un oranger chargé de fruits, et orné de rubans; des paysans paraissent fort occupés à le planter; des jeunes filles et des enfans, rangés des deux côtés, le soutiennent avec des chaînes de fleurs.

LE PÈRE.

Crois, arbre couronné de fleurs et de fruits dorés; nous t'avons transplanté d'un climat étranger dans notre patrie; que tes rameaux toujours verts se courbent toujours sous le poids de tes fruits délicieux.

TOUS LES PAYSANS.

Crois, arbre couronné de fleurs; élève-toi jusqu'au ciel.

LE JEUNE HOMME.

Que tes fleurs embaumées s'assortissent avec tes fruits dorés; résiste aux tempêtes des hivers; que le cours des ans ne te porte point atteinte.

TOUS.

Résiste aux tempêtes des hivers; que le cours des ans ne te porte point atteinte.

LA MÈRE.

Reçois-le, ô terre sacrée! accueille avec faveur ce tendre rejeton d'un sol étranger! Dieu conducteur des troupeaux, dieu puissant protecteur des prairies, prenez soin de lui.

LA JEUNE FILLE.

Prenez soin de lui, aimables Dryades, Pan, père

des bergers, protégez-le, ainsi que vous, libres Oréades, préservez-le des orages, assurez-le contre tempêtes.

TOUS.

Prenez soin de lui, aimables Dryades, Pan père des bergers, protégez-le.

LE JEUNE HOMME.

Puisse te sourire le ciel, toujours serein et azuré, et t'environner d'une douce chaleur; que le soleil te prodigue ses rayons, que la terre te prodigue sa rosée.

TOUS.

Que le soleil te prodigue ses rayons, que la terre te prodigue sa rosée.

LE PÈRE.

Puisses-tu ranimer le voyageur et lui rendre la joie, car c'est la joie qui t'aura planté; puisse ton nectar rafraîchir encore nos derniers neveux, soulagés par ton secours ils te béniront.

TOUS.

Puisses-tu ranimer le voyageur et lui rendre la joie, car c'est la joie qui t'aura planté.

(Les garçons et les jeunes filles s'entremêlent et dansent autour de l'arbre; la musique les accompagne et prend tout à coup un caractère plus noble, lorsqu'on aperçoit, au fond du théâtre, le Génie entouré de sept déesses. Les paysans se retirent de chaque côté du théâtre. Le Génie s'avance au milieu; l'Architecture, la Sculpture et la Peinture sont à sa droite; la Poésie, la Musique, la Danse et la Comédie sont à sa gauche.)

CHOEUR DES ARTS.

Nous venons des contrées lointaines, nous voyageons, passant de peuple en peuple, de siècle en siècle; nous cherchons sur la terre une demeure assurée pour y habiter toujours, sur un trône pai-

sible, dans une sécurité féconde, dans toute la force de notre pouvoir; nous suivons notre route sans rencontrer ce que nous cherchons.

LE JEUNE HOMME.

Regardez, quelles sont ces femmes qui viennent à nous, semblables à une troupe de déesses? Jamais nous ne vîmes rien de pareil, et je suis saisi d'étonnement.

LE GÉNIE.

Quand les armes font retentir leur triste cliquetis, quand la haine et les passions insensées sont déchaînées, quand les hommes sont en proie à l'erreur, alors nous nous enfuyons d'une course rapide.

CHOEUR DES ARTS.

Nous détestons l'hypocrite et l'impie; nous cherchons les hommes d'une race généreuse; quand on nous reçoit amicalement, avec un doux accueil, alors nous construisons nos demeures et nous fixons notre séjour.

LA JEUNE FILLE.

Qu'ai-je ressenti tout à coup? que m'est-il arrivé? Je me sens attirée vers elles par un pouvoir mystérieux; il me semble que je reconnais ces figures élégantes, et cependant je suis assurée de ne les avoir jamais vues.

TOUS LES PAYSANS.

Qu'ai-je ressenti tout à coup? que m'est-il arrivé?

LE GÉNIE.

Arrêtons-nous. Je vois ici des hommes qui paraissent au comble du bonheur; cet arbre est paré

de guirlandes et de rubans; tout ici témoigne la joie. Parlez, que se passe-t-il en ce lieu?

LE PÈRE.

Nous sommes les pasteurs de ce canton et nous célébrons une fête.

LE GÉNIE.

Quelle fête? dites-le-moi?

LA MÈRE.

Nous célébrons notre reine qui, dans sa grandeur et sa bonté, veut bien descendre de son royal palais, dans notre paisible vallon.

LE JEUNE HOMME.

Elle est embellie de toutes les grâces, elle est bienfaisante comme les rayons du soleil.

LE GÉNIE.

Et pourquoi plantez-vous cet arbre?

LE JEUNE HOMME.

Hélas! elle vient d'une contrée lointaine et ses yeux se tournent avec regret vers la terre étrangère; nous voudrions enchaîner son cœur à sa nouvelle patrie.

LE GÉNIE.

Et vous plantez cet arbre dans votre sol, pour que la souveraine s'accoutume à sa nouvelle patrie?

LA JEUNE FILLE.

Hélas! tant de liens chéris la rattachent à la terre de sa jeunesse. Tout ce qu'elle y a laissé, le souvenir céleste de l'enfance, le cœur adoré d'une mère, la grande âme de son frère, les tendres caresses de

ses sœurs; tout cela pourrons-nous le lui rendre? de tels plaisirs, de tels trésors ont-ils une compensation dans la nature?

LE GÉNIE.

L'amour résiste à l'éloignement; l'amour n'est point enchaîné en un seul lieu. Tel que la flamme, il ne s'éteint point, parce qu'on a fourni un autre aliment à son ardeur. Ce qu'elle chérit au loin n'est point perdu pour elle. Là elle a quitté l'amour, ici elle retrouve l'amour.

LA MÈRE.

Ah! n'a-t-elle pas quitté les palais de marbre et l'éclat des salons dorés? sa grandeur pourra-t-elle se plaire dans nos vertes prairies, qui ne sont dorées que par les rayons du soleil?

LE GÉNIE.

Bergers, il ne vous a point été donné de lire dans son noble cœur. Apprenez qu'une âme élevée sait prêter à la vie toute sa grandeur, et ne la cherche point ailleurs.

LE JEUNE HOMME.

O noble voyageur! enseignez-nous à la retenir ici, à lui être agréable; nous voudrions l'entourer de nos guirlandes parfumées, et la conduire dans nos cabanes.

LE GÉNIE.

Un noble cœur s'est bientôt formé une patrie; il se crée lui-même son propre univers par sa douce influence; de même que l'arbre embrasse la terre par les replis de ses racines et s'y fixe avec force; de même ceux qui sont nobles et bons s'attachent à

la vie par leurs actions. L'amour a promptement tissu de doux liens. La patrie est aux lieux où l'on fait des heureux.

TOUS LES PAYSANS.

Noble voyageur, dites-nous comment nous pourrons retenir la souveraine dans notre tranquille vallée?

LE GÉNIE.

Elle y est déjà retenue par de doux liens : tout ne lui est pas étranger ici; elle reconnaîtra mes compagnes et moi, lorsque nous nous serons nommés. (*Le Génie avance jusque sur l'avant-scène ainsi que les déesses, elles sont rangées en demi-cercle; à ce moment elles laissent voir les attributs dont elles sont chargées, et qui jusqu'alors avaient été cachés sous leurs draperies.*) (*Il s'adresse à la princesse.*) Je suis le génie créateur qui préside à la beauté, et les déesses des arts m'accompagnent; c'est nous qui illustrons les ouvrages des hommes; nous embellissons les palais et les temples. Nous avons habité long-temps près de ta royale famille, et l'auguste souveraine, qui t'a donné le jour, nous a long-temps offert les parfums du sacrifice qu'elle célébrait de ses nobles mains sur son autel domestique. C'est elle qui nous a envoyés vers toi, car le bonheur n'est jamais complet sans notre présence.

L'ARCHITECTURE ; elle porte une couronne de créneaux et tient dans sa main un navire d'or.

Tu m'as vue régner sur les bords de la Newa ; ton grand aïeul m'appela dans le Nord; je bâtis pour lui une seconde Rome et j'en ai fait un royal séjour. Un coup de ma baguette a créé pour la grandeur

et la puissance un séjour enchanté. Maintenant le bruit joyeux des fêtes retentit au lieu où naguère régnaient de sombres brouillards. Une flotte nombreuse élève ses mâts, qui épouvantent l'antique dieu de la Baltique dans son palais marin.

LA SCULPTURE; elle porte une Victoire dans sa main.

Souvent aussi tu m'as admirée, moi qui fais revivre les antiques dieux. Sur un rocher, où elle restera fixée à jamais, j'ai placé l'image d'un grand homme. (*Elle montre la Victoire.*) Cet emblème que j'ai créé, ton sublime frère le porte en ses puissantes mains. La Victoire vole au-devant des armes d'Alexandre, il l'a pour toujours enrôlée dans son armée. Moi, je ne puis rien créer qui ait la vie; et lui d'un peuple sauvage il a fait un peuple civilisé.

LA PEINTURE.

Et moi, princesse; ne reconnais-tu point la déesse dont les douces illusions reproduisent la nature? qui par un pouvoir magique fait respirer la vie et briller les couleurs sur une toile. Je sais tromper les sens par un aimable artifice; et grâce à moi, le cœur est abusé par les yeux lorsque j'ai imité les traits d'un objet aimé; j'ai souvent adouci les regrets d'une douleur amère; ceux qui sont séparés du nord au midi implorent mon secours et ne sont plus tout-à-fait absens.

LA POÉSIE.

Aucun lien ne m'arrête, aucune borne ne m'est prescrite. D'un libre vol je parcours tout l'espace. La pensée, tel est mon empire sans limites; la pa-

role, tel est mon instrument rapide; tout ce qui se meut au ciel et sur la terre, tout ce que la nature enfante dans ses profondeurs secrètes, n'a pour moi ni voile ni mystère; rien ne peut restreindre les libres forces de la Poésie. Mais s'il lui faut choisir, rien ne lui semble au-dessus de la beauté des traits, manifestant la beauté de l'âme.

LA MUSIQUE; elle tient une lyre.

Tu connais bien le pouvoir de l'harmonie qui résonne sur les cordes de la lyre; toi-même tu excelles à la toucher; moi seule je puis exprimer par mes sons, ces sentimens intimes et vagues qui remplissent le cœur. Je réjouis les sens par un doux enchantement, je répands les torrens de la mélodie : le cœur se laisse aller à une délicieuse mollesse et l'âme semble prête à s'échapper. Par une harmonieuse progression, je t'élèverai au plus sublime sentiment du beau.

LA DANSE; elle tient une cymbale.

La sublime divinité se tient dans un calme auguste et se montre sous un aspect sérieux; la vie aime à se mouvoir en pleine liberté, la jeunesse veut se montrer et se réjouir. Je soumets la joie au frein de la beauté et je la retiens dans les limites de la décence; je prête aux mortels les ailes du Zéphyr; je règle la mesure de leurs pas; ma baguette commande à leurs mouvemens; mais mon plus précieux don, c'est la grâce.

LA COMÉDIE; elle tient un double masque.

Tu vois devant toi la double face de Janus; ici se montre la joie, là se montre la douleur; l'homme

flotte sans cesse du plaisir aux larmes, et le sérieux se marie à la gaîté. Je déroulerai, à tes yeux, la vie dans toutes ses profondeurs, avec toutes ses sublimités; quand tu auras observé le grand drame du monde, tu reviendras en toi-même avec profit; car celui qui pénètre le sens de tout l'ensemble, apprend à calmer les combats intérieurs de son âme.

LE GÉNIE.

Et nous tous, qui paraissons à tes regards, nous, les divinités sacrées des beaux-arts, nous sommes prêts à te servir. O princesse! ordonne, et sur-le-champ, à ton commandement, de même qu'au son de la lyre les pierres inanimées venaient former les murs de Thèbes, tu verras se déployer devant toi tout un monde de beauté.

L'ARCHITECTURE.

Les colonnes se rangeront près des colonnes.

LA SCULPTURE.

Le marbre s'amollira sous les coups du ciseau.

LA PEINTURE.

La vie s'animera sur la toile.

LA MUSIQUE.

Tu entendras résonner d'harmonieux accens.

LA DANSE.

La danse légère entrelacera ses bandes joyeuses.

LA COMÉDIE.

Tu verras sur ce théâtre un miroir du monde.

LA POÉSIE.

L'imagination sur ses ailes rapides te ravira jusqu'au séjour céleste.

LA PEINTURE.

Et de même qu'Iris forme avec les rayons du soleil les couleurs variées de son arc éblouissant, de même nous voulons, réunissant nos efforts, entourer ta vie d'un brillant réseau tissu par les déesses, qui, au nombre sacré de sept, président à la beauté.

TOUS LES ARTS se tenant par la main.

C'est par l'union puissante de leurs efforts que la vie devient noble, active, véritable.

FIN DE L'HOMMAGE DES ARTS.

LE MISANTHROPE,

FRAGMENT.

LE MISANTHROPE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un parc champêtre.

ANGÉLIQUE DE HUTTEN, WILHELMINE DE HUTTEN, chanoinesse, sa tante. Elles sortent d'un bosquet; peu après vient le jardinier BIBER.

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous que nous attendions ici, chère tante? Vous vous établirez dans ce cabinet et vous lirez. J'enverrai le jardiner chercher mes fleurs; pendant ce temps-là neuf heures viendront, et il arrivera. Cela vous convient-il?

WILHELMINE.

Comme il vous plaira, ma chère.

(Elle entre sous le berceau.)

LE JARDINIER BIBER; il apporte des fleurs.

Ce sont les plus belles que j'aie pu avoir aujourd'hui, madame. Je n'ai plus de jacinthes.

ANGÉLIQUE.

Grand merci pour celles que vous m'apportez.

BIBER.

Vous auriez bien demain une rose, la première de tout le printemps, si vous vouliez me promettre...

ANGÉLIQUE.

Que désirez-vous, brave Biber ?

BIBER.

Voyez-vous madame, voilà mes primevères passées, mes belles giroflées tirent à leur fin, et monsieur n'a pas encore regardé une feuille dans son jardin. L'année passée, j'ai desséché ce marais qui est là-bas au nord, et j'y ai planté plus de mille pieds d'arbres. Toute cette petite plantation commence à pousser et à produire : c'est un vrai plaisir de s'y promener. Je suis là dès le soleil levant, et je me réjouis d'avance de la satisfaction que j'aurais à y conduire monsieur une fois.... Ce sera ce soir.... et encore ce soir... et monsieur n'y regarde pas. Voyez-vous, madame, à ne vous pas mentir, cela me chagrine.

ANGÉLIQUE.

Cela viendra, certainement cela viendra. Ayez patience, brave Biber.

BIBER.

Le parc lui coûte, une année dans l'autre, deux mille bons écus, et il semble que mon travail ne serve à rien. A quoi suis-je bon, si je ne procure pas à mon maître, pour son argent, une heure de distraction. Non, madame, je ne puis manger plus longtemps le pain de mon maître, ou bien il faut qu'il me permette de lui faire voir que je ne le vole point.

ANGÉLIQUE.

Paix, paix, brave homme; nous savons tous que vous gagnez votre gage et au-delà.

BIBER.

Avec votre permission, madame, vous ne pouvez point parler de cela. Que je passe mes douze heures à soigner son jardin, que je ne lui vole rien, que je maintienne le bon ordre parmi mes gens, tout cela monsieur le paie avec de l'argent; mais que je fasse cela avec joie, parce que je le fais pour lui, que j'en rêve les nuits, que je me lève avec le soleil, c'est ce qui ne peut se payer qu'avec le contentement de mon maître. Une seule visite dans son parc, serait plus pour moi que tout son Pérou. Et voyez-vous, madame, c'est pour cela même que je vous...

ANGÉLIQUE.

Finissons cela, je vous prie. Vous savez vous-même combien de fois et toujours inutilement.... Hélas! vous connaissez bien mon père.

BIBER, *vivement et lui prenant la main.*

Il n'est pas encore venu dans sa pépinière. Demandez-lui qu'il me permette de le conduire dans sa pépinière. Il n'est pas possible que les arbres, qui n'ont pas de sentiment, me donnent une récompense, et que les hommes me la refusent. Qui pourrait croire qu'il désespère du bonheur, au point de payer les travaux, et de ne pas vouloir de leur succès?

ANGÉLIQUE.

Je vous le promets, brave Biber. Peut-être êtes-vous plus heureux avec les plantes, que mon père avec les hommes.

BIBER *ému.*

Et il a une telle fille! (*Il veut en dire davantage*,

mais s'arrête. Puis après un moment de silence :) Mon maître a pu éprouver beaucoup de maux par les hommes, il a pu être trompé dans son attente, dans ses sages projets; mais (*il prend la main d'Angélique avec vivacité*), mais il lui est resté une espérance. Il n'a pas éprouvé tout ce qui peut déchirer le cœur de l'homme.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, WILHELMINE.

WILHELMINE, se levant et le suivant des yeux.

Singulier homme! Lorsqu'on touche cette corde, cela lui va toujours au cœur. Il y a quelque chose d'incompréhensible dans son sort.

ANGÉLIQUE inquiète et regardant à l'entour.

Il est bien tard : jamais il ne s'est fait aussi longtemps attendre! Rosenberg....

WILHELMINE.

Il ne tardera pas. Que d'anxiété encore et d'impatience!

ANGÉLIQUE.

Et cette fois ce n'est pas sans motif, chère tante; cela peut-il être autrement? J'ai vu ce jour approcher avec angoisses.

WILHELMINE.

N'attends pas trop d'un seul jour.

ANGÉLIQUE.

S'il allait lui déplaire! si leurs caractères se re-

poussaient mutuellement ! Comment puis-je espérer qu'il sera la première exception à la règle commune ? Si leurs caractères allaient se repousser ! Cette amertume maladive de mon père, et la fierté de Rosenberg facilement irritable ! cette mélancolie, et la gaîté douce et spirituelle de Rosenberg ! ah ! quel jeu funeste de la nature ! et qui me garantit, que, se hâtant de l'apprécier sur cette première épreuve, il ne lui interdira même pas une seconde visite ?

WILHELMINE.

Cela est possible, ma chère ; cependant votre cœur, encore hier, ne vous disait rien de tout cela.

ANGÉLIQUE.

Hier ? Tant que je n'ai vu que lui, tant que je n'ai pensé qu'à lui, je ne réfléchissais à rien de plus ; je parlais alors comme une jeune fille légère et aimante ; maintenant l'idée de mon père saisit mon imagination, et mes espérances s'évanouissent. Pourquoi cet aimable songe n'a-t-il pu se prolonger ? pourquoi a-t-il fallu jouer tout le bonheur de ma vie sur une terrible et unique chance ?

WILHELMINE.

Tes craintes te font tout oublier, Angélique. Depuis le jour où Rosenberg te fit connaître son amour, où pour toi il rompit tous les liens qui l'attachaient à la cour et aux plaisirs de la capitale, où il s'est volontairement confiné dans la triste solitude de ses terres pour vivre près de toi ; depuis ce jour, la pensée de ton père n'a-t-elle pas empoisonné ton repos ? n'est-ce pas toi qui as voulu faire cesser le mystère

de cette liaison ? n'est-ce pas toi qui l'a poursuivi de tes prières et de tes sollicitations continuelles jusqu'à ce qu'il t'ait promis, assez à contre-cœur, de rechercher la faveur de ton père ? Mon père, disais-tu, ne tient plus que par un seul lien aux hommes; le monde sera à jamais perdu pour lui, s'il vient à découvrir que sa fille aussi l'a trompé.

ANGÉLIQUE avec émotion.

Jamais, jamais ! Rappelez-le-moi chère tante. Je me sens plus ferme, plus résolue; tout le monde l'a trompé, mais sa fille sera sincère. Je ne veux pas me permettre une espérance qu'il faudrait cacher à mon père. Que ne dois-je pas à sa bonté ? il m'a tout donné. Lui, qui est mort à toutes les joies de la vie, que n'a-t-il pas fait pour m'en entourer ? C'est pour mon plaisir qu'il a fait de ce lieu un paradis et que tous les arts ont rivalisé pour charmer le cœur de son Angélique et ennoblir son esprit. Je suis la reine de ce domaine. Il a remis à mes mains les soins pieux de la bienfaisance, dont son cœur blessé ne peut s'acquitter; il m'a laissé le doux pouvoir de rechercher l'indigence honteuse, de sécher les larmes cachées, et d'ouvrir un asile dans nos tranquilles montagnes à la misère vagabonde. Et pour tout cela, Wilhelmine, il ne m'impose que l'obligation facile de me priver d'un monde qui le repousse.

WILHELMINE.

Et n'as-tu jamais transgressé cette obligation facile ?

ANGÉLIQUE.

J'ai cessé de lui obéir. Mes désirs se sont portés

au delà de cette enceinte; je me le reproche, mais je ne puis revenir sur mes pas.

WILHELMINE.

Avant que la chasse attirât Rosenberg dans ces forêts, n'étais-tu pas plus heureuse?

ANGÉLIQUE.

Heureuse comme dans le ciel; cependant je ne puis revenir sur mes pas.

WILHELMINE.

Ainsi tout a changé à la fois. Cette société intime avec la nature si belle, n'est plus rien pour toi?

ANGÉLIQUE.

La nature est la même, mais non pas mon cœur; j'ai essayé de la vie, et maintenant ce qui est inanimé ne peut plus me satisfaire. Oh! combien maintenant tout est changé autour de moi! autour de moi il a fait varier toutes mes impressions. Le soleil qui s'élève n'est plus pour moi qu'un signe qui indique l'heure de son arrivée; c'est son nom que me fait entendre le murmure de la fontaine; c'est sa douce haleine que mes fleurs exhalent de leur calice. Ne me regardez pas si sévèrement, ma chère tante; est-ce ma faute, si le premier homme que j'ai rencontré hors de cette enceinte a justement été Rosenberg?

WILHELMINE la regarde avec émotion.

Aimable et malheureux enfant... et toi aussi!... Je n'ai rien à me reprocher, je n'ai pu empêcher cela. Ne m'accuse pas, Angélique, si tu n'as pu échapper à ta destinée.

ANGÉLIQUE.

C'est ce que vous me dites toujours, chère tante; je ne vous comprends pas.

WILHELMINE.

On ouvre la grille du parc!

ANGÉLIQUE.

Je reconnais les aboiemens de sa Diane; il arrive; c'est Rosenberg!

(Elle va à sa rencontre.)

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, WILHELMINE, ROSENBERG.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . . (Fin de la scène.)

ANGÉLIQUE.

Hélas! Rosenberg, qu'avez-vous fait? Vous avez eu grand tort.

ROSENBERG.

Ne craignez rien, chère amie. Vous vouliez que nous fissions connaissance l'un avec l'autre, vous désiriez que je parvinsse à l'intéresser.

ANGÉLIQUE.

Et quoi! ne résultera-t-il pas de cela que vous l'indisposerez contre vous?

ROSENBERG.

Pour le moment cela ne peut être autrement. Vous

m'avez raconté vous-même combien de tentatives avaient déjà échoué contre la disposition maladive de son esprit. Tous ces avocats de l'humanité, solennels et sans mission, lui ont seulement fait sentir toute sa supériorité, et n'ont pas su résister à l'éloquence spécieuse de son chagrin. Que nous autres humains doutions de la justice de sa haine, cela lui est fort indifférent; mais il ne souffrirait jamais patiemment que nous en tenions peu de compte. Son orgueil ne se ferait pas à un tel dédain. Il trouverait peut-être que ce n'est pas la peine de nous combattre, mais il est bien résolu à nous humilier; cela l'engagera en conversation, c'est tout ce que nous pouvons désirer d'abord.

ANGÉLIQUE

Vous prenez cela trop légèrement, cher Rosenberg; vous vous risquez à jouer avec mon père. Ah! que cela me fait peur!

ROSENBERG.

Ne craignez rien, mon Angélique, je combats pour la vérité et pour l'amour; sa cause est aussi mauvaise, que la mienne est bonne.

WILHELMINE, qui pendant tout le temps a semblé prendre peu de part à la conversation.

Êtes-vous bien sûr de cela, monsieur de Rosenberg?

ROSENBERG se retourne vivement vers elle, et après un court instant de silence il répond d'un ton sérieux.

Je pense que je le suis, madame.

WILHELMINE.

En ce cas, mon pauvre frère est bien malheureux.

Certes ce n'est pas de son gré qu'il est devenu le plus infortuné des hommes, et il l'est; et cela me semble quelque chose de bien léger que de prononcer ainsi son arrêt.

ANGÉLIQUE.

Ne nous hâtons pas trop de juger, Rosenberg; nous ne savons que bien peu de chose des circonstances de sa vie.

ROSENBERG.

Je leur accorderai toute ma pitié, chère Angélique, mais elles ne peuvent être prises en considération, comme excuse d'une haine réelle contre les hommes. (*A la chanoinesse.*) Ce n'est pas de son gré, dites-vous, qu'il est devenu le plus infortuné des hommes? Pouvez-vous justifier un homme qui accomplit sur lui-même le malheur qu'un destin cruel lui avait encore épargné? N'est-il pas tel que l'insensé qui rejetterait loin de lui l'unique vêtement que des brigands lui auraient laissé en le dépouillant? Sachez bien qu'il n'existe pas entre le ciel et la terre, d'homme plus misérable qu'un misanthrope.

WILHELMINE.

Si dans l'aveuglement de sa douleur il prend du poison pour y trouver un soulagement, que vous importe, à vous autres heureux? Quant à moi, je ne pourrais pas abandonner durement le pauvre aveugle à qui je ne puis rendre la vue.

ROSENBERG avec chaleur et vivacité,

Non, certes, non! Mais mon âme se révolte contre l'ingrat qui ferme volontairement les yeux, et mau-

dit l'auteur de la lumière. Ce qu'il peut avoir souffert n'est-il pas plus que compensé par le bonheur d'avoir une telle fille? peut-il bien maudire la race humaine, quand chaque jour, à chaque heure, il en a une telle image devant les yeux? Misanthrope! ennemi des hommes! il n'y en a pas! non, je le jure, il n'y en a pas! Croyez-moi, madame de Hutten, il n'y a de misanthrope dans la nature que celui qui s'adore lui-même, ou qui se méprise.

ANGÉLIQUE.

Partez, Rosenberg, partez, je vous en conjure; vous ne pourriez paraître devant mon père dans une telle disposition d'esprit.

ROSENBERG.

Je vous remercie de m'en avertir, Angélique. Nous avons entamé une conservation qui m'entraîne toujours à une grande vivacité d'opinion. — Pardon, madame. — Je ne voudrais pas courir le risque d'être inconsidéré le jour où je dois faire connaissance avec le père de mon Angélique. Parlons d'autre chose. Pour braver son regard sévère, il faut que je sois encouragé par une expression douce du visage de sa fille; sans cela, oserais-je combattre pour mon amour, contre son père? — Tout le village était orné comme pour un jour de fête, quand j'y ai passé. — Pourquoi ces apprêts?

ANGÉLIQUE.

C'est pour célébrer le jour de la naissance de mon père.

SCÈNE IV.

JULIE, femme de chambre d'Angélique. Les précédens.

JULIE.

C'est monsieur qui m'envoie, mademoiselle; il veut vous parler ce matin. — Vous aussi, M. de Rosenberg, il veut vous parler.

ANGÉLIQUE.

A nous deux! nous deux à la fois? Rosenberg, nous deux! qu'est-ce que cela signifie?

JULIE.

A la fois? non, je n'ai point dit cela.

ROSENBERG, à Angélique, en s'en allant.

Je vous laisse passer la première, mademoiselle; j'obtiendrai un accueil plus doux, venant après *vous*.

ANGÉLIQUE, avec anxiété.

Vous m'abandonnez, Rosenberg, où allez-vous? J'avais encore quelque chose d'essentiel à vous demander.

(Rosenberg la prend à part; Wilhelmine et Julie se retirent.)

JULIE.

Venez, mademoiselle, voir les apprêts de la fête

ANGÉLIQUE.

Voilà une matinée décisive et terrible pour nous, Rosenberg. Ce peut être une séparation, une séparation éternelle! Êtes-vous donc préparé, êtes-vous

donc affermi contre tout ce qui peut arriver? A quoi êtes-vous résolu, si vous déplaisez à mon père?

ROSENBERG.

Je suis résolu à ne pas lui déplaire.

ANGÉLIQUE.

Si jamais je vous fus chère, plus de ce ton léger pour aujourd'hui, Rosenberg. Comment tournera la chance, cela ne dépend pas de vous; nous pouvons nous attendre au plus grand chagrin, comme au plus grand bonheur. Je ne pourrai plus vous revoir, si vous ne vous séparez pas amicalement l'un de l'autre. Qu'avez-vous résolu de faire, s'il ne vous accorde pas sa bienveillance?

ROSENBERG.

Je saurai la conquérir, cher amour.

ANGÉLIQUE

Ah! combien peu vous connaissez celui que vous allez aborder avec tant d'imprévoyance! Vous vous attendez à un homme que les larmes peuvent émouvoir, parce qu'il peut pleurer; vous espérez que la tendre voix de votre cœur retentira dans le sien. Hélas! la corde est brisée et l'on n'en pourra jamais tirer aucun son. Toutes vos armes s'émousseront; tous vos assauts seront repoussés. Rosenberg, encore une fois, qu'avez-vous résolu si vous lui déplaisez?

ROSENBERG lui prend la main d'un air calme.

Tout cela ne sera point, non assurément. Rassure ton cœur, craintive amie. Ma résolution est prise,

ton père est le but que je dois atteindre, et je me suis déterminé à ne pas l'abandonner que je n'aie réussi.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Un salon.

HUTTEN sortant de son cabinet; ABEL son maître d'hôtel le suit avec un livre de compte.

ABEL, lisant.

Avance faite par monseigneur à la commune, après la grande inondation de 1784, deux mille neuf cents écus.

HUTTEN. Il s'est assis, et parcourt quelques papiers qui sont sur la table.

Le dommage est réparé, il ne faut pas que l'homme souffre plus que la terre. Rayez cet article; je ne veux plus en entendre parler.

ABEL le raye sur le compte en secouant la tête.

Comme vous voudrez. Il reste encore à calculer les intérêts pendant six ans et demi.

HUTTEN.

Les intérêts! — homme?

ABEL.

A la bonne heure, monseigneur. Il faut de l'ordre dans les comptes d'un régisseur.

(Il veut continuer à lire.)

HUTTEN.

Le reste pour une autre fois. Appelle mon piqueur, je veux aller donner à manger à mes chiens.

ABEL.

Le métayer de Holzhoff aurait bien envie de votre jument polonaise, qui l'autre jour s'est cabrée sous monseigneur. On devrait bien lui donner cette bête, dit le palefrenier, avant qu'il arrive un second accident.

HUTTEN.

Et faut-il que ce noble animal s'en aille finir à la charrue parce qu'une fois en dix ans j'ai eu à m'en plaindre? Je ne me suis jamais attaché à personne qui ne m'ait payé d'ingratitude. Je ne monterai jamais ce cheval.

(Abel prend son livre de compte, et veut sortir.)

HUTTEN.

Il y a eu dans la caisse un déficit considérable, et le receveur a disparu, n'est-ce pas?

ABEL.

Oui, jeudi dernier.

HUTTEN se lève.

J'en suis bien aise, j'en suis charmé! Ce receveur en est enfin venu à être un fripon. Il m'avait servi onze ans sans reproche; notez cela, Abel. En savez-vous quelque chose de plus?

ABEL.

Vous faites tort à cet homme, monseigneur : il a fait une malheureuse chute de cheval, et on l'a rap-

porté ce matin, le bras cassé. Les quittances se sont retrouvées sous d'autres papiers.

HUTTEN vivement.

Et ce n'était pas un fripon? Pourquoi m'avez-vous raconté des mensonges?

ABEL.

Monseigneur, il faut toujours croire le pire sur son prochain.

HUTTEN, après un moment de sombre réflexion.

Il était probable en effet que c'était un fripon, et qu'il avait touché le montant des quittances.

ABEL.

C'était bien mon idée, monseigneur; le signalement était donné, et les poursuites commencées avaient déjà beaucoup coûté : il est malheureux que ce soit de l'argent perdu.

HUTTEN, après l'avoir regardé long-temps avec surprise.

Brave homme! tu es un vrai trésor pour moi. Nous ne nous séparerons jamais.

ABEL.

Qu'à Dieu ne plaise! et si de certaines gens m'ont fait de grandes promesses...

HUTTEN.

Certaines gens? comment?

ABEL.

Oui, monseigneur, et je ne sais pas pourquoi j'en garderais le secret. Le vieux comte...

HUTTEN.

Se donne-t-il encore du mouvement? hé bien?

ABEL.

Il m'a offert de me donner deux cents pistoles et de doubler mes appointemens pour le reste de mes jours, si je voulais lui livrer sa petite-fille, mademoiselle Angélique.

HUTTEN se lève tout à coup et se promène dans la chambre, ensuite il se rassied.

Et vous avez refusé cette offre ?

ABEL.

Oui, par mon âme, c'est ce que j'ai fait.

HUTTEN.

Deux cents pistoles et vos appointemens doublés ! Y avez-vous pensé ? avez-vous bien considéré ?

ABEL.

Mûrement considéré, monseigneur, et très-rondement refusé ! La trahison ne prospère jamais : je veux vivre et mourir près de vous, monseigneur.

HUTTEN, froidement et avec sécheresse.

J'ai peur que nous ne puissions nous arranger ensemble. (*On entend de loin une musique joyeuse et champêtre, mêlée du bruit des voix. Ces sons se rapprochent peu à peu du château*) Tout ce bruit me déplaît ; passons dans une autre pièce.

ABEL, qui s'est avancé sur le balcon, revient un moment après.

Monseigneur, c'est tout le village qui vient : ils sont parés de leurs habits du dimanche, ils ont leur musique, et les voilà sous le château. Monseigneur, ils vous demandent ; avancez sur le balcon et montrez-vous à vos fidèles vassaux.

HUTTEN.

Que veulent-ils de moi? qu'apportent-ils?

ABEL.

Monseigneur oublie...

HUTTEN.

Quoi?

ABEL.

Ils ne viennent pas cette fois comme l'an dernier.

HUTTEN *se lève avec vivacité.*

Allons, allons, je ne veux pas en savoir davantage.

ABEL.

Je l'ai déjà dit à monseigneur; ils viennent de l'église, et Dieu, dans le ciel, a bien voulu les écouter.

HUTTEN.

Il écoute aussi les aboiemens du chien, et les faux sermens que profère la bouche de l'hypocrite, et lui seul sait pourquoi il les a mis au monde. (*Pendant ce temps la foule entre.*) O ciel! qui a arrangé cela?

(*Il veut se retirer dans son cabinet. Plusieurs villageois l'arrêtent, et le retiennent par ses vêtemens.*)

SCÈNE VI.

Les précédens. LES VASSAUX et LES SERVITEURS de Hutten, bourgeois ou paysans. Ils lui apportent des présens. De JEUNES FILLES et des FEMMES tenant des enfans sur les bras ou par la main. Tous sont habillés simplement, mais avec soin.

L'INTENDANT.

Entrez ici, pères, mères, enfans, ne craignez rien. Il ne refusera point le vieillard; il ne repoussera point nos enfans.

QUELQUES JEUNES FILLES qui se sont approchées de lui.

Monseigneur, vos vassaux reconnaissans vous offrent ces faibles dons. C'est de vous qu'ils tiennent tout.

DEUX AUTRES JEUNES FILLES.

Nous avons tissu pour vous cette guirlande de fleurs. Vous avez rompu pour nous les chaînes du servage.

UNE TROISIÈME ET UNE QUATRIÈME JEUNES FILLES.

Et nous répandons ces fleurs devant vous, car vous avez changé notre demeure sauvage en paradis.

LA PREMIÈRE ET LA SECONDE JEUNES FILLES.

Pourquoi détournez-vous les yeux, notre bon et cher seigneur? Regardez-nous, parlez-nous; qu'avons-nous fait pour que vous repoussiez nos actions de grâce?

(Long silence.)

HUTTEN, sans les regarder et fixant les yeux en terre.

Donnez-leur de l'argent, Abel, de l'argent tant qu'ils voudront. N'épargnez pas ma bourse; vous voyez bien que ces bonnes gens attendent leur salaire.

UN VIEILLARD sortant de la foule.

Nous n'avons point mérité cela, monseigneur; nous ne sommes pas des mercenaires.

QUELQUES AUTRES:

Nous ne voulons qu'un mot de bienveillance et un regard de bonté.

UN QUATRIÈME.

Nous avons rêçu des bienfaits de votre main; nous venons vous en remercier. Nous sommes des hommes.

D'AUTRES.

Nous sommes des hommes, et nous n'avons point mérité cela.

HUTTEN.

Ne prenez point ce nom, et vous n'en serez que mieux venus de moi. — Vous êtes offensés que je vous offre de l'argent. Vous êtes venus, dites-vous, pour me remercier; et de quoi pouvez-vous me remercier, si ce n'est de l'argent? Je ne sache pas que j'aie donné mieux que cela à aucun de vous autres. Il est vrai qu'avant que j'eusse pris possession de ce comté, vous vous débattiez contre la misère, et qu'un homme sans pitié vous accablait de tous les fardeaux du servage. Votre personne n'était point à vous; vous regardiez d'un oeil désintéressé verdir vos champs et vos moissons se dorer. Le père s'interdisait tout mouvement de joie quand il lui naissait un fils. J'ai rompu vos chaînes; j'ai rendu le fils au père et les

moissons au laboureur. La bénédiction est descendue sur votre sol depuis que la charrue est dirigée par la liberté et l'espérance. Il n'y a pas un de vous qui ne tue son bœuf dans l'année ; vous couchez dans de bonnes maisons ; vous avez le nécessaire, et il vous reste même de quoi vous divertir. (*Pendant ce temps-là, il s'anime et se tourne vers eux*). Je vois la santé dans vos yeux et l'aisance dans vos vêtemens : qu'il y a-t-il de plus à désirer ? je vous ai rendus heureux.

UN VIEILLARD, du milieu de la foule.

Non, monseigneur, l'argent et le bien-être sont vos moindres bienfaits. Votre prédécesseur nous regardait à l'égal de la glèbe de nos guérets. Vous avez fait de nous des hommes.

UN SECOND.

Vous nous avez fait bâtir une église et donné de l'éducation à nos enfans.

UN TROISIÈME.

Vous nous avez donné de bonnes lois et des juges consciencieux.

UN QUATRIÈME.

Nous vous remercions de ce que nous vivons en hommes, de ce que nous pouvons jouir de la vie.

HUTTEN, enfoncé dans ses réflexions.

Oui, oui, le sol était bon et il recevait la douce influence du soleil, quand l'arbuste rampant ne s'élevait pas au niveau de l'arbre. Ce n'est pas ma faute si vous en restez au point où je vous ai mis ; votre propre aveu prononce votre sentence. Cette satisfaction me prouve qu'avec vous ma peine est perdue. S'il man-

quait quelque chose à votre bonheur, pour la première fois, vous auriez acquis des droits à mon estime? (*Il se détourne.*) Devenez ce que vous pourrez, je n'en suivrai pas moins ma route.

UN HOMME, dans la foule.

Vous nous avez donné tout ce qui peut nous rendre heureux; accordez-nous encore votre amour.

HUTTEN, d'un air sombre et sérieux.

Malheur à toi, qui m'as rappelé combien j'ai souvent prodigué follement ce trésor! Il n'y a parmi vous personne dont l'aspect puisse m'entraîner dans une rechute. — Mon amour! — Échauffe-toi aux rayons du soleil, remercie le hasard qui a dirigé sur ta récolte leur favorable influence, mais n'aspire point, dans tes désirs insensés, à te plonger à leur source brûlante. Il serait triste, et pour lui et pour toi, que, pour t'éclairer, il fût obligé, dans sa course rapide, de tenir compte de ta reconnaissance. Obéissant aux règles éternelles, il verse le torrent de ses rayons, indifféremment sur l'insecte qui se réjouit à sa lumière, et sur toi qui la souille par tes vices. Et que vous importe mon amour? ce n'est pas de lui que vous avez tenu votre bonheur, et je n'ai pas droit au vôtre.

LE VIEILLARD.

Oh! cela nous afflige, mon cher seigneur, que nous jouissions de tout, hormis du plaisir de la reconnaissance.

HUTTEN.

Laissez-moi. J'abhorre la reconnaissance présentée par des mains si profanes; commencez par puri-

fier vos lèvres de la calomnie, vos mains de l'avidité, vos yeux de la honteuse envie; chassez de votre cœur la méchanceté, jetez le masque du mensonge, que vos mains coupables déposent la balance du juge. Et croyez-vous que cette comédie de votre prétendue union, m'empêche de démêler l'envieuse discorde qui rompt entre vous les liens les plus sacrés de la vie? Ne sais-je pas bien que chacun, parmi cette foule, voudrait paraître devant moi le seul digne d'être distingué? Mon œil vous observe sans qu'il y paraisse, et vos vices confirment la justice de ma haine. (*Au Vieillard.*) Tu prétends sans doute obtenir de moi du respect, parce que l'âge a blanchi tes cheveux, parce que le fardeau d'une longue vie a courbé tes épaules? J'en suis d'autant plus certain que tu n'accompliras pas mon espérance. Te voilà maintenant descendu, du sommet de la vie, les mains vides, et ce que tu n'as pu atteindre dans toute ta force virile, crois-tu pouvoir y parvenir en te traînant sur tes béquilles? (*Il montre les enfans.*) Votre espoir serait-il que l'aspect de ces innocens vermisseaux parlât à mon cœur? Ah! ils seront tous pareils à leurs pères; vous modèlerez leur innocence d'après votre propre image, vous les conduirez tous au même but qu'a eu votre existence. Pourquoi êtes-vous venus ici? Je ne puis, (pourquoi êtes-vous venus m'arracher cet aveu?) je ne puis vous parler avec bienveillance.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Un site solitaire du parc, resserré de toutes parts, et d'un caractère frappant, quoiqu'un peu triste.

HUTTEN entre se parlant à lui-même.

Ah ! si vous étiez dignes de ce nom, qui est sacré pour moi ! Homme, être majestueux et sublime, la plus belle pensée du créateur ! combien tu es sorti riche de sa main ! que d'harmonie régnait dans ton âme, avant que les passions en eussent brisé les cordes harmonieuses !

Tout ce qui existe autour de toi, au-dessus de toi, tend sans cesse vers la beauté et la perfection. Toi seul, tu demeures imparfait et difforme au milieu de cet ensemble accompli. Loin de tous les regards, loin de toute admiration, la perle dans le muet coquillage, le cristal au sein de la montagne, aspirent à une éclatante beauté ! Partout où pénètre ton œil, l'harmonieuse industrie de tous les êtres travaille à manifester des forces mystérieuses. Tous les enfans de la nature, pleins de reconnaissance, rapportent à leur heureuse mère les fruits qu'ils ont fait mûrir ; partout où elle a semé, elle recueille des moissons. Toi seul, son fils le mieux doté, le plus chéri, tu fais exception : ce qu'elle t'a donné, elle ne le retrouve plus ; elle ne peut plus reconnaître sa beauté ainsi défigurée.

Marche vers la perfection. D'innombrables har-

monies reposent en toi, et il suffit de ta volonté pour les réveiller. Ton œil ne brille-t-il pas d'un pur rayon de lumière, quand la joie embrase ton cœur? Tes traits ne s'animent-ils pas, quand un doux sentiment pénètre en ton sein? Peux-tu endurer que ce qui est vulgaire et passager opprime en toi ce qui est noble et immortel?

Tout ce qui t'environne est destiné à ton bonheur, tous les êtres s'y empressent; c'est le but de tout ce qui est beau; et tes désirs indomptés s'efforcent contre cette bienveillance; et tu troubles violemment les bienfaisans projets de la nature. Elle t'a entouré, avec amour, de mille moyens de vie, et tu sais en extraire la mort. Ta haine forge le glaive avec le fer secourable; ton avarice charge de crimes et de malédictions l'or innocent; ton intempérance change en poison la douce chaleur du vin. La nature dans sa perfection sert ainsi involontairement tes vices, mais tes vices ne peuvent la corrompre. L'instrument dont tu abuses demeure pur en servant à un impur usage; tu le détournes de sa destination, mais il ne cesse pas de t'obéir, ni de te servir. Sois humain ou sois barbare, ton cœur, docile à ta haine comme à ta pitié, ne cessera point de battre merveilleusement dans ta poitrine.

Enseigne-moi ta tranquille égalité, ton éternelle satisfaction, ô Nature! Comme toi, je suis demeuré fidèle au culte de ce qui est beau; fais que j'apprenne de toi à supporter d'être trompé dans mes désirs de bonheur; mais fais en même temps que je conserve une volonté pure, que je ne tombe pas dans un triste découragement; fais-moi partager

ton heureux aveuglement; que ton calme silencieux me cache le monde et la réalité qu'il renferme. L'orbe éclatant de la lune éprouve-t-il quelque émotion lorsqu'il voit le meurtrier dont il éclaire la fuite? Ce cœur aimant se réfugie vers toi; place-toi entre les hommes et mon humanité. Ici, où leur main cruelle ne m'atteint pas, où la funeste vérité ne dissipe point le charme de mes songes; ici, où je vis séparé de la race humaine, laisse-moi acquitter entre tes mains maternelles, en présence de l'éternelle beauté, les devoirs sacrés de l'existence. (*Il regarde autour de lui.*) Tranquilles végétaux, je démêle dans vos muettes merveilles l'action de la Divinité; votre perfection qui s'ignore élève mon esprit curieux jusqu'aux plus sublimes réflexions; l'image d'un Dieu rayonne pour moi à travers votre silencieuse apparence. L'homme trouble à mes yeux le cristal d'une eau transparente. Dès que l'homme paraît, la Divinité est cachée pour moi.

(Il veut se retirer. Angélique se présente devant lui.)

SCÈNE VIII.

HUTTEN, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE veut se retirer.

C'est par votre ordre, mon père... Cependant, si je trouble votre solitude....

HUTTEN, qui depuis un moment semblait l'attendre et la chercher des yeux, lui dit avec un ton de reproche fort doux.

Tu n'en a pas bien agi avec moi, Angélique.

ANGÉLIQUE, troublée.

Mon père !

HUTTEN.

Tu savais cette surprise ; avoue-le. Tu l'avais toi-même arrangée ?

ANGÉLIQUE.

Je ne puis le nier, mon père.

HUTTEN.

Ils m'ont quitté fort affligés ; aucun ne m'a compris. Vois si tu en as bien agi avec moi.

ANGÉLIQUE.

Mon intention mérite grâce.

HUTTEN.

Tu t'es affligée avec ces braves gens. Dis-moi la vérité. Ton cœur leur est favorable ; je te pénètre bien, tu blâmes mon chagrin ?

ANGÉLIQUE.

Je le respecte, mais j'en gémis.

HUTTEN.

Tes larmes me donnent à penser, Angélique ; tu hésites entre le monde et ton père. Il te faudra choisir, ma fille, entre deux partis qui ne sont pas conciliables ; il te faudra ou abandonner entièrement l'un, ou lui obéir entièrement. Sois sincère, tu blâmes mon chagrin ?

ANGÉLIQUE.

Je crois qu'il est juste.

HUTTEN.

Le crois-tu ? réellement le crois-tu ? Écoute, An-

gélique, je mettrai ta sincérité à une épreuve décisive; si tu balances, je n'ai plus de fille. Assieds-toi près de moi.

ANGÉLIQUE.

Ce ton sérieux et solennel...

HUTTEN.

Je t'ai fait appeler; je voulais te faire une prière; cependant je réfléchis que je puis encore la différer d'un an.

ANGÉLIQUE.

Une prière à votre fille! et vous hésitez à la dire?

HUTTEN.

Ce jour m'a donné un sérieux avertissement. Aujourd'hui j'ai cinquante ans. Un destin cruel a avancé ma vie, et il peut arriver qu'un beau matin sans l'avoir espéré et sans avoir auparavant... (*Il se lève.*) Ah! si tu veux pleurer, alors tu ne pourras point m'entendre.

ANGÉLIQUE.

Oh! finissez ce discours, mon père, il me déchire le cœur.

HUTTEN.

Je ne veux pas être surpris, avant que nous ayons pris nos arrangemens ensemble. Oui, je le sens, je tiens encore au monde. Le mendiant se sépare de sa misère aussi difficilement que le roi de son trône. Tu es tout ce que je laisse après moi... (*un moment de silence*) mes derniers regards s'arrêtent sur toi avec douleur; je pars et je te laisse placée entre deux abîmes. Ou tu pleureras, ou il faudra pleurer sur toi, ma fille. Jusqu'ici j'ai voulu te soustraire à ce

douloureux choix. Tu vois la vie avec des yeux sereins, le monde se montre riant devant toi.

ANGÉLIQUE.

O mon père, puissent vos yeux devenir sereins aussi! Oui, le monde est beau.

HUTTEN.

Par le reflet de ton âme noble et pure. Et moi aussi j'ai connu quelques momens de bonheur. Tu conserveras cet heureux aspect du monde, tant que tu pourras te garder de lever le voile qui te cache la réalité; tant que tu vivras loin des hommes, tant que tu ne chercheras de satisfaction que dans ton propre cœur.

ANGÉLIQUE.

Ou quand j'aurai trouvé celui qui sera en harmonie avec le mien.

HUTTEN, avec vivacité et sérieux.

Tu ne le trouveras jamais; mais préserve-toi du malheureux espoir de le trouver. (*Il se tait et paraît un moment absorbé dans ses réflexions.*) Angélique, notre âme se crée souvent une image noble et ravissante, une image empruntée à un monde plus sublime, et revêtue de formes charmantes; parfois la nature en se jouant nous en présente une imitation dans le lointain, et il arrive que notre cœur abusé le confond avec l'idéal qu'il s'est formé. Tel a été, Angélique, le sort de ton père; souvent j'ai cru voir briller, sur un visage humain, les traits célestes de ce fantôme de mon imagination; ivre de joie, j'ai tendu les bras, et la trompeuse apparence a fui de mes embrassemens.

ANGÉLIQUE.

Cependant, mon père...

HUTTEN l'interrompant.

Le monde ne peut rien t'offrir que ce qu'il tient déjà de toi. Tu te réjouis de voir ton image dans une eau transparente, et si, pour la saisir, tu veux t'y plonger, tu trouves la mort. Ils donnent le nom d'amour à cette manie décevante. Garde-toi de croire à ce prestige que les poëtes nous peignent d'une manière si aimable. La créature que tu adorerais, ce serait toi-même; la réponse que tu entendrais, ce serait l'écho de ta propre voix renvoyée par un rocher aride; et tu te trouverais dans une affreuse solitude.

ANGÉLIQUE.

J'espère que quelques hommes, mon père, sont encore.,..

HUTTEN, d'un air d'observation.

Tu espères cela? tu espères? (*Il se lève et fait quelques pas.*) Oui, ma fille, ceci me rappelle pourquoi je t'ai fait appeler. (*Il se place devant elle et la regarde avec pénétration.*) Tu m'as devancé, ma fille... Je suis surpris, je suis effrayé de mon insouciante sécurité... Et j'étais si près du danger! et j'étais prêt à perdre le fruit des soins de ma vie entière!

ANGÉLIQUE.

Mon père, je ne comprends point votre pensée.

HUTTEN.

Cette explication n'est point prématurée. Tu as dix-neuf ans et tu peux me demander compte de

ma conduite. Je t'ai arraché du monde où tu devais vivre, je t'ai cachée dans cette vallée paisible ; tu croissais ici, étant un mystère pour toi-même ; tu ignores quelle destination t'attend, il est temps que tu la connaisses; il faut que tu sois éclairée sur toi-même.

ANGÉLIQUE.

Vous me jetez dans l'anxiété, mon père.

HUTTEN.

Ta destinée n'est point de te flétrir dans la solitude de ce vallon. Tu m'enseveliras ici, et tu retourneras vers ce monde pour lequel je t'ai parée.

ANGÉLIQUE.

Mon père, voudriez-vous me rejeter dans ce monde où vous avez été si malheureux ?

HUTTEN.

Tu y seras plus heureuse. (*Après un instant de silence.*) Et quand cela serait autrement, ma fille, il faut que ta jeunesse acquitte une dette dont ma vieillesse prématurée ne peut te dispenser. Tu n'as plus besoin de ma direction ; j'ai achevé ma tâche. La statue a été formée sous le ciseau du sculpteur, dans la retraite de son atelier. Elle est terminée, elle doit briller sur son piédestal.

ANGÉLIQUE.

Jamais, jamais, mon père, je ne veux sortir des mains qui m'ont formée.

HUTTEN.

Je n'ai plus qu'un seul souhait à faire, souhait qui s'est accru dans mon cœur, qui est devenu plus

impérieux à mesure que de nouveaux attraits venaient embellir ton visage, que des agrémens nouveaux venaient orner ton esprit, à mesure que de nouvelles harmonies venaient élever ton âme. — Ce souhait, ma fille... Donne-moi ta main.

ANGÉLIQUE.

Dites-le, mon père, mon âme s'empresse à le recueillir.

HUTTEN.

Angélique, tu es la fille d'un homme puissant. Le monde me tient pour tel, mais personne ne connaît toute ma richesse; ma mort te livrera un trésor que ta bienfaisance ne pourra épuiser. Tu pourras la satisfaire toute insatiable qu'elle est.

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon père, vous m'accablez de douleur.

HUTTEN.

Tu es une aimable enfant, Angélique; laisse ton père se féliciter de ce que tu n'auras aucune obligation à avoir à un autre homme. Ta mère était la plus belle des femmes. Tu es sa belle et noble image. Les hommes te verront, et l'amour les amènera à tes pieds. Qui obtiendra cette main ?

ANGÉLIQUE.

Est-ce la voix de mon père ? Ah ! je vous entends, vous m'avez chassée de votre cœur.

HUTTEN. *Il la regarde d'un œil de contentement.*

Cette belle forme est animée par une âme plus belle encore. Je m'imagine l'amour dans ce paisible cœur. Ah ! quelle fleur croît ici pour l'amour ! Quelle plus belle récompense pourrait être soustraite

aux plus nobles prétendans ! (*Angélique, profondément émue, tombe à ses pieds, et cache son visage dans ses mains.*) Plus de bonheur peut-il être réservé à un homme en recevant la main d'une femme? Sais-tu que c'est à moi que tu dois tout cela ? J'ai rassemblé des trésors pour ta bienfaisance; ta beauté, je l'ai conservée ; ton cœur, j'ai veillé sur lui ; ton esprit, j'en ai développé les charmes. Eh bien, pour tout cela, accorde-moi une seule grâce; par cette seule grâce, tu t'acquitteras de tout ce que tu me dois. Me la refuseras-tu ?

ANGÉLIQUE.

O mon père ! pourquoi ce long détour pour arriver au cœur de votre Angélique?

HUTTEN.

Tu possèdes tout pour rendre un homme heureux. (*Il s'arrête et fixe sur elle un regard d'observation.*) Ne rends jamais un homme heureux. (*Angélique pâlit et baisse les yeux.*) Tu ne réponds point.... Cette angoisse.... ce tremblement.... Angélique !

ANGÉLIQUE.

Hélas, mon père.

HUTTEN, avec douceur.

Ta main, ma fille... Promets-moi... engage-toi... Qu'est-ce donc, ta main tremble? promets-moi de ne jamais donner cette main à un homme.

ANGÉLIQUE, avec un grand trouble.

Jamais, mon père... que de votre aveu.

HUTTEN.

Et même quand je ne serai plus, jure-moi de ne pas donner cette main à un homme...

ANGÉLIQUE avec effort, et d'une voix émue.

Jamais, jamais tant que... tant que vous-même ne me dégagerez pas de cette promesse.

HUTTEN.

Ainsi, jamais. (*Il quitte sa main et demeure un moment en silence*) Vois cette main desséchée; vois ces rides dont le chagrin a sillonné mon front; devant toi, est un vieillard incliné au bord de la tombe, et cependant je suis encore à un âge où l'homme conserve ses forces. Voilà ce qu'ont fait les hommes; toute cette race est mon bourreau... Angélique n'accompagne pas à l'autel un fils de mon bourreau; ne donne pas à mon chagrin cruel un dénoûment de comédie. Cette fleur qu'a cultivée ma douleur, qu'ont arrosée mes larmes, ne doit pas être cueillie par la main du plaisir. Les premiers pleurs que tu verserais pour l'amour te confondraient avec cette misérable race. La main, qu'à l'autel tu présenterais à un homme, inscrirait honteusement mon nom parmi ceux des insensés.

ANGÉLIQUE.

C'est assez, mon père, n'en dites pas davantage; permettez que...

(Elle veut se retirer. Il la retient.)

HUTTEN.

Je ne suis point pour toi un père rigoureux, ma fille. Si je t'aimais moins, je te livrerais moi-même à un homme; je n'ai pas de haine non plus contre les hommes; on est injuste envers moi, quand on m'appelle misanthrope. J'honore la nature humaine, mais je ne puis plus aimer les hommes. Ne me prends pas non plus pour un de ces vulgaires insensés qui im-

putent à ce qui est noble, l'offense qu'ils ont reçue de ce qui est vil. Ce que j'ai souffert des hommes vils, je l'ai oublié; mon cœur saigne des blessures dont il a été frappé par les meilleurs et les plus nobles.

ANGÉLIQUE.

Confiez-vous à des hommes nobles et bons, ils verseront un baume salutaire sur vos blessures. Rompez ce mystérieux silence.

HUTTEN, après un moment de silence.

Si je pouvais te raconter l'histoire de ce que j'ai souffert! je ne le puis; je ne le veux pas. Je ne veux point t'arracher à cette heureuse sécurité, à cette douce confiance; je ne veux pas introduire la haine dans ce paisible cœur. Je voudrais te préserver des hommes, mais non point t'aigrir contre eux. Mes récits fidèles éteindraient la bienveillance en ton âme et je voudrais y conserver ce feu sacré. Plutôt que de laisser ton cœur se créer à lui-même un monde nouveau et plus pur, j'aime mieux ne pas en arracher le monde réel. (*Silence. Angélique se penche sur lui en fondant en larmes.*) Je m'applaudis de cet aspect riant de la vie, de cette heureuse croyance aux hommes, qui se présente encore maintenant à tes yeux, comme une douce apparence. Cela était salutaire, cela était nécessaire pour développer dans ton cœur l'influence divine. J'admire la sage précaution de la nature. Elle offre, à notre âme jeune encore, le monde sous un aspect agréable. Le germe naissant de l'amour s'y attache; le tendre rejeton se soutient à ce doux appui, et enlace de mille rameaux ce monde qui est auprès de lui. Cependant

il doit un jour élever jusqu'au ciel sa tige orgueilleuse et royale. Oh! alors il faut que la tige protectrice meure, et que l'arbre vivant, prenant en lui-même sa force, s'élève vers une haute direction. Doucement, et peu à peu l'âme d'abord intimidée commence à détourner la plante, du monde réel, pour la diriger vers l'idéal divin qu'elle a su créer en elle-même. Alors notre âme fortunée n'a plus besoin de cet appui de son enfance, et la flamme épurée du désir s'allume au-dedans de nous dans un impérissable foyer.

ANGÉLIQUE.

Hélas, mon père, que je suis loin de cette image que vous me présentez! Votre fille ne peut vous suivre dans ce sublime essor. Laissez-moi m'attacher à cette agréable illusion, jusqu'au moment où elle prendra congé de moi. Comment devrais-je, comment pourrais-je haïr, dans un autre, ce que vous m'enseignez à aimer en moi-même? ce que vous-même aimez dans votre Angélique?

HUTTEN, avec sensibilité.

La solitude t'a gâtée, Angélique; je devrais te conduire parmi les hommes pour que tu apprisses à les juger. Tu poursuivrais ton agréable illusion. Tu verrais de près cette image divine, créée par ton imagination. Je suis heureux de penser que je ne courrais aucun risque dans cette épreuve. J'ai placé dans ton âme un modèle dont les hommes ne soutiendraient pas la comparaison. (*Il la contemple avec un tranquille ravissement.*) Ah! la vie m'offre encore une fleur, et ma longue espérance touche enfin à son accomplissement. Combien ils vont être surpris de ne

pouvoir jamais faire naître un sentiment partagé par cet ange, que je placerai au milieu d'eux ! Je les hais. Oui, j'en suis assuré, j'enlacerai les plus nobles et les meilleurs d'entre eux dans ce filet doré. Angélique ! (*Il s'approche d'elle d'un air sérieux et solennel et place sa main sur sa tête.*) sois un être sublime parmi cette race dégénérée. Répands autour de toi la bénédiction, comme une divinité bienfaisante ! Montre-toi au-dessus de toutes les créatures que le soleil a jamais éclairées. Pratique en te jouant cette vertu qui fait le courage des héros et la prudence des sages. Armée d'une irrésistible beauté, tu reproduiras à leurs yeux la même vie que, méconnu, je menais parmi eux, et tes charmes feront triompher la vertu, qu'en moi ils avaient condamnée. Son éclat éblouissant brillera plus doucement dans une âme de femme, et leurs yeux aveuglés s'ouvriront enfin à cette clarté. Amène-les jusqu'au point d'entrevoir tout le bonheur céleste que fait espérer un cœur tel que le tien ; jusqu'au point de se consumer en désirs brûlans pour cette ineffable félicité ; et alors tu t'envoleras dans ta gloire ; et alors ils apercevront, bien loin au-dessus d'eux, la céleste apparition, inaccessible pour toujours à leurs désirs, comme Orion l'est à notre faible bras, là-haut dans les plaines du firmament. Quand j'étais avide d'un être réel, eux me paraissaient de vaines ombres ; à ton tour échappe-leur, comme une ombre : c'est ainsi que je veux te placer au-dessus de la race humaine. Maintenant tu sais qui tu es. Je me suis préparé ma vengeance.

FIN DU MISANTHROPE ET DU CINQUIÈME VOLUME.

